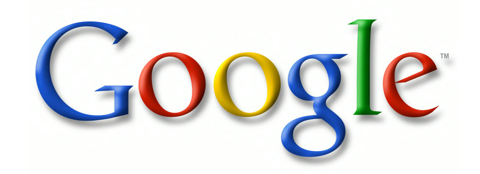
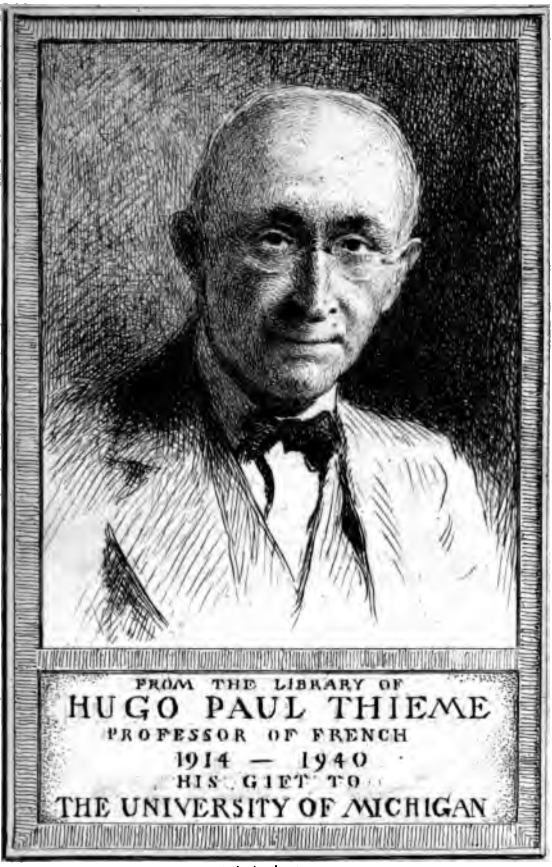



A 850,048


LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.A.THIEME
27
51
68
72
102
118




FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

IEAN DE LÉRY

HISTOIRE

D'UN

VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRÉSIL

NOUVELLE ÉDITION

Avec une Introduction & des Notes

PAR

PAUL GAFFAREL

Profeſſeur à la Faculté des lettres de Dijon

TOME SECOND



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—

M DCCC LXXX

IEAN DE LÉRY

IEAN DE LÉRY

HISTOIRE

D'UN

VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRÉSIL

NOUVELLE ÉDITION

Avec une Introduction & des Notes

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

TOME SECOND

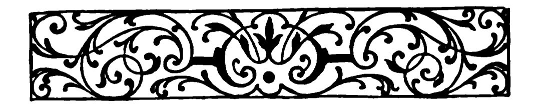


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX



IEAN DE LÉRY

CHAPITRE XII

D'aucuns poiſſons plus communs entre les ſauvages de l'Amerique, & de leur maniere de peſcher.



AFIN d'obvier aux redites, leſquelles i'evite autant que ie puis, renvoyant les lecteurs tant ès troiſieſme, cinquieſme & ſeptieſme chapitre de ceſte hiſtoire, qu'ès autres endroits, où i'ay ia fait mention des Baleines, monſtres marins, poiſſons volans & autres de pluſieurs ſortes, ie choiſiray principalement en ce chapitre les plus frequens entre nos Ameriquains, deſquels neantmoins il n'a pas encore eſté parlé.

Premierement à fin de commencer par le genre, les ſauvages appellent tous poiſſons *Pira:* mais quant aux eſpeces, ils ont de deux ſortes de francs mulets, qu'ils nomment ***Kurema*** & ***Parati,*** leſquels ſoit qu'on les face bouillir ou roſtir (& encor plus le dernier que le premier) ſont excellement bons à manger. Et parce, ainſi qu'on a veu par experience, depuis quelques annees ença, tant en Loire qu'ès autres rivieres

de France, où les mulets ſont remontez de la mer, que ces poiſſons vont couſtumierement par troupes : les ſauvages les voyans ainſi par groſſes nuées bouillonner dans la mer, tirans ſoudain à travers, rencontrent ſi droit, que preſque à toutes les fois en embrochans pluſieurs de leurs grandes fleſches : ainſi dardez qu'ils ſont ne pouvans aller en fond, ils les vont querir à la nage. D'avantage la chair de ces poiſſons, ſur tous autres, eſtant fort friable : quand ils en prennent quantité, apres qu'ils les ont fait ſeicher ſur le *boucan,* les eſmians, ils en font de tres bonne farine.

Camourouponу-ouaſſou eſt un bien grand poiſſon (car auſſi *Ouaſſou* en langue Breſilienne veut dire grand ou gros, ſelon l'accent qu'on luy donne) duquel nos *Toüoupinambaoults* danſans & chantans, font ordinaierment mention, diſans & repetans ſouvent en ceſte ſorte, Pira-ouaſſou à oueh : Kamouroupouy-ouaſſou à oueh, &c., & eſt fort bon à manger.

Deux autres qu'ils nomment *ouara* & *acara-ouaſſou,* preſque de meſme grandeur que le precedent, mais meilleurs : voire diray que l'*ouara,* n'eſt pas moins delicat que noſtre truite.

Acarapeh, poiſſon plat, lequel en cuiſant iette une graiſſe iaune, qui luy ſert de ſauſſe, & en eſt la chair merveilleuſement bonne.

Acara-bouten, poiſſon viſqueux, de couleur tannee ou rougeaſtre, qui, eſtant de moindre force que les ſuſdits, n'a pas le gouſt fort agreable au palais.

Un autre qu'ils appellent *Pira-ypochi,* qui eſt long comme une anguille, & n'eſt pas bon : auſſi *ypochi* en leur langage veut dire cela.

Touchant les rayes qu'on peſche en la riviere de Genevre. & ès mers d'environ, elles ne ſont pas ſeu-

lement plus larges que celles qui ſe voyent tant en Normandie qu'en Bretagne, & autres endroits de par deçà : mais outre cela elles ont deux cornes aſſez longues, cinq ou ſix fendaſſes ſous le ventre (qu'on diroit eſtre artificielles) la queüe longue & deſliee, voire, qui pis eſt, ſi dangereuſes & venimeuſes, que comme ie vis une fois par experience, ſi toſt qu'une que nous avions priſe fut tiree dans la barque, ayant picqué la iambe d'un de noſtre compagnie, l'endroit devint ſoudain tout rouge & enflé. Voilà ſommairement & derechef, touchant aucuns poiſſons de mer de l'Amerique, deſquels au ſurplus la multitude eſt innombrable.

Au reſte les rivieres d'eau douce de ce pays-la, eſtans auſſi remplies d'une infinité de moyens & petits poiſſons, leſquels, en general, les ſauvages nomment *Pira-miri* (car *miri* en leur patoys veut dire petit) i'en deſcriray encor ſeulement deux merveilleuſement difformes.

Le premier que les ſauvages appellent *Tamou-ata* n'a communément que demi pied de long, a la teſte fort groſſe, voire monſtrueuſe au pris du reſte, deux barbillons ſous la gorge, les dents plus aigues que celles d'un brochet, les areſtes picquantes, & tout le corps armé d'eſcailles ſi bien à l'eſpreuve, que, comme i'ay dit ailleurs du *Tatou,* beſte terreſtre, ie ne croy pas qu'un coup d'eſpee luy fiſt rien : la chair en eſt fort tendre, bonne & ſavoureuſe.

L'autre poiſſon que les ſauvages nomment *panapana,* eſt de moyenne grandeur: mais quant à ſa forme, ayant le corps, la queüe & la peau ſemblable: & ainſi aſpre que celle du requien de mer. Il a au reſte la teſte ſi plate, bigarrée & eſtrangement faite, que quand il eſt hors de l'eau, la diviſant & ſeparant

efgalement en deux, comme qui la luy auroit expreffément fendue, il n'eft pas poffible de voir tefte de poiffon plus hideufe.

Quant à la façon de pefcher des fauvages, faut noter fur ce que i'ay ia dit, qu'ils prennent les mulets à coups de flefches (ce qui fe doit auffi entendre de toutes autres efpeces de poiffons qu'ils peuvent choifir dans l'eau) que non feulement les hommes & les femmes de l'Amerique, ainfi que chiens barbets, à fin d'aller querir leur gibier & leur pefche au milieu des eaux, fçavent tous nager : mais qu'auffi les petits enfans dès qu'ils commencent à cheminer, fe mettans dans les rivieres & fur le bord de la mer, grenouillent defia dedans comme petits canars. Pour exemple de quoy ie reciteray briefvement ainfi qu'un dimanche matin, en nous promenans fur une plateforme de notre fort, nous vifmes renverfer en mer une barque d'efcorce (faite de la façon que ie les defcriray ailleurs) dans laquelle il y avoit plus de trente perfonnes fauvages, grands & petits qui nous venoyent voir: comme en grande diligence avec un bateau les penfans fecourir, nous fufmes auffi toft vers eux : les ayans tous trouvez nageans & rians fur l'eau, il y en eut un qui nous dit, Et où allez-vous ainfi fi haftivement, vous autres *Mairs* (ainfi appellent-ils les Françoys)? Nous venons, difmes-nous, pour vous fauver & retirer de l'eau. Vrayement, dit-il, nous vous en fçavons bon gré : mais au refte avez-vous opinion que pour eftre tombez dans la mer, nous foyons pour cela en danger de nous noyer? Pluftoft fans prendre pied, ni aborder terre, demeurerions-nous huict iours deffus de la façon que vous nous y voyez. De maniere, dit-il, que nous avons beaucoup plus de peur, que quelques grans poiffons ne nous traifnent en fond, que nous ne

craignons d'enfondrer de nous mesmes. Partant les autres, qui tous nageoyent voirement aussi aisément que poissons, estans advertis par leur compagnon de la cause de nostre venue si soudaine vers eux, en s'en moquans, se prindrent si fort à rire, que comme une troupe de marsouins nous les voyons & entendions souffler & ronfler sur l'eau. Et de fait, combien que nous fussions encor à plus d'un quart de lieüe de nostre fort, si n'y en eut-il que quatre ou cinq, plus encor pour causer avec nous, que de danger qu'ils apprehendassent, q'se vouloyent mettre dans nostre batteau. I'observay que les autres quelquefois en nous devançans, non seulement nageoyent tant roide & si bellement qu'ils voulussent, mais aussi quand bon leur sembloit se reposoyent sur l'eau. Et quant à leur barque d'escorce, quelques licts de cotton, vivres & autres objets qui estoyent dedans, qu'ils nous apportoyent, le tout estant submergé, ils ne s'en soûcioyent certes non plus que vous feriez d'avoir perdu une pomme, car, disoyent-ils, n'en y a-il pas d'autres au pays.

Au surplus, sur ce propos de la pescherie des sauvages, ie ne veux pas omettre de reciter ce que i'ay ouy dire à l'un d'iceux : assavoir que comme avec d'autres, il estoit une fois en temps de calme, dans une de leurs barques d'escorce assez avant en mer, il y eut un gros poisson, lequel la prenant par le bord avec la patte, à son advis, ou la vouloit renverser, ou se ietter dedans. Ce que voyant, disoit-il, ie lui couppay soudainement la main avec une serpe, laquelle main estant tombee & demeuree dans nostre barque, non seulement nous vismes qu'elle avoit cinq doigts, comme celle d'un homme, mais aussi de la douleur que ce poisson sentit, monstrant, hors de l'eau, une

teste qui avoit semblablement forme humaine, il ietta un petit cri. Sur lequel recit, assez estrange de cest Ameriquain, ie laisse à philosopher au lecteur, si suyvant la commune opinion qu'il y a dans la mer de toutes les especes d'animaux qui se voyent sur terre, & nommément qu'aucuns ont escrit des Tritons & des Sereines : assavoir, si c'en estoit point un ou une, ou bien un singe ou marmot marin, auquel ce sauvage affirmait avoir coupé la main. Toutesfois, sans condamner ce qui pourroit estre de telles choses, ie diray librement que tant durant neuf mois que i'ay esté en plaine mer, sans mettre pied à terre qu'une fois, qu'en toutes les navigations que i'ay souvent faites sur les rivages, ie n'ay rien apperceu de cela : ny veu poisson (entre une infinité de toutes sortes que nous avons prins) qui approchast si fort de la semblance humaine.

Pour donc parachever ce que i'avois à dire touchant la pescherie de nos *Toüoupinambaoults*, outre ceste maniere de flescher les poissons, dont i'ay tantost fait mention, encor, à leur ancienne mode, accommodant les espines en façon d'hameçons, & faisans leur ligne d'une herbe qu'ils nomment *Toucon*, laquelle se tille comme chanvre, & est beaucoup plus forte : ils peschent non seulement avec cela de dessus les bords & rivages des eaux, mais aussi s'advançans en mer & sur les fleuves d'eau douce, sur certains radeaux, qu'ils nomment *piperis*, composez de cinq ou six perches rondes plus grosses que le bras, iointes & bien liees ensemble avec des pars de ieune bois tors : estant di-ie assis là-dessus, les cuisses & les iambes estendues, ils se conduisent où ils veulent, avec un petit baston plat qui leur sert d'aviron. Neantmoins ces *piperies* n'estant gueres que d'une brasse de long,

& feulement large d'environ deux pieds, outre qu'ils ne fçauroyent endurer la tormente, encores ne peut-il fur chacun d'iceux tenir qu'un feul homme à la fois : de façon que quand nos fauvages en beau temps font ainfi nuds, & un à un feparez en pefchans fur la mer, vous diriez, les voyant de loing, que ce font finges, ou plus toft (tant paroiffent-ils petits) grenouilles au foleil fur des bufches de bois au milieu des eaux. Toutesfois parceque ces radeaux de bois, arrengez comme tuyaux d'orgues, font non feulement tantoft fabriquez de cefte façon, mais qu'auffi flottans fur l'eau, comme une groffe claye, ils ne peuvent aller au fond, i'ay opinion, fi on en faifoit par deçà, que ce feroit un bon & feur moyen pour paffer tant les rivieres que les eftangs & lacs d'eaux dormantes, ou coulantes doucement : aupres defquelles, quand on eft hafté d'aller, on fe trouve quelquesfois bien empefché.

Or au furplus de tout ce que deffus, quand nos fauvages nous voyoyent pefcher avec les rets que nous avions portees, lefquelles eux nomment *puiffa-ouaffou*, ils ne prenoyent pas feulement grand plaifir de nous aider, & de nous veoir amener tant de poiffons d'un feul coup de filet, mais auffi fi nous les laiffions faire, eux feuls en fçavoyent ia pefcher. Comme auffi depuis que les François trafiquent par delà, outre les commoditez que les Brefiliens reçoivent de la marchandife qu'ils leur portent, ils les louent grandement de ce que le temps paffé, eftans contrains (comme i'ay dit) au lieu d'hameçons de mettre des efpines au bout de leurs lignes, ils ont maintenant par leur moyen cefte gentille invention de ces petits crochets de fer, qu'on trouve fi propres à faire ce meftier de pefcherie. Auffi, comme i'ay dit ailleurs, les petits garçons de ce

pays la ſont bien appris à dire aux eſtrangers qui vont par dela : *De agatorem, amabe pinda:* c'eſt à dire, Tu es bon, donne moy des haims: car *Agatorem* en leur langage veut dire bon : *amabe,* donne moy : & *pinda* eſt un hameçon. Que ſi on ne leur en baille, la canaille de deſpit tournant ſoudain la teſte, ne faudra pas de dire, *De engaipa-aiouca:* c'eſt à dire : Tu ne vaux rien, il te faut tuer.

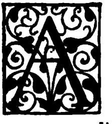
Sur lequel propos ie diray que ſi on veut eſtre couſin (comme nous parlons communement) tant des grands que des petits, il ne leur faut rien refuſer. Vray eſt qu'ils ne ſont point ingrats : car principalement les vieillards, lors meſme que vous n'y penſerez pas, ſe reſſouvenans du don qu'ils auront receu de vous, en le recognoiſſant ils vous donneront quelque choſe en recompenſe. Mais quoy qu'il en ſoit i'ay obſervé entre eux, que comme ils aiment les hommes gais, ioyeux, & liberaux, par le contraire ils haiſſent tellement les taciturnes, chiches & melancholiques, que ie puis aſſeurer les limes ſourdes, ſongecreux, taquins, & ceux qui, comme on dit, mangent leur pain en leur ſac, qu'ils ne ſeront pas les bien venus parmi nos *Toüoupinambaoults*: car de leur naturel ils deteſtent telle maniere de gens.





CHAPITRE XIII

Des arbres, herbes, racines, & fruits exquis que produit la terre du Bresil.



YANT discouru ci dessus tant des animaux à quatre pieds que des oyseaux, poissons, reptiles & choses ayans vie, mouvement & sentiment, qui se voyent en l'Amerique: avant encores que parler de la religion, guerre, police & autres manieres de faire qui restent à dire de nos sauvages, ie poursuivray à descrire les arbres, herbes, plantes, fruicts, racines, & en somme ce qu'on dit communément avoir ame vegetative qui se trouvent aussi en ce pays la.

Premierement, parce qu'entre les arbres plus celebres & maintenant cogneus entre nous, le bois de Bresil (duquel aussi ceste terre a prins son nom à nostre esgard), à cause de la teinture qu'on en fait, est des plus estimez, i'en feray ici la description. Cest arbre donc, que les sauvages appellent *Araboutan*, croist ordinairement aussi haut & branchu que les chesnes ès forests de ce pays, & s'en trouve de si gros que trois hommes ne sçauroyent embrasser un tel pied. Et à ce propos des gros arbres, celuy qui a escrit l'*Histoire generale des Indes occidentales* dit, qu'on en a veu deux en ces contrees là, dont le tronc de l'un

avoit plus de huict brasses de tour, & celuy de l'autre plus de seize : tellement, dit-il, que comme sur le premier, qui estoit aussi haut qu'on n'eust sceu ietter une pierre à plein bras par dessus, un cacique, pour sa seureté, avoit basti sa logette (de quoy les Espagnols qui le virent là niché comme une cigongne, s'en prindrent bien fort à rire), aussi faisoyent-ils recit du dernier, comme de chose merveilleuse. Racontant encore le mesme auteur qu'il y a au pays de *Nicaragua* un arbre qu'on appelle *Cerba*, lequel grossit si fort que quinze hommes ne le sçauroyent embrasser. Pour retourner à nostre Bresil, il a la feuille comme celle du buis, toutesfois de couleur tirant plus sur le vert gays, & ne porte cest arbre aucun fruict.

Mais touchant la maniere d'en charger les navires, de quoy ie veux faire mention en ce lieu, nostez que tant à cause de la dureté, & par consequent de la difficulté qu'il y a de couper ce bois, que parce que n'y ayant chevaux, asnes ny autres bestes pour porter, charrier ou traisner les fardeaux en ce pays là, il faut necessairement que ce soyent les hommes qui facent ce mestier : & n'estoit que les estrangers qui voyagent par dela sont aidez des sauvages, ils ne sçauroyent charger un moyen navire en un an.

Les sauvages doncques, moyennant quelques robes de frize, chemises de toile, chapeaux, cousteaux & autres marchandises qu'on leur baille, non seulement avec les coignees, coings de fer, & autres ferremens que les François & autres de par deçà leur donnent, coupent, scient, fendent, mettent par quartiers & arrondissent ce bois de Bresil, mais aussi le portent sur leurs espaules toutes nues, voire le plus souvent d'une ou deux lieues loin, par des montagnes & lieux assez fascheux, iusques sur le bord de la

mer, pres des vaiſſeaux qui ſont à l'anchre, où les mariniers le reçoyvent. Ie di expreſſément que les ſauvages, depuis que les François & Portugais frequentent en leur pays, coupent leur bois de Breſil : car auparavant ainſi que i'ay entendu des vieillards, ils n'avoyent preſque aucune induſtrie d'abbattre un arbre, ſinon mettre le feu au pied. Et d'autant auſſi qu'il y a des perſonnages par deçà qui penſent que les buſches rondes qu'on void chez les marchans ſoyent la groſſeur des arbres, pour monſtrer, di-ie, que tels s'abuſent, outre que i'ay ia dit qu'il s'en trouve de fort gros, i'ay encore adiouſté que les ſauvages, à fin qu'il leur ſoit plus aiſé à porter & à manier dans les navires, l'arrondiſſent & accouſtrent de ceſte façon.

Au ſurplus, parce que durant le temps que nous avons eſté en ce pays là, nous avons fait de beaux feux de ce bois de Breſil, i'ay obſervé que n'eſtant point humide (comme la pluſpart des autres bois), ains comme naturellement ſec, auſſi en bruſlant ne iette il que bien peu & preſque point du tout de fumee.

Ie diray davantage, qu'ainſi qu'un de noſtre compagnie ſe voulut un iour meſler de blanchir nos chemiſes, ayant (ſans ſe douter de rien) mis des cendres de Breſil dans la leſcive : au lieu de les faire blanches, il les fit ſi rouges que quoy que on les ſceuſt laver & ſavonner apres, il n'y eut ordre de leur faire perdre ceſte teinture, tellement qu'il nous les fallut veſtir & uſer de ceſte façon. Que ſi ceux qui envoyent expres en Flandre faire blanchir leurs chemiſes, ou autres de ces tant bien godronnez de par deçà, ne m'en veulent croire, il leur eſt non ſeulement permis d'en faire l'experience, mais auſſi pour avoir pluſtoſt fait, & pour tant mieux luſtrer leurs grandes fraiſes (ou pour mieux dire bavieres de plus de demi pied de

large comme ils les portent maintenant), ils les peuvent faire teindre en vert s'il leur plaift.

Au refte, parce que nos *Toüoupinambaoults* font fort esbahis de voir les François & autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller querir leur *Arabotan*, c'eft à dire bois de Brefil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux, qui fur cela me fit telle demande : Que veut dire que vous autres *Mairs* & *Peros*, c'eft à dire François & Portugais, veniez de fi loin querir du bois pour vous chauffer? N'en y a il pas en voftre pays? A quoy luy ayant refpondu qu'ouy, & en grande quantité, mais non pas de telles fortes que les leurs, ni mefme du bois de Brefil, lequel nous ne bruflions pas comme il penfoit, ains (comme eux-mefmes en ufoyent pour rougir leurs cordons de cotton, plumages & autres chofes) que les noftres l'emmenoyent pour faire de la teinture, il me repliqua foudain : Voire, mais vous en faut-il autant? Ouy, lui di-ie, car (en luy faifant trouver bon) y ayant tel marchand en noftre pays qui a plus de frifes & de draps rouges, voire mefme (m'accommodant toufiours à luy parler des chofes qui luy eftoyent cognues) de coufteaux, cifeaux, miroirs & autres marchandifes que vous n'en avez iamais veu par deça, un tel feul achetera tout le bois de Brefil dont plufieurs navires s'en retournent chargez de ton pays. Ha, ha, dit mon fauvage, tu me contes merveilles. Puis ayant bien retenu ce que ie luy venois de dire, m'interrogant plus outre dit : Mais ceft homme tant riche dont tu me parles ne meurt-il point? Si fait, fi fait, luy di-ie, auffi bien que les autres. Sur quoy, comme ils font auffi grands difcoureurs, & pourfuyvent fort bien un propos iufques au bout, il me demanda derechef: Et quand doncques il eft mort, à qui eft tout le bien

qu'il laiſſe? A ſes enfans, s'il en a, & à defaut d'iceux à ſes freres, ſeurs, ou plus prochains parens. Vrayment, dit lors mon vieillard (lequel, comme vous iugerez, n'eſtoit nullement lourdaut) à ceſte heure cognois-ie, que vous autres *Mairs*, c'eſt à dire François, eſtes de grands fols : car vous faut-il tant travailler à paſſer la mer, ſur laquelle (comme vous nous dites eſtans arrivez par deçà) vous endurez tant de maux, pour amaſſer des richeſſes ou à vos enfans ou à ceux qui ſurvivent apres vous? La terre qui vous a nourris n'eſt-elle pas auſſi ſuffiſante pour les nourrir? Nous avons (adiouſta-il) des parens & des enfans, eſquels, comme tu vois, nous aimons & cheriſſons : mais parce que nous nous aſſeurons qu'après noſtre mort, la terre qui nous a nourris les nourrira, ſans nous en ſoucier plus avant nous nous repoſons ſur cela. Voilà ſommairement & au vray le diſcours que i'ay ouy de la propre bouche d'un pauvre ſauvage ameriquain. Partant, outre que ceſte nation, que nous eſtimons tant barbare, ſe moque de bonne grace de ceux qui, au danger de leur vie, paſſent la mer pour aller querir du bois de Breſil à fin de s'enrichir, encor y a-il que quelque aveugle qu'elle ſoit, attribuant plus à la nature & à la fertilité de la terre que nous ne faiſons à la puiſſance & providence de Dieu, elle ſe levera en iugement contre les rapineurs, portant le titre de chreſtiens, deſquels la terre de par deçà eſt auſſi remplie que leur pays en eſt vuide, quant à ſes naturels habitants. Parquoy ſuyvant ce que i'ay dit ailleurs, que les *Toüoupinambaoults* haïſſent mortellement les avaricieux, pleuſt à Dieu qu'à fin que ils ſerviſſent deſia de démons & de furies pour tourmenter nos gouffres inſatiables, qui n'ayans iamais aſſez ne font ici que ſuccer le ſang & la moelle des

autres, ils fussent tous confinez parmi eux. Il falloit qu'à nostre grande honte, & pour iustifier nos sauvages du peu de soin qu'ils ont des choses de ce monde, ie fisse cette digression en leur faveur.

A quoy, à mon advis, bien à propos, ie pourray encore adiouster ce que l'historien des Indes occidentales a escrit d'une certaine nation de sauvages habitans au Peru : lesquels, comme il dit, quand du commencement que les Espagnols rodoyent en ce pays-là: tant à cause qu'il les voyoient barbus, que parce qu'estans si bragards & mignons ils craignoyent qu'ils ne les corrompissent & changeassent leurs anciennes coustumes, ne les voulans recevoir, ils les appelloyent : escume de la mer, gens sans peres, hommes sans repos, qui ne se peuvent arrester en aucun lieu pour cultiver la terre, à fin d'avoir à manger.

Poursuyvant doncques à parler des arbres de ceste terre d'Amerique, il s'y trouve de quatre ou cinq sortes de palmiers, dont entre les plus communs, sont un nommé par les sauvages *Geraü*, un autre *Yri* : mais comme ni aux uns ni aux autres ie n'ay iamais veu de dattes, aussi croy ie qu'ils n'en produisent point. Bien est vray que l'*Yri* porte un fruict rond comme prunelles serrees & arrengees ensemble, ainsi que vous diriez un bien gros raisin : tellement qu'il y en a en un seul touffeau tant qu'un homme peut lever & emporter d'une main : mais encore n'y a-il que le noyau, non plus gros que celuy d'une cerise, qui en soit bon. Davantage il y a un tendron blanc entre les fueilles à la cime des ieunes palmiers, lequel nous coupions pour manger, & disoit le sieur du Pont, qui estoit suiet aux hemorroides, que cela y servoit de remede : de quoy ie me rapporte aux medecins.

Un autre arbre que les ſauvages appellent *Airy*, lequel bien qu'il ait les fueilles comme celles de palmier, la tige garnie tout à l'entour d'eſpines, auſſi deſliees & picquantes qu'eſguilles, & qu'il porte un fruict de moyenne groſſeur, dans lequel ſe trouve un noyau blanc comme neige, qui neantmoins n'eſt pas bon à manger, eſt à mon advis une eſpece d'hebene : car outre ce qu'il eſt noir, & que les ſauvages, à cauſe de ſa dureté, en font des eſpees & maſſues de bois, avec une partie de leurs fleſches (leſquelles ie deſcriray quand ie parleray de leurs guerres), eſtant auſſi fort poli & luſſant quand il eſt mis en beſongne, encor eſt-il ſi peſant que ſi on le met en l'eau, il ira au fond.

Au reſte, & avant que paſſer plus outre, il ſe trouve de beaucoup de ſortes de bois de couleur en ceſte terre d'Amerique dont ie ne ſçay pas tous les noms des arbres. Entre leſquels, i'en ay veu d'auſſi iaunes que buis : d'autres naturellement violets, dont i'avois apporté quelques reigles en France : de blancs comme papier : d'autres ſortes ſi rouges qu'eſt le breſil, de quoy les ſauvages font auſſi des eſpeces de bois & des arcs. Plus un qu'ils nomment *Copa-u*, lequel outre que l'arbre ſur le pied reſſemble aucunement au noyer, ſans porter noix toutesfois : encore les ais, comme i'ay veu, eſtans mis en beſongne en meuble de bois, ont la meſme veine. Semblablement il s'en trouve aucuns qui ont les fueilles plus eſpeſſes qu'un teſton : d'autres les ayant larges de pied et demi, & de pluſieurs autres eſpeces qui feroyent longues à reciter par le menu.

Mais ſurtout ie diray, qu'il y a un arbre en ce pays là, lequel avec la beauté ſent ſi merveilleuſement bon, que quand les menuiſiers le chapotoyent ou rabo-

toyent, ſi nous en prenions des coupeaux ou des buſchilles en la main, nous avions la vraye ſenteur d'une franche roſe. D'autre, au contraire, que les ſauvages nomment *Aouai*, qui put & ſent ſi fort les aulx, que quand on le coupe ou qu'on en met au feu, on ne peut durer aupres : & a ce dernier quaſi les fueilles comme celles de nos pommiers. Mais au reſte ſon fruict (lequel reſſemble aucunement une chaſtaigne d'eau) & encore plus, le noyau qui eſt dedans eſt ſi venimeux que qui en mangeroit il ſentiroit ſoudain l'effect d'un vray poiſon. Toutesfois parce que c'eſt celuy, duquel i'ay dit ailleurs que nos Ameriquains font les ſonnettes qu'ils mettent à l'entour de leurs iambes, à cauſe de cela ils l'ont en grande eſtime. Et faut noter en ceſt endroit, qu'encores que ceſte terre du Breſil (comme nous verrons en ce chapitre) produiſe beaucoup de bons & excellens fruicts, qu'il s'y trouve neantmoins pluſieurs arbres qui ont les leurs beaux à merveilles, & cependant ne ſont pas bons à manger. Et nommément ſur le rivage de la mer il y a force arbriſſeaux qui portent les leurs preſque reſſemblans à nos neſles, mais tres dangereux à manger. Auſſi les ſauvages voyans les François & autres eſtrangers approcher de ces arbres pour cueillir le fruict, leur diſant en leur langage *Ypahi*, c'eſt à dire il n'eſt pas bon, les advertiſſent de s'en donner garde.

Hiuouaré, ayant l'eſcorce de demi doigt d'eſpais, & aſſez plaiſant à manger, principalement quand elle vient fraiſchement de deſſus l'arbre eſt (ainſi que ie l'ay ouy affermer à deux apoticaires, qui avoyent paſſé la mer avec nous) une eſpece de *Gaiat*. Et de faict, les ſauvages en uſent contre une maladie qu'ils nomment *Pians*, laquelle, comme ie diray ailleurs, eſt

auſſi dangereuſe entre eux qu'eſt la groſſe verole pardeçà.

L'arbre que les ſauvages appellent *Choyne* eſt de moyenne grandeur, a les fueilles preſque de la façon & ainſi vertes que celles du laurier : & porte un fruict auſſi gros que la teſte d'un enfant, lequel eſt de forme comme un œuf d'auſtruche, & toutesfois n'eſt pas bon à manger. Mais parce que ce fruict a l'eſcorce dure, nos *Toüoupinambaoults* en reſervant de tous entiers qu'ils percent en long & à travers, ils en font l'inſtrument nommé *Maraca* (duquel i'ay ia fait & feray encor mention) comme auſſi tant pour faire les taſſes où ils boivent qu'autres petits vaiſſeaux, deſquels ils ſe ſervent à autre uſage, ils en creuſent & fendent par le milieu.

Continuant à parler des arbres de la terre du Breſil, il y en a un que les ſauvages nomment *Sabaucaïé*, portant ſon fruict plus gros que les deux poings, & fait de la façon d'un gobelet, dans lequel il y a certains petits noyaux comme amandes, & preſque de meſme gouſt. Mais au reſte la coquille de ce fruict eſtant fort propre à faire vaſes, i'eſtime que ce ſoit ce que nous appellons noix d'Indes : leſquelles, quand elles ſont tournees & appropriees de telle façon qu'on veut, on fait couſtumierement enchaſſer en argent par deçà. Auſſi nous eſtans par dela, un nommé Pierre Bourdon, excellent tourneur, ayant fait pluſieurs beaux vaſes & autres vaiſſeaux, tant de ces fruicts de *Sabaucaïé* que d'autres bois de couleur, il fit preſent d'une partie d'iceux à Villegagnon, lequel les priſoit grandement : toutesfois le pauvre homme en fut ſi mal recompenſé par luy que (comme ie diray en ſon lieu) ce fut l'un de ceux qu'il fit noyer & ſuffoquer en mer à cauſe de l'Evangile.

Il y a au furplus, en ce pays la, un arbre qui croift haut elevé, comme les cormiers par deçà, & porte un fruict nommé *Acaiou* par les fauvages, lequel eft de la groffeur & figure d'un œuf de poule. Mais, au refte, quand ce fruict eft venu à maturité, eftant plus iaune qu'un coing, il eft non feulement bon à manger, mais auffi ayant un ius un peu aigret, & neantmoins agreable à la bouche : quand on a chaut cefte liqueur refraifchit fi plaifamment qu'il n'eft poffible de plus : toutesfois eftant affez mal aife à abbattre de deffus ces grands arbres, nous n'en pouvions gueres avoir autrement, finon que les guenons montans deffus pour en manger, nous les faifoyent tomber en grande quantité.

Pacoaire eft un arbriffeau croiffant communement de dix ou douze pieds de haut : mais quant à fa tige, combien qu'il s'en trouve qui l'ont prefque auffi groffe que la cuiffe d'un homme, tant y a qu'elle eft fi tendre qu'avec une efpee bien trenchante vous en abbattrez & mettrez un par terre d'un feul coup.

Quant à fon fruict que les fauvages nomment *Paco*, il eft long de plus de demi-pied, & de forme affez reffemblant à un concombre, & ainfi iaune quand il eft meur : toutesfois croiffans toufiours vingt ou vingt cinq, ferrez tous enfemble en une feule branche, nos Ameriquains les cueillans par gros floquets tant qu'ils peuvent fouftenir d'une main, les emportent en cefte forte en leurs maifons.

Touchant la bonté de ce fruict, quand il eft venu à fa iufte maturité, & que la peau laquelle fe leve comme celle d'une figue fraifche, en eft oftee, un peu femblablement grumeleux qu'il eft, vous diriez auffi en le mangeant que c'eft une figue. Et de faict, à caufe de cela, nous autres François, nommions ces pacos figues : vray eft qu'ayant encores le gouft plus doux

& ſavoureux que les meilleures figues de Marſeille qui ſe puiſſent trouver, il doit eſtre tenu pour l'un des beaux & bons fruicts de ceſte terre du Breſil. Les hiſtoires racontent bien que Caton retournant de Carthage à Rome, y apporta des figues de merveilleuſe groſſeur : mais parce que les anciens n'ont fait aucune mention de celle dont ie parle, il eſt vray-ſemblable que ce n'en eſtoyent pas auſſi.

Au ſurplus les fueilles du *Paco-aire* ſont de figure aſſez ſemblable à celles de Lapathum aquaticum : mais au reſte eſtans ſi exceſſivement grandes que chacune a communément ſix pieds de long, & plus de deux de large, ie ne croy pas qu'en Europe, Aſie, ni Afrique il ſe trouve de ſi grandes & larges fueilles. Car quoy que i'aye ouy aſſeurer à un apoticaire avoir veu une fueille de petaſites qui avoit une aulne & un quart de large, c'eſt à dire (ce ſimple eſtant rond) trois aulnes & trois quarts de circonference, encore n'eſt-ce pas approcher de celle de noſtre *Pacoaire*. Il eſt vray que n'eſtans pas eſpeſſes à la proportion de leur grandeur, ainſi au contraire fort minces, & toutesfois ſe levans touſiours toutes droites : quand le vent eſt un peu impetueux (comme ce pays d'Amerique y eſt fort ſuiet) n'y ayant que la tige du milieu de la fueille qui puiſſe reſiſter, tout le reſte à l'entour ſe deſcoupe de telle façon, que les voyans un peu de loin vous iugeriez de prime face que ce ſont grandes plumes d'Auſtruches, dequoy les arbriſſeaux ſont reveſtus.

Quant aux arbres portans le cotton, leſquels croiſſent en moyenne hauteur, il s'en trouve beaucoup en ceſte terre du Breſil : la fleur vient en petites clochettes iaunes comme celles des courges ou citrouilles de par deça : mais quand le fruict eſt formé il a non ſeulement la figure approchante de la feinte des cos-

teaux de nos forefts, mais auffi quand il eft meur, fe fendant ainfi en quattre, le cotton (que les Ameriquains appellent *Ameni-iou*) en fort par touffeaux ou floquets, gros comme efteuf : au milieu defquels il y a de la graine noire, & fort ferree enfemble, en forme d'un roignon, non plus gros ni plus long qu'une febve : & favent bien les femmes fauvages amaffer & filer le cotton pour faire des licts de la façon que ie difay ailleurs.

Davantage combien qu'anciennement (ainfi que i'ay entendu) il n'y euft ni orangiers ou citronniers en cefte terre d'Amerique, tant y a neantmoins que les Portugais en ayant planté & edifié fur les rivages & lieux proches de la mer où ils ont frequenté, ils n'y font pas feulement grandement multipliez, mais auffi ils portent des oranges (que les fauvages nomment *Morgon-ia*) douces & groffes comme les deux poings, & des citrons encores plus gros & en plus grande abondance.

Touchant les cannes de fucre, elles croiffent fort bien & en grande quantité en ce pays-là : toutesfois nous antres François n'ayant pas encores, quand i'y eftois, les gens propres ni les chofes neceffaires pour en tirer le fucre (comme les Potugais ont ès lieux qu'ils poffèdent par-delà), ainfi que i'ay dit ci-deffus au chapitre neufiefme, fur le propos du bruvage des fauvages, nous les faifions feulement infufer dans de l'eau pour la faire fuccree : ou bien qui vuuloit en fuccoit & mangeoit la moelle. Sur lequel propos ie diray une chofe de laquelle poffible plufieurs s'efmerveilleront. Ceft que nonobftant la qualité du fucre, lequel, comme chacun fçait, eft fi doux que rien plus, nous avons neantmoins quelquefois expreffement laiffer envieillir & moifir des cannes de fucre, lefquelles

ainſi corrompues les laiſſans puis apres tremper quelque temps dans de l'eau, elle s'aigriſſoit de telle façon qu'elle nous ſervoit de vinaigre.

Semblablement, il y a certains endroits par les bois où il croiſt force roſeaux & cannes, auſſi groſſes que la iambe d'un homme, mais comme i'ay dit du *Paco-aire,* bien que ſur le pied elles ſoyent ſi tendres que d'un ſeul coup d'eſpee on en puiſſe aiſement abbatre une; ſi eſt-ce qu'eſtans ſeiches elles ſont ſi dures que les ſauvages les fendans par quartiers, & les accommodans en maniere de lancettes ou langues de ſerpent, en arment & garniſſent ſi bien leurs fleſches par le bout, que d'icelles par eux roidement deſcochees, ils en arreſteront une beſte ſauvage du premier coup. Et à propos des cannes & roſeaux, Calcondile en ſon hiſtoire de la guerre des Turcs, recite qu'il s'en trouve en l'Inde Orientale qui ſont de ſi exceſſive grandeur & groſſeur qu'on en fait des nacelles pour paſſer les rivieres: voire, dit-il, des barques toutes entieres qui tiennent bien chacune quarante mines de bled, chacune mine de ſix boiſſeaux ſelon la meſure des Grecs.

Le maſtic vient auſſi par petits buiſſons, en noſtre terre d'Amerique: lequel avec une infinité d'autres herbes & fleurs odoriferantes, rend la terre de tres bonne & ſouefve ſenteur.

Finalement parce qu'à l'endroit où nous eſtions, aſſavoir ſous le Capricorne, bien qu'il y ait de grands tonnerres, que les ſauvages nomment *Toupan,* pluyes vehementes, & de grands vents, tant y a neantmoins que n'y gelant, neigeant ni greſlant iamais, & par conſequent les arbres n'y eſtans point aſſaillis ni gaſtez du froid & des orages (comme ſont les noſtres par deça) vous les verrez touſiours, non ſeulement ſans eſtre

defpouillez & defgarnis de leurs fueilles; mais auffi tout le long de l'annee les forefts font auffi verdoyantes qu'eft le laurier en noftre France. Auffi, puis que ie fuis fur ce propos, quant au mois de decembre nous avons ici non feulement les plus courts iours, mais qu'auffi tranfiffans de froid nous foufflons en nos doigts, & avons les glaçons pendans au nez : c'eft lors que nos Ameriquains ayant les leurs plus longs, ont fi grand chaut en leur pays, que comme mes compagnons du voyage & moy l'avons experimenté, nous nous y baignions à Noel pour nous refraifchir. Toutesfois, comme ceux qui entendent la fphère peuvent comprendre, les iours n'eftans iamais fi longs ne fi courts fous les Tropiques que nous les avons en noftre climat, ceux qui y habitent les ont non feulement plus efgaux, mais auffi (quoy que les anciens ayent autrement estimé) les faifons y font beaucoup & fans comparaifon plus temperees. C'eft ce que i'avois à dire fur le propos des arbres de la terre du Brefil.

Quant aux plantes & herbes, dont ie veux auffi faire mention, ie commenceray par celles defquelles, à caufe de leurs fruict & effects, me femblent plus excellentes. Premierement la plante qui produit le fruict nommé par les fauvages *Ananas*, eft de figure femblable aux glaïeuls, & encores ayant les fueilles un peu courbees & canelees tant a l'entour, plus approchantes de celles d'aloes. Elle croift auffi non feulement emmoncelee comme un grand chardon, mais auffi fon fruict, qui eft de la groffeur d'un moyen melon, & de façon comme une pomme de pin, fans pendre ni pancher de cofté ni d'autre, vient de la propre forte de nos artichaux.

Et au refte quand ces ananas font venus à maturité, eftans de couleur iaune azuré, ils ont une telle odeur

de framboise, que non ſeulement en allant par les bois & autres lieux où ils croiſſent, on les ſent de fort loin, mais auſſi quant au gouſt fondans en la bouche, & eſtant naturellement ſi doux, qu'il n'y a confitures de ce pays qui les ſurpaſſent : Ie tiens que c'eſt le plus excellent fruict de l'Amerique. Et de fait, moy-meſme, eſtans par delà, en ayant preſſé tel dont i'ay fait ſortir pres d'un verre de ſuc, ceſte liqueur ne me sembloit pas moindre que malſaine. Cependant les femmes ſauvages nous en apportoyent pleins de grands paniers, qu'elles nomment *panacons,* avec de ces *pacos* dont i'ay nagueres fait mention, & autres fruicts leſquels nous avions d'elles pour un pigne ou pour un mirouer.

Pour l'eſgard des ſimples, que ceſte terre du Breſil produit, il y en a un entre les autres que nos *Toüoupinambaoults,* nomment *Petun,* lequel croiſt de la façon & un peu plus haut que noſtre grande ozeille, a les fueilles aſſez ſemblables, mais encore plus approchantes de celles de conſolida maior. Ceſte herbe, à cauſe de la ſinguliere vertu que vous entendrez qu'elle a, eſt en grande eſtime entre les ſauvages : & voici comme ils en uſent. Apres qu'ils l'ont cueillie, & par petites poignees pendue & fait ſecher en leurs maiſons, en prenant quatre ou cinq fueilles, leſquelles ils enveloppent dans une autre grande fueille d'arbre, en façon de cornet d'eſpice : mettans lors le feu par le petit bout, & le mettant ainſi un peu allumé dans leurs bouches, ils en tirent en ceſte façon la fumee, laquelle, combien qu'elle leur reſſorte par leurs narines & leurs levres trouees, ne laiſſe pas neantmoins de tellement les ſuſtanter, que principalement s'ils vont à la guerre, & que la neceſſité les preſſe, ils feront trois ou quatre iours ſans ſe nourrir d'autre

chofe. Vray eft qu'ils en ufent encor pour un autre efgard: car parceque cela leur fait diftiller les humeurs fuperflues du cerveau, vous ne verriez gueres nos Brefiliens fans avoir, non feulement chafcun un cornet de cefte herbe pendu au col, mais auffi à toutes les minutes : & parlant à vous, cela leur fervant de contenance, ils en hument la fumee, laquelle, comme i'ay dit, (eux referrans foudain la bouche) leur reffort par le nez & par les levres fendues comme d'un encenfoir : & n'en eft pas la fenteur mal plaifante. Cependant ie n'en ay point veu ufer aux femmes, & ne fcay la raifon pourquoy : mais bien diray-ie qu'ayant moy-mefme experimenté cefte fumee de *Petun*, i'ay fenti qu'elle raffafie & garde bien d'avoir faim.

Au refte, combien qu'on appelle maintenant par deçà la *Nicotiane*, ou herbe à la royne *Petun*, tant s'en faut toutesfois que ce foit de celuy dont ie parle, qu'au contraire, outre que ces deux plantes n'ont rien de commun, ny en forme ny en proprieté, & qu'auffi l'auteur de la *Maifon Ruftique*, liv. 2, chap. 79, afferme que la *Nicotiane* (laquelle dit-il retient ce nom de monfieur Nicot, qui premier l'envoya de Portugal en France) a efté apportée de la Floride, diftante de plus de mil lieues de noftre terre du Brefil (car toute la zone Torride eft entre deux) encore y a-il que quelque recherche que i'aye faite en plufieurs iardins, où l'on fe vantoit d'avoir du *Petun*, iufques à prefent, ie n'en ay point veu en noftre France. Et a fin que celui qui nous a de nouveau fait fefte de fon *angoumoife*, qu'il dit eftre vray *Petun*, ne penfe pas que i'ygnore ce qu'il en a efcrit : fi le naturel du fimple dont il fait mention reffemble au pourtrait qu'il en fait faire en fa *Cosmographie*, i'en di autant que de la Nicotiane ; tellement qu'en ce cas ie ne lui concede

pas ce qu'il pretend : aſſavoir qu'il ait eſté le premier qui a apporté de la graine de *Petun* en France : ou auſſi à cauſe du froit, i'eſtime que malaiſement ce ſimple pourroit croiſtre.

I'ay auſſi veu par delà une maniere de choux, que les ſauvages nomment *caiou-a,* deſquels ils font quelquefois du potage: & ont les fueilles auſſi larges & preſque de meſme forme que celles du *Nenufar* qui croiſt ſur les marais de ce pays.

Quant aux racines, entre celles de *Maniot* & d'*Aypi*, deſquelles, comme i'ay dit au neufieſme chapitre, les femmes des ſauvages font de la farine, encore en ont-ils d'autres qu'ils appellent *Hetich*, leſquelles non ſeulement croiſſent en auſſi grande abondance en ceſte terre du Breſil, que font les raves en Limoſin & en Savoye, mais auſſi il s'en trouve communement d'auſſi groſſes que les deux poings, & longues de pied & demi, plus ou moins. Et combien que les voyant arrachees hors de terre, on iugeaſt de prime face à la ſemblance qu'elles fuſſent toutes d'une ſorte, tant y a neantmoins, d'autant qu'en cuiſant les unes deviennent violettes, comme certaines paſtenades de ce pays, les autres iaunes comme coins, & les troiſieſmes blanchaſtres, i'ay opinion qu'il y en a de trois eſpeces. Mais quoy qu'il en ſoit, ie puis aſſeurer, que quand elles ſont cuites aux cendres, principalement celles qui iauniſſent, elles ne ſont pas moins bonnes à manger que les meilleures poires que nous ayons. Quant à leurs fueilles, leſquelles traiſnent ſur terre, comme *hedera terreſtris,* elles ſont fort ſemblables à celles des concombres, ou des plus larges eſpinars qui ſe puiſſent voir par deçà : non pas toutesfois qu'elles ſoyent ſi vertes, car, quant à la couleur, elle tire plus à celle de *vitis alba.* Au reſte parceque elles ne por-

tent point de graines, les femmes ſauvages, ſongneuſes au poſſible de les multiplier, pour ce faire ne font aucune choſe ſinon (œuvre merveilleuſe en l'agriculture) d'en couper par petites pieces, comme on fait icy les carotes pour faire ſalades, & ſemans cela par les champs, elles ont, au bout de quelque temps, autant de groſſes racines d'*Hetich* qu'elles ont ſemé de petits morceaux. Toutesfois parce que c'eſt la plus grande manne de ceſte terre du Breſil, & qu'allans par pays on ne voit preſques autre choſe, ie croy qu'elles viennent auſſi pour la plus part ſans main mettre.

Les ſauvages ont ſemblablement une ſorte de fruicts, qu'ils nomment manobi, leſquels croiſſans dans terre comme truffes, & par petits filemens s'entretenans l'un l'autre, n'ont pas le noyau plus gros que celuy de noiſettes franches & de meſme gouſt. Neantmoins ils ſont de couleur griſatre, & n'en eſt pas la croiſe plus dure que la gouſſe d'un pois : mais de dire maintenant s'ils ont fueilles & graines, combien que i'aye beaucoup de fois mangé de ce fruict, ie confeſſe ne l'avoir pas bien obſervé, & ne m'en ſouviens pas.

Il y a auſſi quantité de certain poyvre long, duquel les marchans par deça ſe ſervent ſeulement à la teinture : mais quant à nos ſauvages, le pilant & broyant avec du ſel, lequel (retenant expreſſement pour cela de leau de mer dans des foſſes) ils ſçavent bien faire, appelans ce meſlange *Ionquet*, ils en uſent comme nous faiſons de ſel ſur table : non pas toutesfois ainſi que nous, ſoit en chair, poiſſon ou autres viandes, ils ſalent leurs morceaux avant que les mettre en la bouche : car eux prenant le morceau le premier & à part, puiſant puis apres avec les deux doigts à chaſcune fois de ce *Ionquet*, & l'avalant pour donner ſaveur à leur viande.

Finalement il croist en ce pays là une sorte d'aussi grosses & larges febves que le pouce, lesquelles les sauvages appellent *commanda-ouassou* : comme aussi de petits pois blancs & gris, qu'ils nomment *commanda miri*. Semblablement certaines citrouilles rondes, nommees par eux *Maurougans* fort douces à manger.

Voila, non pas tout ce qui se pourroit dire des arbres, herbes & fruicts de ceste terre du Bresil, mais ce que i'en ay remarqué durant environ un an que i'y ay demeuré. Sur quoy, pour conclusion, ie diray que fait ainsi que i'ay cy devant declaré qu'il n'y a bestes à quatre pieds, oyseaux, poissons, ny animaux en l'Amerique, qui en tout & par tout soyent semblables à ceux que nous avons en Europe : qu'aussi, selon que i'ay soigneusement observé en allant & venant par les bois & par les champs de ce pays là, excepté ces trois herbes, assavoir du pourpier, du basilic, & de la feugiere, qui viennent en quelques endroits, ie n'y ay veu arbres, herbes, ni fruicts qui ne differassent des nostres. Parquoy toutes les fois que l'image de ce nouveau monde, que Dieu m'a fait voir, se represente devant mes yeux : & que ie considere la serenité de l'ayr, la diversité des animaux, la varieté des oyseaux, la beauté des arbres & des plantes, l'excellence des fruicts : & brief en general les richesses dont ceste terre du Bresil est decoree, incontinent ceste exclamation du prophete au pseau. 104 me revient en memoire.

O Seigneur Dieu que tes œuvres divers
Sont merveilleux par le monde univers :
O que tu as tout fait par grand sagesse !
Bref, la terre est pleine de ta largesse.

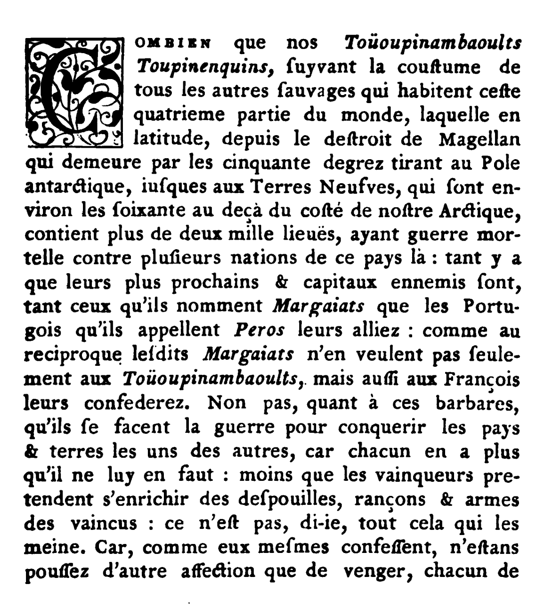
Ainsi donc, heureux les peuples qui y habitent, s'ils cognoissoyent l'auteur & createur de toutes ces choses : mais au lieu de cela ie vay traitter des matieres qui montreront combien ils en sont esloignez.





CHAPITRE XIV.

De la guerre, combats, hardieſſe & armes des ſauvages.



COMBIEN que nos *Toüoupinambaoults Toupinenquins,* ſuyvant la couſtume de tous les autres ſauvages qui habitent ceſte quatrieme partie du monde, laquelle en latitude, depuis le deſtroit de Magellan qui demeure par les cinquante degrez tirant au Pole antarctique, iuſques aux Terres Neufves, qui ſont environ les ſoixante au deçà du coſté de noſtre Arctique, contient plus de deux mille lieuës, ayant guerre mortelle contre pluſieurs nations de ce pays là : tant y a que leurs plus prochains & capitaux ennemis ſont, tant ceux qu'ils nomment *Margaiats* que les Portugois qu'ils appellent *Peros* leurs alliez : comme au reciproque leſdits *Margaiats* n'en veulent pas ſeulement aux *Toüoupinambaoults,* mais auſſi aux François leurs confederez. Non pas, quant à ces barbares, qu'ils ſe facent la guerre pour conquerir les pays & terres les uns des autres, car chacun en a plus qu'il ne luy en faut : moins que les vainqueurs pretendent s'enrichir des deſpouilles, rançons & armes des vaincus : ce n'eſt pas, di-ie, tout cela qui les meine. Car, comme eux meſmes confeſſent, n'eſtans pouſſez d'autre affection que de venger, chacun de

ſon coſté, ſes parens & amis, leſquels par le paſſé ont eſté prins & mangez, à la façon que ie diray au chapitre ſuyvant, ils ſont tellement acharnez les uns à l'encontre des autres, que quiconque tombe en la main de ſon ennemy, il faut que ſans autre compoſition il s'attende d'eſtre traitté de meſme : c'eſt-à-dire aſſommé & mangé. Davantage ſi toſt que la guerre eſt une fois declairee entre quelques-unes de ces nations, tous allegans qu'attendu que l'ennemy qui a receu l'iniure s'en reſſentira à iamais, c'eſt trop laſchement fait de le laiſſer eſchapper quand on le tient à ſa merci : leurs haines ſont tellement inveterees qu'ils demeurent perpetuellement irreconciliables. Surquoy on peut dire que Machiavel & ſes diſciples (deſquels la France à ſon malheur eſt maintenant remplie) ſont vrais imitateurs des cruautés barbareſques : car puiſque, contre la doctrine chreſtienne, ces athéiſtes enſeignent & pratiquent auſſi, que les nouveaux ſervices ne doivent iamais faire oublier les vieilles iniures : c'eſt à dire que les hommes tenant du naturel du diable ne doivent point pardonner les uns aux autres, ne monſtrent-ils pas bien que leurs cœurs ſont plus felons & malins que ceux des Tygres meſmes.

Or ſelon que i'ay veu, la maniere que nos *Toupinenquins* tiennent pour s'aſſembler à fin d'aller en guerre eſt telle : c'eſt combien qu'ils ne ayent entre eux roys ny princes, & par conſéquent qu'ils ſoyent preſques auſſi grands ſeigneurs les uns que les autres, neantmoins nature leur ayant apprins (ce qui eſtoit auſſi exactement obſervé entre les Lacedemoniens) que les vieillards qui ſont par eux appelez *Peoreroupicheh,* à cauſe de l'experience du paſſé, doivent eſtre reſpectez, eſtans en aucun village aſſez bien obeis,

quand l'occafion fe prefente : eux fe proumenans, ou eftans affis dans leurs licts de cotton pendus en l'air, exhortans les autres de telle ou femblable façon.

Et comment diront-ils parlans l'un apres l'autre, fans s'interrompre d'un feul mot, nos predeceffeurs, lefquels non feulement ont fi vaillamment combattu, mais auffi vaillamment fubiugué, tué & mangé tant d'ennemis, nous ont-ils laiffé exemple que comme effeminez & lafches de cœur nous demeurions toufiours à la maifon? Faudra-il qu'à noftre grande honte & confufion, au lieu que par le paffé noftre nation a efté tellement crainte & redoutee de toutes les autres qu'elles n'ont peu fubfifter devant elle, nos ennemis ayant maintenant l'honneur de nous venir chercher iufques au foyer? Noftre couardife donnera-elle occafion aux *Margaiats* & aux *Peros-engaipa,* c'eft à dire à ces deux nations alliees qui ne valent rien de fe ruer fur nous? Puis celuy qui tient tel propos, clacuant des mains fur fes efpaules & fur fes feffes, avec exclamation adioufteta : *Erima*, *erima*, *Tououpinambaoults*, *conomi ouaffou, Tan, Tan*, &c. C'eft a dire, non, non, gens de ma nation, puiffans & tres forts ieunes hommes, ce n'eft pas ainfi qu'il nous faut faire: pluftoft, nous difpofans de les aller trouver, faut-il que nous nous facions tous tuer & manger, ou que nous ayons vengeance des noftres.

Tellement qu'apres que ces harangues des vieillards (lefquelles durent quelques fois plus de fix heures) font finies, chacun des auditeurs, qui en efcoutant attentivement n'en aura pas perdu un mot, fe fentant accouragé, & avoir (comme on dit) le cœur au ventre : en s'advertiffans de village en village, ne faudront point de s'affembler en diligence & de fe trouver en grand nombre au lieu qui leur fera affigné.

Mais, avant q'faire marcher nos *Toüoupinambaoults* en bataille, il faut ſavoir quelles ſont leurs armes.

Ils ont premierement leurs *Tacapes*, c'eſt à dire eſpees ou maſſues, faites les unes de bois rouge, & les autres de bois noir, ordinairement longues de cinq à ſix pieds : & quant à leur façon, elles ont un rond ou oval au bout d'environ deux palmes de main de largeur, lequel, eſpais qu'il eſt de plus d'un pouce par le milieu, eſt ſi bien menuiſé par les bords, que cela (eſtant de bois dur & peſant comme buis) tranchant preſque comme une coignee, i'ay opinion que deux des plus accorts ſpadaſſins de par deçà ſe trouveroyent bien empeſchez d'avoir affaire à un de nos *Toüoupinambaoults*, eſtant en furie, s'il en avoit une au poing.

Secondement ils ont leurs arcs, qu'ils nomment *Orapats*, faits des ſuſdits bois noir eſtranges, leſquels ſont tellement plus longs & plus forts que ceux que nous avons par deça, que tant s'en faut qu'un homme d'entre nous le peuſt enfoncer, moins en tirer, qu'au contraire ce feroit tout ce qu'il pourroit faire d'un de ceux des garçons de neuf ou dix ans de ce pays là. Les cordes de ces arcs ſont faites d'une herbe que les ſauvages appellent *Tocon :* leſquelles, bien qu'elles ſoyent fort deſliees, ſont neantmoins ſi fortes qu'un cheval y tireroit. Quant à leurs fleſches, elles ont environ une braſſe de longueur, & ſont faites de trois pieces : aſſavoir le milieu de roſeau, & les deux autres parties de bois noir, & ſont ces pieces ſi bien raportees, iointes & liees, avec de petites pelures d'arbres, qu'il n'eſt pas poſſible de les mieux agencer. Au reſte, elles n'ont que deux empennons, chacun d'un pied de long, leſquels (parce qu'ils n'uſent point de colle) ſont auſſi fort proprement liez & accom-

modez avec du fil de cotton. Au bout d'icelles, ils mettent aux unes des os pointus, aux autres la longueur de demi pied de bois de cannes feiches & dures, faites en façon de lancette, & picquant de mefme : & quelquefois le bout d'une queue de raye, laquelle (comme i'ay dit quelque part), eft fort venimeufe. Mefme depuis que les François & Portugais ont frequenté ce pays là, les fauvages à leur imitation commencent d'y mettre, finon un fer de flefches, pour le moins au defaut d'iceluy une pointe de clou.

I'ay ia dit comment ils manient dextrement leurs efpees : mais quant à l'arc, ceux qui les ont vus en befongne diront avec moy que, fans aucuns braffards, ains tous nuds qu'ils font, ils les enfoncent, & tirent fi droit & fi foudain que, n'en defplaife aux Anglois (eftimez neantmoins fi bons archers), nos fauvages, tenans leurs trouffeaux de flefches en la main dequoy ils tiennent l'arc, en auront plus toft envoyé une douzaine, qu'eux en auront defcoché fix.

Finalement ils ont leurs rondelles faites du dos & du plus efpais cuir fec de ceft animal qu'ils nomment *Tapirouffou* (duquel i'ay parlé cy deffus), & font de façon larges, plates & rondes comme le fond d'un tabourin d'Alemand. Vray eft que quand ils viennent aux mains, ils ne s'en couvrent pas comme font nos foldats par deçà des leurs : ains feulement leur fervent pour en combattant, fouftenir les coups de flefches de leurs ennemis. C'eft en fomme ce que nos Ameriquains ont pour toutes armes : car, au demeurant, tant s'en faut qu'ils fe couvrent le corps de chofe quelle qu'elle foit, qu'au contraire (horfmis les bonnets, bracelets & courts habillements de plumes, dequoy i'ay dit qu'ils fe parent le corps), s'ils avoyent

ſeulement veſtu une chemiſe quand ils vont au combat, eſtimans que cela les empeſcheroit de ſe bien manier, ils la deſpouilleroyent.

Et à fin que ie parachève ce qu'il eſt à dire ſur ce propos, ſi nous leur baillions des eſpees trenchantes (comme ie fis preſent d'une des miennes à un bon vieillard), incontinent qu'ils les avoyent, iettant les fourreaux, comme ils ſont auſſi les gaines des couſteaux qu'on leur baille, ils prennent plus de plaiſir à les voir treſluire du commencement, ou d'en couper des branches de bois, qu'ils ne les eſtimoyent propres pour combattre. Et à la verité auſſi, ſelon que i'ay dit qu'ils ſçavent tant bien manier les leurs, elles ſont plus dangereuſes entre leurs mains.

Au ſurplus nous autres, ayans auſſi porté par delà quelque nombre d'harquebouzes de leger prix, pour trafiquer avec ces ſauvages, i'en ay veu qui s'en ſçavoyent ſi bien aider, qu'eſtans trois à en tirer une, l'un la tenoit, l'autre prenoit viſee, & l'autre mettoit le feu : & au reſte, parce qu'ils chargeoyent & rempliſſoyent le canon iuſques au bout, n'euſt eſté qu'au lieu de prendre feu, nous leur baillions moitié de charbon broyé, il eſt certain qu'en danger de ſe tuer, tout fuſt crevé entre leurs mains. A quoy i'adiouſte qu'encores que du commencement qu'ils oyoyent les ſons de noſtre artillerie, & les coups d'harquebuſes que nous tirions, ils s'en eſtonnaſſent aucunement : meſmes voyans ſouvent qu'aucuns de nous, en leur preſence, abbatoyent un oyſeau de deſſus un arbre, ou une beſte ſauvage au milieu des champs : par ce principalement qu'ils ne voyoyent pas ſortir ny en aller la balle, cela les esbahit bien fort, tant y a neantmoins qu'ayant cogneu l'artifice, & diſans (comme eſt-il vray) qu'avec leurs arcs ils auront plus

toſt delaſché cinq ou ſix fleſches qu'on aura chargé & tiré un coup d'harquebuze, ils commençoyent de s'aſſeurer à l'encontre. Que ſi on dit là-deſſus : Voire, mais l'harquebuze fait bien plus grand faucee : ie reſpons à ceſte obiection, que quelques colets de buffles, voire cotte de maille ou autres armes qu'on puiſſe avoir (ſinon qu'elles fuſſent à l'eſpreuve) que nos ſauvages, forts & robuſtes qu'ils ſont, tirent ſi roidement qu'auſſi bien tranſperceront-ils le corps d'un homme d'un coup de fleſche, qu'un autre fera d'une harquebuzade. Mais parce que il euſt eſté plus à propos de toucher ce point, quand cy apres ie parleray de leurs combats, à fin de ne confondre les matieres plus avant, ie vay mettre nos *Toüoupinambaoults* en campagne pour marcher contre leurs ennemis.

Eſtans doncques, par le moyen que vous avez entendu, aſſemblez en nombre quelquefois de huict ou dix mille hommes ; & meſmes que beaucoup de femmes, non pas pour combattre, ains ſeulement pour porter les licts de cotton, farines & autres vivres, ſe trouvent avec les hommes, apres que les vieillards, qui par le paſſé ont le plus tué & mangé d'ennemis, ont eſté creés chefs & conducteurs par les autres, tous ſous leurs conduites ſe mettent ainſi en chemin. Et combien qu'en marchant ils ne tiennent ny rang ny ordre, ſi eſt-ce toutesfois que s'ils vont par terre, outre que les plus vaillans font touſiours la pointe, & qu'ils marchent tous ſerrez, encore eſt-ce une choſe preſques incroyable, de voir une telle multitude laquelle ſans mareſchal de camp, ny autre qui pour le general ordonne des logis, ſe ſçait ſi bien accommoder, que ſans confuſion, au premier ſignal, vous les verriez touſiours preſts à marcher.

Au ſurplus, tant au deſloger de leur pays, qu'au

departir de chacun lieu où ils s'arreftent & feiournent : à fin d'advertir & tenir les autres en cervelle, il y en a toufiours quelques-uns, qui avec des cornets, qu'ils nomment *Inubia*, de la groffeur & longueur d'une demie pique, mais par le bout d'embas large d'environ demi pied comme un haubois, fonnent au milieu des troupes. Mefmes aucuns ont des fifres & fleuftes faites des os des bras & des cuiffes de ceux qui auparavant ont efté par eux tuez & mangez, defquelles femblablement (pour s'inciter tant plus d'en faire autant à ceux contre lefquels ils s'acheminent) ils ne ceffent de flageoler par les chemins. Que s'ils fe mettent par eau (ce qu'ils font fouvent) coftoyans toufiours la terre, & ne fe iettans gueres avant en mer, ils fe rengent dans leurs barques qu'ils appellent *Ygat*, lefquelles faites chacune d'une feule efcorce d'arbre, qu'ils pellent expreffément du haut en bas pour ceft effect, font neantmoins fi grandes que quarante ou cinquante perfonnes peuvent tenir dans une d'icelles. Ainfi vogans tout debout à leur mode, avec un aviron plat par les deux bouts, lequel ils tiennent par le milieu, ces barques (plates qu'elles font) n'enfonçans pas dans l'eau plus avant que feroit un ais, font fort aifees à conduire & à manier. Vray eft qu'elles ne fçauroyent endurer la mer un peu haute & efmeüe, moins la tormente : mais quand en temps de calme, nos fauvages vont en guerre, vous en verrez quelquesfois plus de foixante toutes d'une flotte, lefquelles fe fuyvans pres à pres vont fi vifte qu'on les a incontinent perdues de veüe. Voila donc les armees terreftres & navales de nos *Toüoupinambaoults* aux champs & en mer.

Or allans ainfi ordinairement vingt cinq ou trente lieües loing chercher leurs ennemis, quand ils appro-

chent de leur pays, voici les premieres rufes & ftratagemes de guerre dont ils ufent pour les attraper. Les plus habiles & plus vaillans, laiffans les autres avec les femmes à une iournee ou deux en arriere, eux approchans le plus fecrettement qu'ils peuvent pour s'embufquer dans les bois, font fi affectionnez à furprendre leurs ennemis qu'ils demeureront ainfi tapis, telle fois fera plus de vingt-quatre heures. Tellement que fi les autres font prins au defpourveu, tout ce qui fera empoigné, foit hommes, femmes ou enfans, non feulement fera emmené, mais auffi quand ils feront de retour en leur pays tous feront affommez, puis mis par pieces fur le *Boucan,* & finalement mangez. Et leur font telles furprifes tant plus aifees à faire, qu'outre que les villages (car de villes ils n'en ont point) ne ferment pas, encores n'ont-ils autre porte en leurs maifons (longues cependant pour la plufpart de quatre vingts à cent pas & percees en plufieurs endroits) finon qu'ils mettent quelques branches de palmier, ou de cefte grande herbe nommee *Pinda,* au devant de leurs huis. Bien eft vray qu'à l'entour de quelques villages frontiers des ennemis, les mieux aguerris plantent des paux de palmier de cinq ou fix pieds de haut : & encores fur les advenues de chemins en tournoyant, ils fichent des chevilles pointues à fleur de terre : tellement que fi les affaillans penfent entrer de nuict (comme c'eft leur couftume), ceux de dedans qui fçavent les deftroits par où ils peuvent aller fans s'offenfer, fortans deffus, les rembarrent de telle façon que, foit qu'ils veulent fuir ou combattre, parce qu'ils fe piquent bien fort les pieds, il en demeure toufiours quelques uns fur la place, defquels les autres font des carbonnades.

Que fi, au refte, les ennemis font advertis les uns

des autres, les deux armees venans à se rencontrer on ne pourroit croire combien le combat est cruel & terrible : dequoy ayant moy-mesme esté spectateur, ie puis parler à la verité. Car, comme un autre François & moy, en danger si nous eussions esté prins ou tuez sur le champ, d'estre mangez des *Margaias*, fusmes une fois, par curiosité, accompagner nos sauvages lors en nombre d'environ quatre mille hommes, en une escarmouche qui se fit sur le rivage de la mer, nous vismes ces barbares combattre de telle furie que gens forcenez & hors du sens ne sçauroyent pis faire.

Premierement quand nos *Toüoupinambaoults* d'environ demi quart de lieüe, eurent apperceu leurs ennemis, ils se prindrent à hurler de telle façon, que non seulement ceux qui vont à la chasse aux loups par deçà, en comparaison, ne menent point tant de bruict, mais aussi pour certain, l'air fendant de leurs cris & de leurs voix, quand il eust tonné du ciel, nous ne l'eussions pas entendu. Et au surplus, à mesure qu'ils approchoyent, redoublans leurs cris, sonnans de leurs cornets, & en estendans le bras se menaçans & monstrans les uns aux autres les os des prisonniers qui avoyent esté mangez, voire les dents enfilees, dont aucuns avoyent plus de deux brasses pendues à leur col, c'estoit une horreur de voir leurs contenances. Mais au ioindre ce fut bien encor le pis : car si tost qu'ils furent à deux ou trois cens pas l'un de l'autre, se saluans à grands coups de flesches, dès le commencement de ceste escarmouche, vous en eussiez veu une infinité voler en l'air aussi drues que mousches. Que si quelques-uns en estoyent attaints, comme furent plusieurs, apres qu'avec un merveilleux courage il les avoyent arrachees de leurs corps, les rompans,

& comme chiens enragez mordans les pieces à belles dents, ils ne laiſſoyent pas pour cela de retourner tous navrez au combat. Sur quoy faut noter que ces Ameriquains ſont ſi acharnez en leurs guerres que tant qu'ils peuvent remuer bras & iambes, ſans reculer ni tourner le dos, ils combattent inceſſamment. Finalement quand ils ſurent meſlez, ce fut avec leurs eſpees & maſſues de bois, à grands coups & à deux mains, à ſe charger de telle façon que qui rencontroit ſur la teſte de ſes ennemis, il ne l'envoyoit pas ſeulement par terre, mais l'aſſommoit, comme font les bouchers les bœufs par deçà.

Ie ne touche point s'ils eſtoyent bien ou mal montez, car preſuppoſant par ce que i'ay dit ci-deſſus que chacun ſe reſſouviendra qu'ils n'ont chevaux ni autres montures en leur pays, tous eſtoyent & vont touſiours à beau pied ſans lance. Partant combien que pour mon eſgard, pendant que i'ay eſté par dela, i'aye ſouvent deſiré que nos ſauvages viſſent des chevaux, encor lors plus qu'auparavant ſouhaitoy-ie d'en avoir un bon entre les iambes. Et de faict, ie croy que s'ils voyoyent un de nos gendarmes bien monté & armé avec la piſtole au poing, faiſant bondir & paſſader ſon cheval, qu'en voyant ſortir le feu d'un coſté, & la furie de l'homme & du cheval de l'autre, ils penſeroyent de prime face que ce fuſt *Aygnan*, c'eſt à dire le diable en leur langage. Toutesfois à ce propos, quelqu'un a eſcrit une choſe notable : c'eſt que combien qu'Attabalipa, ce grand roy de Peru, qui de noſtre temps fut ſubiugué par François Pizarre, n'euſt iamais veu de chevaux auparavant, tant y a quoy que le capitaine eſpagnol qui premier l'alla trouver, fiſt par gentilleſſe & pour donner esbahiſſement aux Indiens touſiours voltiger le ſien iuſques à ce qu'il fuſt près

la perſonne d'Attabalipa : il fut ſi aſſeuré que encor qu'il ſautaſt un peu d'eſcume du cheval ſur ſon viſage, il ne monſtra aucun ſigne de changement : mais fit commandement de tuer ceux qui s'en eſtoyent fuis devant le cheval : choſe (dit l'hiſtorien) qui fit eſtonner les ſiens & eſmerveiller les noſtres. Ainſi, pour reprendre mon propos, ſi vous demandez maintenant, & toy & ton compagnon que faiſiez-vous durant ceſte eſcarmouche ? Ne combattiez-vous pas avec les ſauvages? Ie reſpon, pour n'en rien deſguiſer, qu'en nous contentans d'avoir fait ceſte premiere folie de nous eſtre ainſi hazardez avec ces barbares, que nous tenans à l'arriere-garde nous avions ſeulement le paſſe-temps de iuger des coups. Surquoy cependant ie diray qu'encores que i'aye ſouvent veu de la gendarmerie, tant de pied que de cheval, en ces pays par deçà, que neantmoins ie n'ay iamais eu tant de contentement en mon eſprit, de voir les compagnies de gens de pied, avec leurs morions dorez & armes luiſantes, que i'eus lors de plaiſir à voir combattre ces ſauvages. Car outre le paſſe-temps qu'il y avoit de les voir ſauter, ſiffler, & ſi dextrement & diligeamment manier en rond & en paſſade, encor faiſoit-il merveilleuſement bon voir non ſeulement tant de fleſches, avec leurs grands empennons de plumes rouges, bleües, vertes, incarnates & d'autres couleurs, voler en l'air parmi les rayons du ſoleil qui les faiſoyent eſtinceler: mais auſſi tant de robbes, bonnets, bracelets & autres bagages faits auſſi de ces plumes naturelles & naifves dont les ſauvages eſtoyent veſtus.

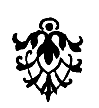
Or, apres que ceſte eſcarmouche eut duré environ trois heures, & que d'une part & d'autre il y en eut beaucoup de bleſſez & de demeurez ſur la place, nos *Toüoupinambaoults* ayans finalement eu la victoire,

prindrent plus de trente hommes & femmes *Margaias* prisonniers, lesquels ils emmenerent en leur pays. Partant encor que nous deux François n'eussions fait autre chose sinon (comme i'ay dit), qu'en tenans nos espees nues en la main, & tirans quelques coups de pistolles en l'air pour donner courage à nos gens : si est-ce toutesfois que ne leur pouvans faire plus grand plaisir que d'aller à la guerre avec eux, qu'ils ne laissoyent pas de tellement nous estimer pour cela, que du depuis les vieillards des villages où nous frequentions nous en ont tousiours mieux aimé.

Les prisonniers doncques mis au milieu & pres de ceux qui les avoyent prins, voire aucuns hommes des plus forts & robustes, pour s'en mieux asseurer, liez & garrotez, nous nous en retournasmes contre nostre riviere de Geneure, aux environs de laquelle habitoyent nos sauvages. Mais encor, parce que nous en estions à douze ou quinze lieües loin, ne demandez pas si en passant par les villages de nos alliez, venans au devant de nous, dansans, sautans & claquans des mains, ils nous caressoyent & applaudissoyent. Pour conclusion, quand nous fusmes arrivez à l'endroit de nostre isle, mon compagnon & moy nous fismes passer dans une barque en nostre fort, & les sauvages s'en allerent en terme ferme chacun en son village.

Cependant quelques iours apres qu'aucuns de nos *Toüoupinambaoults,* qui avoyent de ces prisonniers en leurs maisons nous vindrent voir en nostre fort, priez & solicitez qu'ils furent par les truchemens que nous aurions d'en vendre à Villegagnon, il y en eut une partie qui fut par nous recousse d'entre leurs mains. Toutesfois, ainsi que ie cogneu en achetant une femme & un sien petit garçon qui n'avoit pas deux ans, lesquels me cousterent pour environ trois francs de marchandises,

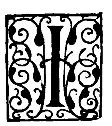
c'eſtoit aſſez maugré eux : car, diſoit celuy qui me les vendit, ie ne ſçay d'oreſenavant que s'en fera : car depuis que *Paycolas* (entendant Villegagnon) eſt venu par deça, nous ne mangeons pas la moitié de nos ennemis. Ie penſois bien garder le petit garçon pour moy, mais outre que Villegagnon, en me faiſant rendre ma marchandiſe, voulut tout avoir pour luy, encor y avoit-il que quand ie diſois à la mere que lors que ie repaſſerois la mer ie l'amenerois par deçà : elle reſpondoit (tant ceſte nation a la vengeance enracinee dans ſon cœur) qu'à cauſe de l'eſperance qu'elle avoit qu'eſtant devenu grand il pourroit eſchapper, & ſe retirer avec les Margaias pour les venger, qu'elle euſt mieux aimé qu'il euſt eſté mangé des *Toüoupinambaoults*, que de l'eſlongner ſi loin d'elle. Neantmoins (comme i'ay dit ailleurs) environ quatre mois apres que nous fuſmes arrivez en ce pays là, d'entre quarante ou cinquante eſclaves qui travailloyent en noſtre fort (que nous avions auſſi achetez des ſauvages nos alliez) nous choiſiſmes dix ieunes garçons, leſquels (dans les navires qui revindrent) nous envoyaſmes en France au roy Henry ſecond lors regnant.





CHAPITRE XV

Comment les Ameriquains traitent leurs prisonniers prins en guerre, & les ceremonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger.



L reste maintenant de sçavoir comme les prisonniers prins en guerre sont traittez au pays de leurs ennemis. Incontinent doncques qu'ils y sont arrivez, ils sont non seulement nourris des meilleures viandes qu'on peut trouver, mais aussi on baille des femmes aux hommes (& non des maris aux femmes), mesmes celuy qui aura un prisonnier ne faisant point difficulté de luy bailler sa fille ou sa seur en mariage, celle qu'il retiendra, en le bien traittant, lui administrera toutes ses necessitez. Et au surplus, combien que sans aucun terme prefix, ains selon qu'ils cognoistront les hommes bons chasseurs, ou bons pescheurs, & les femmes propres à faire les iardins, ou à aller querir des huitres, ils les gardent plus ou moins de temps, tant y a neantmoins qu'apres les avoir engraissez, comme pourceaux en l'auge, ils sont finalement assommez & mangez avec les ceremonies suivantes.

Premierement apres que tous les villages d'alentour de celuy où sera le prisonnier auront esté advertis du iour de l'execution, hommes, femmes & enfans y estans arrivez de toutes parts, ce sera à danser, boir

& *caouiner* toute la matinee. Mefme celuy qui n'ignore pas que telle affemblee fe faifant à fon occafion, il doit eftre dans peu d'heure affommé, emplumaffé qu'il fera, tant s'en faut qu'il en foit contrifté, qu'au contraire, fautant & buvant, il fera des plus ioyeux. Or cependant apres qu'avec les autres il aura ainfi riblé & chanté fix ou fept heures durant : deux ou trois des plus eftimez de la troupe l'empoignans, & par le milieu du corps le lians avec des cordes de cotton, ou autres faites de l'efcorce d'un arbre qu'ils appellent *Vuire,* laquelle eft femblable à celle du til de par deçà, fans qu'il face aucune refiftance, combien qu'on lui laiffe les deux bras à delivre, il fera ainfi quelque peu de temps pourmené en trophee parmi le village. Mais penfez-vous que encore pour cela (ainfi que feroyent les criminels par deçà) il en baiffe la tefte? Rien moins : car au contraire, avec une audace & affeurance incroyable, fe vantant de fes proueffes paffees, il dira à ceux qui le tiennent lié : I'ay moy-mefme, vaillant que ie fuis, premierement ainfi lié & garrotté vos parens : puis s'exaltant toufiours de plus en plus, avec la contenance de mefme, fe tournant de cofté & d'autre, il dira à l'un : i'ay mangé de ton pere, à l'autre, i'ay affommé & boucané tes freres : bref, adioustera-il, i'ay en general tant mangé d'hommes & de femmes, voire des enfans de vous autres *Toüoupinambaoults,* lefquels i'ay prins en guerre, que ie n'en fçaurois dire le nombre : & au refte, ne doutez pas que pour venger ma mort, les *Margaias* de la nation d'où ie fuis, n'en mangent encores cy apres autant qu'ils en pourront attrapper.

Finalement apres qu'il aura ainfi efte expofé à la veüe d'un chacun, les deux fauvages qui le tiennent lié, s'efloignans de luy, l'un à dextre & l'autre à fe-

neftre d'environ trois braffes, tenant bien neantmoins chacun le bout de fa corde, laquelle eft de mefme longueur, tirent lors fi fermement que le prifonnier, faifi comme i'ay dit par le milieu du corps, eftant arrefté tout court, ne peut aller ne venir de cofté ni d'autre : là deffus on luy apporte des pierres & des tects de vieux pots caffez, ou de tous les deux enfemble : puis les deux qui tiennent les cordes, de peur d'eftre bleffez fe couvrans chacun d'une de ces rondelles faites de la peau du *Tapirouffou,* dont i'ay parlé ailleurs, luy difent : Venge-toi avant que mourir ; tellement que iettant & ruant fort & ferme contre ceux qui font là a l'entour de luy affemblez, quelquesfois en nombre de trois ou quatre mille perfonnes, ne demandez pas s'il y en a de marquez.

Et de fait, un iour que i'eftois en un village nommé Sarigoy, ie vis un prifonnier qui de cefte façon donna fi grand coup de pierre contre la iambe d'une femme que ie penfois qu'il luy euft rompue. Or, les pierres, & tout ce qu'en fe baiffant il a pu ramaffer aupres de foy, iufques aux mottes de terre eftans faillies, celuy qui doit faire le coup ne s'eftant point encore monftré tout ce iour là, fortans lors d'une maifon avec une de ces grandes efpees de bois au poing, richement decoree de beaux & excellens plumages, comme auffi luy en a un bonnet & autres paremens fur fon corps : en s'approchant du prifonnier luy tient ordinairement tels propos : N'es-tu pas de la nation nommee *Margaias,* qui nous eft ennemie ? & n'as-tu pas toy-mefme tué & mangé de nos parens & amis ? Luy plus affeuré que iamais refpond en fon langage (car les *Margaias* & les *Toupinenquins* s'entendent) : *Pa, che tan tan, aiouca atoupavé* : c'eft à dire : Ouy, ie fuis tres fort & en ay voirement affommé & mangé plufieurs. Puis

pour faire plus de despit à ses ennemis, mettant les mains sur sa teste, avec exclamation il dit : O que ie ne m'y suis pas feint : ô combien i'ay esté hardi à assaillir & à prendre de vos gens, desquels i'ay tant & tant de fois mangé : & autres semblables propos qu'il adiouste. Pour ceste cause aussi, luy dira celuy qu'il a en teste tout prest pour le massacrer : Toy estant maintenant en nostre puissance seras presentement tué par moy, puis *boucané* & mangé de tous nous autres. Et bien, respond-il encore (aussi resolu d'estre assommé pour sa nation que Regulus fut constant à endurer la mort pour sa republique romaine), mes parens me vengeront aussi. Sur quoy pour monstrer qu'encores que ces nations barbares craignent fort la mort naturelle, neantmoins tels prisonniers s'estimans heureux de mourir ainsi publiquement au milieu de leurs ennemis, ne s'en soucient nullement : i'allegueray cest exemple. M'estant un iour inopinément trouvé en un village de la grande isle, nommee *Pirani-iou*, où il y avoit une femme prisonniere toute preste d'estre tuee de ceste façon : en m'approchant de elle & pour m'accommoder à son langage, luy disant qu'elle se recommandast à *Toupan* (car *Toupan* entre eux ne veut pas dire Dieu, ains le tonnerre) & qu'elle le priast ainsi que ie luy enseignerois : pour toute response hochant la teste & se moquant de moy, dit : Que me bailleras-tu, & ie feray ainsi que tu dis ? A quoy luy repliquant : Pauvre miserable, il ne te faudra tantost plus rien en ce monde, & partant puisque tu crois l'ame immortelle (ce qu'eux tous, comme ie diray au chapitre suyvant, confessent aussi), pense que c'est qu'elle deviendra apres ta mort : mais elle, s'en riant derechef, fut assommee & mourust de ceste façon.

Ainſi, pour continuer ce propos apres ces conteſtations, & le plus ſouvent parlans encores l'un à l'autre, celuy qui eſt là tout preſt pour faire ce maſſacre, levant lors ſa maſſue de bois avec les deux mains, donne du rondeau qui eſt au bout de ſi grande force ſur la teſte du pauvre priſonnier, que tout ainſi que les bouchers aſſomment les bœufs par deçà, i'en ay veu qui du premier coup tomboyent tout roide mort, ſans remuer puis apres ne bras ne iambe. Vray eſt qu'eſtans eſtendus par terre à cauſe des nerfs & du ſang qui ſe retirent, on les voit un peu formiller & trembler : mais quoy qu'il en ſoit, ceux qui font l'execution frappent ordinairement ſi droit ſur le teſt de la teſte, voire ſçavent ſi bien choiſir derriere l'oreille que (ſans qu'il en ſorte gueres de ſang) pour leur oſter la vie ils n'y retournent pas deux fois. Auſſi eſt-ce la façon de parler de ce pays là, laquelle les Françoys avoyent ia en la bouche, qu'au lieu que les ſoldats & autres qui querellent par deçà diſent maintenant l'un à l'autre : Ie te creveray, de dire à celui auquel on en veut, ie te caſſeray la teſte.

Or ſi toſt que le priſonnier aura eſté ainſi aſſommé, s'il avoit une femme (comme i'ay dit qu'on en donne à quelques-uns), elle ſe mettant aupres du corps fera quelque petit dueil : ie di nommément petit dueil, car ſuyvant vrayement ce qu'on dit que fait le crocodile : aſſavoir que ayant tué un homme il pleure aupres avant que de le manger, auſſi apres que ceſte femme aura fait ſes tels quels regrets & ietté quelques feintes larmes ſur ſon mari mort, ſi elle peut ce ſera la premiere qui en mangera : cela fait les autres femmes, & principalement les vieilles (leſquelles plus convoiteuſes de manger de la chair humaine que les ieunes ſolicitent inceſſamment tous ceux qui ont

des prisonniers de les faire viftement ainfi depefcher) fe prefentans avec de l'eau chaude qu'elles ont toute prefte, frottent & efchaudent de telle façon le corps mort qu'en ayant levé la premiere peau, elles le font auffi blanc que les cuifiniers par deçà fçauroient faire un cochon de laict preft à roftir.

Apres cela, celuy duquel il eftoit prifonnier avec d'autres, tels, & autant qu'il luy plaira, prenans ce pauvre corps le fendront & mettront fi foudainement en pieces, qu'il n'y a boucher en ce pays-ci qui puiffe plus toft defmembrer un mouton. Mais outre cela (ô cruauté plus que prodigieufe), tout ainfi que les veneurs par deça apres qu'ils ont pris un cerf en baillent la curee aux chiens courans, auffi ces barbares à fin de tant plus inciter & acharner leurs enfans, les prenans l'un apres l'autre, ils leur frottent le corps, bras, cuiffes & iambes du fang de leurs ennemis. Au refte, depuis que les chreftiens ont frequenté ce pays la, les fauvages decouppent & taillent tant le corps de leurs prifonniers que des animaux & autres viandes, avec les coufteaux & ferremens qu'on leur baille. Mais auparavant, comme i'ay entendu des vieillards, ils n'avoyent autre moyen de ce faire, finon qu'avec des pierres trenchantes qu'ils accommodoyent à ceft ufage.

Or toutes les pieces du corps, & mefmes les trippes apres eftre bien nettoyees font incontinent mifes fur les *Boucans*, aupres defquels, pendant que le tout cuict ainfi à leur mode, les vieilles femmes (lefquelles, comme i'ay dit, appetent merveilleufement de manger de la chair humaine), eftans toutes affemblees pour recueillir la graiffe qui degoutte le long des baftons de ces grandes & hautes grilles de bois, exhortans les hommes de faire en forte qu'elles ayent toufiours de

telles viandes : & en leſchans leurs doigts diſent *Yguatou*, c'eſt à dire il eſt bon.

Voilà donc, ainſi que i'ay veu, comme les ſauvages Ameriquains font cuire la chair de leurs priſonniers prins en guerre : aſſavoir *Boucaner*, qu'eſt une façon de roſtir à nous incognue.

Parquoy, d'autant que bien au long ci deſſus au chapitre dixieme des animaux, en parlant du *Tapirouſſou*, i'ay meſme declaré la façon du *boucan*, à fin d'obvier aux redites, ie prie les lecteurs que, pour ſe le mieux repreſenter, ils y ayent recours. Cependant ie refuteray ici l'erreur de ceux qui, comme on peut voir par leurs cartes univerſelles, nous ont non ſeulement repreſenté & peint les ſauvages de la terre du Breſil qui ſont ceux dont ie parle à preſent, roſtiſſant la chair des hommes embrochee comme nous faiſons les membres des moutons & autres viandes : mais auſſi ont feint qu'avec de grands couperets de fer ils les coupoyent ſur des bancs, & en pendoyent & mettoyent les pieces en monſtre, comme font les bouchers la chair de bœuf par deçà. Tellement que ces choſes n'eſtans non plus vrayes que le conte de Rabelais touchant Panurge, qui eſchappa de la broche tout lardé & à demi cuict, il eſt aiſé à iuger que ceux qui font telles cartes ſont ignorans, leſquels n'ont iamais eu cognoiſſance des choſes qu'ils mettent en avant. Pour confirmation de quoy i'adiouſteray, qu'outre la façon que i'ay dit que les Breſiliens ont de cuire la chair de leurs priſonniers, encores que i'eſtois en leur pays, ignoroyent-ils tellement noſtre façon de roſtir, que comme un iour quelques miens compagnons & moy, dans un village, faiſions tourner une poule d'Inde, avec d'autres volailles, dans une broche de bois, eux ſe rians & moquans de nous ne voulurent

iamais croire, les voyans ainſi inceſſamment remuer qu'elles peuſſent cuire, iuſques à ce que l'experience leur monſtra du contraire.

Reprenant donc mon propos, quand la chair d'un priſonnier, ou de pluſieurs (car ils en tuent quelquesfois deux ou trois en un iour), eſt ainſi cuicte, tous ceux qui ont aſſiſté à faire le maſſacre, eſtans derechef reſiouis à l'entour des *boucans,* ſur leſquels avec œillades & regards furibonds, ils contemplent les pièces & membres de leurs ennemis : quelque grand qu'en ſoit le nombre, chacun, s'il eſt poſſible, avant que ſortir de là en aura ſon morceau. Non pas cependant, ainſi qu'on pourroit eſtimer, qu'ils facent cela ayant eſgard à la nourriture : car combien que tous confeſſent ceſte chair humaine eſtre merveilleuſement bonne & delicate, tant y a neantmoins, que plus par vengeance que pour le gouſt (hormis ce que i'ay dit particulierement des vieilles femmes qui en ſont ſi friandes), leur principale intention eſt, qu'en pourſuyvant & rongeant ainſi les morts iuſques aux os, ils donnent par ce moyen crainte & eſpouvantement aux vivans. Et de fait, pour aſſouvir leurs courages felons, tout ce qui ſe peut trouver ès corps de tels priſonniers, depuis les extremitez des orteils, iuſques au nez, oreilles & ſommet de la teſte, eſt entierement mangé par eux : i'excepte toutesfois la cervelle à laquelle ils ne touchent point. Et au ſurplus, nos *Toüoupinambaoults* reſervans les tects par monceaux en leurs villages, comme on voit par deçà les teſtes de morts ès cemetieres, la premiere choſe qu'ils font quand les François les vont voir & viſiter, c'eſt qu'en recitant leur vaillance, & par trophee leur monſtrant ces tects ainſi deſcharnez, ils diſent qu'ils feront de meſme à tous leurs ennemis. Semblablement ils ſer-

rent fort soigneusement, tant les plus gros os des cuisses & des bras, pour (comme i'ay dit au chapitre precedent) faire des fifres & des fleutes, q'les dents, lesquelles ils arrachent & enfilent en façon de patenostres, & les portent ainsi tourtillees à l'entour de leurs cols. *L'Histoire des Indes* parlant de ceux de l'isle de *Zamba*, dit qu'eux attachans aux portes de leurs maisons les testes de ceux qu'ils ont tuez & sacrifiez, pour plus grandes bravades en portent aussi les dents pendues au col.

Quant à celuy ou ceux qui ont commis ces meurtres, reputans cela à grand gloire & honneur, dès le mesme iour qu'ils auront faict le coup, se retirans à part, ils se feront non-seulement inciser iusques au sang, la poictrine, les bras, les cuisses, le gras des iambes & autres parties du corps : mais aussi, à fin que cela paroisse toute leur vie, ils frottent ces taillades de certaines mixtions & pouldre noire, qui ne se peut iamais effacer : tellement que tant plus qu'ils sont ainsi deschiquetez, tant plus cognoist-on qu'ils ont beaucoup tué de prisonniers, & par consequent sont estimez plus vaillans par les autres. Ce que, pour vous mieux faire entendre, ie vous ay icy derechef representé par la figure du sauvage deschiqueté : aupres duquel il y en a un autre qui tire de l'arc.

Pour la fin de ceste tant estrange tragedie, s'il advient que les femmes qu'on avoit baillees aux prisonniers demeurent grosses d'eux, les sauvages, qui ont tué les peres, allegans que tels enfans sont provenus de la semence de leurs ennemis (chose horrible à ouir & encor plus à voir), mangeront les uns incontinent apres qu'ils seront naiz : ou selon que bon leur semblera, avant que d'en venir là, ils les laisseront devenir un peu grandets. Et ne se delectent pas seule-

ment ces barbares, plus qu'en toutes autres chofes, d'exterminer ainfi, tant qu'il leur eft poffible, la race de ceux contre lefquels ils ont guerre (car les *Margaias* font le mefme traitement aux *Toüoupinambaoults* quand ils les tiennent), mais auffi ils prennent un fingulier plaifir de voir que les eftrangers, qui leur font alliez, facent le femblable. Tellement que quand ils nous prefentoyent de cefte chair humaine de leurs prifonniers pour manger, fi nous en faifions refus (comme moy & beaucoup d'autres des noftres ne nous eftans point, Dieu merci, oubliez iufques-là, avons toufiours fait), il leur fembloit pour cela que nous ne leur fuffions pas affez loyaux. Sur quoy, à mon grand regret, ie fuis contraint de reciter icy, que quelques Truchemens de Normandie, qui avoyent demeuré huict ou neuf ans en ce pays là, pour s'accommoder à eux, menans une vie d'atheiftes, ne fe polluoyent pas feulement en toutes fortes de paillardifes & vilenies parmi les femmes & les filles, dont un entres autres de mon temps avoit un garçon aagé d'environ trois ans, mais auffi, furpaffans les fauvages en inhumanité, i'en ay ouy qui fe vantoyent d'avoir tué & mangé des prifonniers.

Ainfi, continuant à defcrire la cruauté de nos *Toüoupinambaoults* envers leurs ennemis : advint pendant que nous eftions par delà, que eux s'eftans advifez qu'il y avoit un village en la grande ifle, dont i'ay parlé cy devant, lequel eftoit habité de certains *Margaias* leurs ennemis, qui neantmoins s'eftoyent rendus à eux, dès que la guerre commença affavoir il y avoit environ vingt ans : combien, di-ie, que depuis ce temps-la ils les euffent toufiours laiffez vivre en paix parmi eux : tant y a neantmoins qu'un iour en beuvant & *caouinant*, s'accourageans l'un l'autre, & alle-

gans, comme i'ay tantoſt dit, que c'eſtoyent gens iſſus de leurs ennemis mortels, ils delibererent de tout ſaccager. Et de fait, s'eſtans mis une nuict à la pratique de leur reſolution, prenans ces pauvres gens au deſpourveu, ils en firent un tel carnage & une telle boucherie que c'eſtoit une pitié la nonpareille de les ouir crier. Pluſieurs de nos François en eſtans advertis, environ minuict, partirent bien armez & s'en allerent dans une barque en grande diligence contre ce village, qui n'eſtoit qu'à quatre ou cinq lieües de noſtre fort. Mais avant qu'ils y fuſſent arrivez, nos ſauvages, enragez & acharnez apres la proye, ayans mis le feu aux maiſons pour faire ſortir les perſonnes, en avoyent ia tant tuez que c'eſtoit preſque fait. Meſmes i'ouy affermer à quelques-uns des noſtres, eſtans de retour, que non ſeulement ils avoyent veus en pieces & en carbonnades pluſieurs hommes & femmes ſur les *Boucans*, mais qu'auſſi les petits enfans à la mammelle y furent roſtis tous entiers. Il y en eut neantmoins quelque petit nombre des grans, qui s'eſtans iettez en mer, & en faveur des tenebres de la nuict, ſauvez à nage, ſe vindrent rendre à nous en noſtre iſle : dequoy cependant nos ſauvages, quelques iours apres eſtans advertis, grondans entre leurs dents de ce que nous les retenions, n'en eſtoyent pas contens. Toutesfois apres qu'ils furent appaiſez par quelque marchandiſe qu'on leur donna, moitié de force & moitié de gré, ils les laiſſerent eſclaves à Villegagnon.

Une autresfois que quatre ou cinq François & moy eſtions en un village de la meſme grande iſle, nommee *Piraui-iou* où il y avoit un priſonnier beau & puiſſant ieune homme enferré de quelques fers que nos ſauvages avoyent recouvré des chreſtiens, luy s'accoſtant

de nous, nous dit en langage Portugalois (car deux de noſtre compagnie parlans bon espagnol l'entendirent bien) qu'il avoit eſté en Portugal, qu'il eſtoit chriſtianiſé : avoit eſté baptizé, & ſe nommoit Antoni. Partant quoy qu'il fuſt *Margaia* de nation, ayant toutesfois par ceſte frequentation en un autre pays aucunement deſpouillé ſon barbariſme, il nous fit entendre qu'il euſt bien voulu eſtre delivré d'entre les mains de ses ennemis. Parquoy outre noſtre devoir, d'en retirer autant que nous pourrons, ayans encor par ces mots de chriſtiané & d'Antoni eſté plus eſmeus de compaſſion en ſon endroit l'un de ceux de notre compagnie, qui entendoit Espagnol, ſerrurier de ſon eſtat, luy dit que dés le lendemain il luy apporteroit une lime pour limer ſes fers : & partant qu'incontinent qu'il ſeroit à delivre n'eſtant point autrement tenu de court, pendant que nous amuſerions les autres de paroles, il s'allaſt cacher ſur le rivage de la mer, dans certains boſcages que nous luy monſtraſmes : eſquels en nous en retournans nous ne faudrions point de l'aller querir dans noſtre barque : meſmes luy diſmes, que ſi nous le pouvions tenir en noſtre fort, nous accorderions bien avec ceux deſquels il eſtoit priſonnier. Le pauvre homme bien ioyeux du moyen que nous luy preſentions, en nous remerciant promit de faire tout ainſy que nous luy avions conſeillé. Mais la canaille de ſauvages, quoy qu'elle n'euſt point entendu ce colloque, ſe doutans bien neantmoins que nous le leur voulions enlever d'entre les mains, dés que nous fuſmes ſortis de leur village, ayans en diligence ſeulement appelé leurs plus proches voiſins, pour eſtre ſpectateurs de la mort de leurs priſonniers, il fut incontinent par eux aſſommé. Tellement que dés le lendemain, qu'avec la lime, fei-

gnans d'aller querir des farines & autres vivres, nous fusmes retournez en ce village, comme nous demandions aux sauvages le lieu où estoit le prisonnier que nous avions veu le iour precedent, il y en eut qui nous menerent en une maison, où nous visines les pieces du corps du pauvre Antoni sur le *boucan :* mesmes parcequ'ils cognurent bien qu'ils nous avoyent trompez, en nous monstrant la teste, ils en firent une grande risée.

Semblablement nos sauvages ayans un iour surpris deux Portugallois, dans une petite maisonnette de terre, où ils estoyent dans les bois, pres de leur fort appelé *Morpion,* quoy qu'ils se defendissent vaillament depuis le matin iusques au soir, mesmes qu'apres que leur munition d'harquebuses & traits d'arbalestes furent faillis, ils sortissent avec chacun une espee à deux mains, dequoy ils firent un tel echec sur les assaillans, que beaucoup furent tuez & d'autres blessez: tant y a neantmoins que les sauvages s'opiniastrans de plus en plus, avec resolution de se faire plustost tous hacher en pieces que de se retirer sans veincre, ils prindrent enfin, & emmenerent prisonniers les deux Portugais : de la despouille desquels un sauvage me vendit quelques habits de buffles : comme aussi un de nos Truchemens en eut un plat d'argent qu'ils avoyent pillé, avec d'autres choses, dans la maison qui fut forcée, lequel, eux en ignorant la valeur, ne lui cousta que deux cousteaux. Ainsi estans de retour en leurs villages, apres que par ignominie ils eurent arraché la barbe à ces deux Portugais, ils les firent non seulement cruellement mourir, mais aussi parce que les pauvres gens ainsi affligez, sentans la douleur s'en plaignoyent, les sauvages se moquans d'eux leur disoyent, Et comment? sera-il ainsi, que vous vous

soyez si bravement defendus, & que maintenant qu'il falloit mourir avec honneur, vous monstriez que vous n'avez pas tant de courage que des femmes? & de ceste façon furent tuez & mangez à leur mode.

Ie pourrois encore amener quelques autres semblables exemples, touchant la cruauté des sauvages envers leurs ennemis, n'estoit qu'il me semble que ce que i'en ay dit est assez pour faire avoir horreur, & dresser à chacun les cheveux en la teste. Neantmoins à fin que ceux qui liront ces choses tant horribles, exercées iournellement entre ces nations barbares de la terre du Bresil, pensent aussi un peu de pres à ce qui se fait par deçà parmi nous : ie diray en premier lieu sur ceste matiere, que si on considere à bon escient ce que font nos gros usuriers (suçans le sang & la moëlle, & par consequent mangeans tous en vie, tant de vesves, orphelins & autres pauvres personnes auxquels il vaudroit mieux couper la gorge tout d'un coup, que de les faire ainsi languir) qu'on dira qu'ils sont encores plus cruels que les sauvages dont ie parle. Voila aussi pourquoy le prophete dit, que telles gens escorchent la peau, mangent la chair, rompent & brisent les os du peuple de Dieu, comme s'ils les faisoyent bouillir dans une chaudiere. Davantage, si on veut venir à l'action brutale de mascher & manger reellement (comme on parle) la chair humaine, ne s'en est-il point trouvé en ces regions de par deçà, voire mesmes entre ceux qui portent le titre de chrestiens, tant en Italie qu'ailleurs, lesquels ne s'estant pas contentez d'avoir fait cruellement mourir leurs ennemis, n'ont peu rassasier leur courage, sinon en mangeans de leur foye & de leur cœur? Ie m'en rapporte aux histoires. Et sans aller plus loin, en la France quoy? (Ie suis François & me fasche de le dire)

durant la ſanglante tragedie qui commença à Paris le 24 d'aouſt 1572. Dont ie n'accuſe point ceux qui n'en ſont pas cauſe : entre autres actes horribles à raconter qui ſe perpetrerent lors par tout le royaume, la graiſſe des corps humains (qui d'une façon plus barbare & cruelle que celle des ſauvages, furent maſſacrez dans Lyon, apres eſtre retirez de la riviere de Saone) ne fut-elle pas publiquement vendue au plus offrant & dernier encheriſſeur? Les foyes, cœurs, & autres parties des corps de quelques-uns ne furent-ils pas mangez par les furieux meurtriers, dont les enfers ont horreur? Semblablement apres qu'un nommé Cœur de Roy, faiſant profeſſion de la religion reformee dans la ville d'Auxerre, fut miſerablement maſſacré, ceux qui commirent ce meurtre, ne decouperent-ils pas ſon cœur en pièces, l'expoſerent en vente à ſes haineux, & finalement le ayant fait griller ſur les charbons, aſſouviſſans leur rage comme chiens maſtins, en mangerent? Il y a encores des milliers de perſonnes en vie, qui teſmoigneront de ces choſes non iamais auparavant ouyes entre peuples quels qu'ils ſoyent, & les livres qui dès longtemps en ſont là imprimez, en feront foy à la poſterité. Tellement que non ſans cauſe, quelqu'un, duquel ie proteſte ne ſavoir le nom, apres ceſte execrable boucherie du peuple François, recognoiſſant qu'elle ſurpaſſoit toutes celles dont on avoit iamais ouy parler, pour l'exagerer fit ces vers ſuyvans.

Riez Pharaon,
Achab, et Neron,
Herodes auſſi :
Voſtre barbarie
Eſt enſevelie
Par ce faict icy.

Pourquoy qu'on n'haborre plus tant deſormais la cruauté des ſauvages anthropofages, c'eſt à dire, mangeurs d'hommes: car puiſqu'il y en a de tels, voire d'autant plus deteſtables & pires au milieu de nous, qu'eux qui, comme il a eſté veu, ne ſe ruent que ſur les nations leſquelles leur ſont ennemies, & ceux ci ſe ſont plongez au ſang de leurs parens, voiſins & compatriotes, il ne faut pas aller ſi loin qu'en leur pays, ni qu'en l'Amerique pour voir choſes ſi monſtrueuſes & prodigieuses.





CHAPITRE XVI

Ce qu'on peut appeler religion entre les ſauvages Ameriquains : des erreurs, où certains abuſeurs qu'ils ont entre eux, nommez Caraibes les detiennent : et de la grande ignorance de Dieu où ils ſont plongez.



OMBIEN que ceſte ſentence de Ciceron, aſſavoir qu'il n'y a peuple ſi brutal, ny nation ſi barbare & ſauvage, qui n'ait ſentiment qu'il y a quelque divinité, ſoit receüe & tenüe d'un chacun pour une maxime indubitable : tant y a neantmoins que quand ie conſidere de pres nos *Toüoupinambaoults* de l'Amerique, je me trouve aucunement empeſché touchant l'application d'icelle en leur endroit. Car en premier lieu, outre qu'ils n'ont nulle cognoiſſance du ſeul & vray Dieu, encores en ſont-ils là, que, nonobſtant la couſtume de tous les anciens payens, leſquels ont eu la pluralité des dieux: & ce que ſont encores les idolatres d'auiourd'hui, meſmes les Indiens du Peru terre continente à la leur environ cinq cens lieües au deçà (leſquels ſacrifient au ſoleil & à la lune) ils ne confeſſent, ny n'adorent aucuns dieux celeſtes ny terreſtres : & par conſequent n'ayans aucun formulaire, ny lieu deputé pour s'aſſembler, à fin de faire quelque ſervice ordinaire, ils ne prient par forme

de religion, ny en public ny en particulier chofe quelle qu'elle foit. Semblablement ignorans la creation du monde, ils ne diftinguent point les iours par noms, ny n'ont acception de l'un plus que de l'autre : comme auffi ils ne content fepmaines, mois, ni années, ains feulement nombrent & retiennent le temps par les lunes. Quant à l'efcriture, foit fainćte ou prophane, non feulement auffi ils ne favent que c'eft, mais qui plus eft, n'ayans nuls characteres pour fignifier quelque chofe : quand du commencement que ie fus en leur pays pour apprendre leur langage, i'efcrivois quelques fentences leur lifant puis apres devant eux eftimans que cela fuft une forcelerie, difoyent l'un à l'autre : N'eft-ce pas merveille que celuy-cy qui n'euft fceu dire hier un mot en noftre langue, en vertu de ce papier qu'il tient, & qui le fait ainfi parler, foit maintenant entendu de nous? Qui eft la mefme opinion que les fauvages de l'ifle Efpagnole qui y furent les premiers : car celuy qui en a escrit l'hiftoire dit ainfi, les Indiens cognoiffans que les Efpagnols fans fe voir ny parler l'un à l'autre, ains feulement en envoyant des lettres de lieu en lieu s'entendoyent, de cefte façon, croyoyent ou qu'ils avoyent l'efprit de prophetie, ou que les miffives parloyent : De maniere, dit-il, que les fauvages craignans d'eftre defcouverts & furprins en faute, furent par ce moyen fi bien retenus dans le devoir, qu'ils n'ofoyent plus mentir ny defrober les Efpagnols.

Parquoy, ie di que, qui voudroit icy amplifier cefte matiere, il fe prefente un beau fuiet, tant pour louër & exalter l'art d'efcriture, que pour montrer combien les nations qui habitent ces trois parties du monde, Europe, Afie & Afrique ont de quoy louër Dieu par deffus les fauvages de cefte quatriefme

partie dite Amerique : car au lieu qu'eux ne se peuvent rien communiquer sinon verbalement : nous au contraire avons cest advantage, que sans bouger d'un lieu, par le moyen de l'escriture & des lettres que nous envoyons, nous pouvons declarer nos secrets à ceux qu'il nous plaist, & fussent-ils esloignez iusques au bout du monde. Ainsi outre les sciences que nous apprenons par les livres, desquels les sauvages sont semblablement du tout destituez, encore ceste invention d'escrire que nous avons, dont ils sont aussi entierement privez, doit estre mise au rang des dons singuliers, que les hommes de par deça ont receu de Dieu.

Pour doncques retourner à nos *Toüoupinambaoults,* quand en devisant avec eux, & que cela venoit à propos, nous leur disions, que nous croyons en un seul & souverain Dieu, createur du monde, lequel comme il a fait le ciel & la terre, avec toutes les choses qui y sont contenues, gouverne & dispose aussi du tout comme il luy plaist : eux di-ie, nous oyans reciter cest article, en se regardans l'un l'autre, usans de ceste interiection d'esbahissement, Teh ! qui leur est coustumiere, devenoyent tous estonnez. Et parce aussi, comme ie diray plus au long, que quand ils entendent le tonnerre, qu'ils nomment *Toupan,* ils sont grandement effrayez : si nous accommodans de leur rudesse, prenions de là particulierement occasion de leur dire, que c'estoit le Dieu dont nous leur parlions, lequel pour monstrer sa grandeur & puissance, faisoit ainsi trembler ciel & terre : leur resolution & responce à cela estoyent, que puisqu'il les espouvantoit de telle façon, qu'il ne valoit donc rien. Voila, choses deplorables, où en sont ces pauvres gens. Comment doncques, dira maintenant quelqu'un, se peut-il

faire que, comme beſtes brutes, ces Ameriquains vivent ſans aucune religion? Certes, comme i'ay ia dit, peu s'en faut, & ne penſe pas qu'il y ait nation ſur la terre qui en ſoit plus eſloignee. Toutesfois à fin qu'en entrant en matiere, ie commence de declarer ce que i'ay cognu leur reſter encor de lumiere, au milieu des eſpeſſes tenebres d'ignorance où ils ſont detenus, ie di, en premier lieu, que non ſeulement ils croyent l'immortalité des ames, mais auſſi ils tiennent fermement qu'apres la mort des corps, celles de ceux qui ont vertueuſement veſcu, c'eſt à dire, ſelon eux, qui ſe ſont bien vengez, & ont beaucoup mangé de leurs ennemis, s'en vont derriere les hautes montagnes où elles danſent dans de beaux iardins avec celles de leurs grands peres (ce ſont les champs Eliſiens des Poëtes) & au contraire que celles des effeminez & gens de neant, qui n'ont tenu conte de defendre la patrie, vont avec *Aygnan*, ainſi nomment-ils le diable en leur langage, avec lequel, diſent-ils, elles ſont inceſſamment tormentees. Sur quoy faut noter que ces pauvres gens durant leur vie ſont auſſi tellement affligez de ce malin eſprit (lequel autrement ils nomment *Kaagerre*) que comme i'ay veu pluſieurs fois, meſme ainſi qu'ils parloyent à nous, ſe ſentans tormentez, & crians tout ſoudain comme enragez, ils diſoyent, helas defendez-nous d'*Aygnan* qui nous bat: voire diſoyent qu'ils le voyoyent viſiblement, tantoſt en guiſe de beſte ou d'oiſeau, ou d'autre forme eſtrange. Et parcequ'ils s'eſmerveilloyent bien fort de voir que nous n'en eſtions point aſſaillis, quand nous leur diſions que telle exemption venoit du Dieu duquel nous leur parlions ſi ſouvent, lequel, eſtant ſans comparaiſon beaucoup plus fort qu'*Aygnan*, gardoit qu'il ne nous pouvoit moleſter ny mal faire: il

eſt advenu quelquesfois, qu'eux ſe ſentant preſſez promettoyent d'y croire comme nous : mais ſuyvant le proverbe qui dit, que le danger paſſé on ſe mocque du ſaint, ſi toſt qu'ils eſtoyent delivrez, ils ne ſe ſouvenoyent plus de leurs promeſſes. Cependant pour monſtrer que ce qu'ils endurent n'eſt pas ieu d'enfant, comme on dit, ie leur ay ſouvent veu tellement apprehender ceſte furie infernale, que quand ils ſe reſſouviennent de ce qu'ils avoyent ſouffert le paſſé, frapans des mains ſur leurs cuiſſes, voire de detreſſe la ſueur leur venant au front en ſe complaignans à moy, ou à un autre de noſtre compagnie, ils diſoyent, ***Mair Atou-assap, acequeiey Aygnan Atoupané:*** c'eſt à dire, François mon ami, ou mon parfait allié, ie crains le diable ou l'eſprit malin plus que toute autre choſe. Que ſi au contraire celuy des noſtres auquel ils s'adreſſoyent leur diſoit, *Nacequeiey Aygnan,* c'eſt à dire, ie ne le crain point moy : deplorans leur condition, ils reſpondoyent, helas que nous ſerions heureux ſi nous eſtions preſervez comme vous autres. Il faudroit croire & vous aſſeurer, comme nous faiſons, en celuy qui eſt plus fort & plus puiſſant que luy, repliquions nous : mais, comme i'ai ia dit, combien que quelquesfois voyans le mal prochain, ou ia advenu, ils proteſtaſſent d'ainſi le faire, tout cela puis apres s'eſvanouiſſoit de leur cerveau.

Or avant que paſſer plus outre, i'adiouſteray ſur le propos que i'ay touché de nos Breſiliens Ameriquains, qui croyent l'ame immortelle : que l'hiſtorien des Indes occidentales dit que non ſeulement les ſauvages de la ville de *Cuzco,* principale au Peru, & ceux des environs confeſſent ſemblablement l'immortalité des ames, mais qui plus eſt (nonobſtant la maxime laquelle a eſté auſſi touſiours communement tenue par les

theologiens : ſavoir que tous les philoſophes, payens & autres gentils & barbares avoyent ignoré & nié la reſurrection de la chair) qu'ils croyent encore la reſurrection des corps, & voici l'exemple qu'il en allegue. Les Indiens, dit-il, voyans que les Eſpagnols en ouvrant les ſepulcres, pour avoir l'or & les richeſſes qui eſtoyent dedans, iettoyent les oſſements des morts çà & là, les prioyent qu'à fin que cela ne les empeſchaſt de reſſuſciter ils ne les eſcartaſſent pas de ceſte façon : car, adiouſte il, parlant des ſauvages de pays-la, ils croyent la reſurrection des corps & l'immortalité de l'ame. Il y a auſſi quelque autre auteur profane, lequel affermant qu'au temps iadis une certaine nation payenne en eſtoit passée iuſques-la de croire ceſt article, dit en ceſte façon : apres Ceſar veinquit Arioviſtus & les Germains, leſquels eſtoyent grands hommes outre meſure, & hardis de meſme : car ils aſſailloyent fort audacieuſement & ne craignoyent point la mort eſperans qu'ils reſſuſciteroyent.

Ce que i'ay bien voulu expreſſément narrer en ceſt endroit, à fin que chacun entende, que ſi les plus qu'endiablez athéiſtes, dont la terre eſt maintenant couverte par deça, ont cela de commun avec les *Toüoupinambaoults*, de ſe vouloir faire accroire, voire d'une façon encore plus eſtrange & beſtiale qu'eux, qu'il n'y a point de Dieu, que pour le moins en premier lieu, ils leur apprennent qu'il y a des diables pour tourmenter, meſme en ce monde, ceux qui nient Dieu & ſa puiſſance. Que s'ils repliquent là-deſſus ce qu'aucuns d'eux ont voulu maintenir, que n'y ayant autres diables que les mauvaiſes affections des hommes, c'eſt une folle opinion que ces ſauvages ont des choſes qui ne ſont point : ie reſpons que ſi on con-

ſidère ce que i'ay dit, & qui eſt très vray, aſſavoir que les Ameriquains ſont extremement actuellement & viſiblement tourmentez des malins eſprits, qu'il ſera aiſé à iuger combien mal à propos cela eſt attribué aux affections humaines : car quelques violentes qu'elles puiſſent eſtre, comment affligeroyent-elles les hommes de ceſte façon? Ie laiſſe à parler de l'experience qu'on voit par deça de ces choſes : comme auſſi, n'eſtoit que ie ietteray des perles devant les pourceaux que ie rembarre à preſent, ie pourrois alléguer ce qui eſt dit en l'Évangile de tant de demoniaques qui ont eſté gueris par le fils de Dieu.

Secondement parce que ces athees nians tous principes, ſont du tout indignes qu'on leur allegue ce que les Eſcritures Sainctes diſent ſi magnifiquement de l'immortalité des ames, ie leur preſupposeray encore nos povres Breſiliens : leſquels en leur aveugliſſement leur enſeigneront qu'il y a non ſeulement en l'homme un eſprit qui ne meurt point avec le corps, mais auſſi qu'eſtant ſéparé d'iceluy, il eſt ſuiet à felicité ou infelicité perpétuelle.

Et pour le troiſieſme, touchant la reſurrection de la chair : d'autant auſſi que ces chiens ſe font accroire, quand le corps eſt mort qu'il n'en relevera iamais, ie leur oppoſe à cela les Indiens du Peru : leſquels, au milieu de leur fauſſe religion, voire n'ayans preſque autre cognoiſſance que le ſentiment de nature, en deſmentans ces execrables ſe leveront en iugement contre eux. Mais parce, comme i'ay dit, qu'eſtans pires que les diables meſmes, leſquels, comme dit ſaint Iacques, croyent qu'il y a un Dieu & en tremblent, ie leur fais encore trop d'honneur de leur bailler ces barbares pour docteurs : ſans plus parler pour le preſent de tels abominables, ie les renvoye

tout droit en enfer, où ils ſentiront les fruicts de leurs monſtrueuſes erreurs.

Ainſi, pour retourner à mon principal ſuiet, qui eſt de pourſuivre ce qu'on peut appeler religion entre les ſauvages de l'Amerique : ie di en premier lieu ſi on examine de pres ce que i'en ay touché, aſſavoir, qu'au lieu qu'ils deſireroyent bien de demeurer en repos, ils ſont neantmoins contraints quand ils entendent le tonnerre de trembler, ſous une puiſſance à laquelle ils ne peuvent reſiſter : qu'on pourra recueillir de là, que non ſeulement la ſentence de Ciceron que i'ay alleguee du commencement contenant qu'il n'y a peuple qui n'ait ſentiment qu'il y a quelque divinité, eſt verifié en eux, mais qu'auſſi ceſte crainte qu'ils ont de celuy qu'ils ne veulent point cognoiſtre, les rendra du tout inexcuſables. Et de faict, quand il eſt dit par l'Apoſtre, que nonobſtant que Dieu ès temps iadis ait laiſſé tous les Gentils cheminer en leurs voyes, que cependant en bien faiſant à tous, & en envoyant la pluye du ciel & les ſaiſons fertiles, il ne s'eſt iamais laiſſé ſans teſmoignage : cela monſtre aſſez quand les hommes ne connoiſſent pas leur créateur, que cela procede de leur malice. Comme auſſi, pour les convaincre davantage, il eſt dit ailleurs que ce qui eſt inviſible en Dieu ſe voit par la creation du monde.

Partant, quoyque nos Ameriquains ne le confeſſent de bouche, tant y a neantmoins qu'eſtans convaincus en eux meſmes qu'il y a quelque divinité, ie conclus que comme ils ne ſeront excuſez, auſſi ne pourront-ils pretendre ignorance. Mais outre ce que i'ay dit touchant l'immortalité de l'âme qu'ils croyent : le tonnerre dont ils ſont eſpouvantez, & les diables & eſprits malins qui les frappent & tourmentent (qui ſont trois poincts qu'il faut premierement noter) ie monſtreray

encor en quatrieme lieu, nonobſtant les obſcures tenebres où ils ſont plongez, comme ceſte ſemence de religion (ſi toutesfois ce qu'ils ſont mérite ce titre) bourgeonne & ne peut eſtre eſteinte en eux.

Pour donc entrer plus avant en matiere, il faut ſçavoir qu'ils ont entre eux certains faux prophetes qu'ils nomment *Caraibes*, leſquels allans & venans de village en village, comme les porteurs de rogatons en la papauté, leur font accroire que communiquans avec les eſprits ils peuvent non ſeulement par ce moyen donner force à qui il leur plaiſt, pour vaincre & ſurmonter les ennemis, quand on va à la guerre, mais auſſi que ce ſont eux qui font croiſtre les groſſes racines & les fruicts, tels que i'ay dit ailleurs que ceſte terre du Breſil les produit. Davantage, ainſi que i'ay entendu des truchemens de Normandie, qui avoyent long temps demeuré en ce pays-la, nos *Toüoupinambaoults*, ayans ceſte couſtume que de trois en trois, ou de quatre en quatre ans ils s'aſſemblent en grande ſolennité, pour m'y eſtre trouvé, ſans y penſer (comme vous entendrez), voici ce que i'en puis dire à la verité. Comme donc un autre François nommé Jaques Rouſſeau, & moy avec un truchement allions par pays, ayant couché une nuict en un village nommé Cotina, le lendemain de grand matin, que nous penſions paſſer outre, nous viſmes en premier lieu les ſauvages des lieux proches qui y arrivoyent de toutes parts : avec leſquels ceux de ce village ſortans de leurs maiſons ſe ioignirent & furent incontinent en une grande place aſſemblez en nombre de cinq ou ſix cens. Parquoy nous arreſtans pour ſavoir à quelle fin ceſte aſſemblee ſe faiſoit, ainſi que nous nous en revenions, nous les viſmes ſoudain ſe ſeparer en trois bandes, aſſavoir tous les hommes en une maiſon à part, les

femmes en une autre, & les enfans de mefme. Et parce que ie vis dix ou douze de ces meffieurs les *Caraibes* qui s'eftoyent rangez avec les hommes, me doutant bien qu'ils feroyent quelque chofe d'extraordinaire, ie priay inftamment mes compagnons que nous demeuriffions là pour voir ce myftere, ce qui me fut accordé. Ainfi apres que les Caraibes, avant que de partir d'avec les femmes & enfans, leur eurent eftroitement defendu de ne fortir des maifons où ils eftoyent, ains que de là ils efcoutaffent attentivement quand ils les orroyent chanter : nous ayans auffi commandé de nous tenir clos dans le logis où eftoyent les femmes, ainfi que nous desieunions, fans fçavoir encore ce qu'ils vouloyent faire, nous commençafmes d'ouir en la maifon où eftoyent les hommes (laquelle n'eftoit pas à trente pas de celle où nous eftions) un bruit fort bas, comme vous diriez le murmure de ceux qui barbotent leurs heures : ce qu'entendans les femmes, lefquelles eftoyent en nombre d'environ deux cents, toutes fe levans debout, en preftant l'oreille fe ferrerent en un monceau. Mais apres que les hommes peu à peu eurent eflevé leurs voix, & que fort diftinctement nous les entendifmes chanter tous enfemble & repeter fouvent cefte interiection d'encouragement, *He, he, he, hé,* nous fufmes tous efbahis que les femmes de leur cofté leur refpondans & avec une voix tremblante, reitérans cefte mefme interiection, *He, he, he, hé,* fe prindrent à crier de telle façon, l'efpace de plus d'un quart d'heure, que nous les regardans ne fçavions quelle contenance tenir. Et de faict, parce que non feulement elles hurloyent ainfi, mais qu'auffi avec cela fautans en l'air de grande violence faifoyent branler leurs mammelles & efcumoyent par la bouche, voire aucunes (comme ceux qui ont le

haut mal par deça) tomboyent toutes esvanouyes, ie ne croy pas autrement que le diable ne leur entrast dans le corps, & qu'elles ne devinssent soudain enragees. De façon que nous oyans semblablement les enfans branler & se tourmenter de mesme au logis où ils estoyent separez, qui estoit tout aupres de nous : combien, di-ie, qu'il y eust ia plus de demi an que ie frequentois les sauvages & que ie fusse desia autrement accoustumé parmi eux, tant y a pour n'en rien desguiser, qu'ayant eu lors quelque frayeur, ne sachant mesme quelle seroit l'issue du ieu, i'eusse bien voulu estre en nostre fort. Toutesfois, apres que ces bruicts & hurlemens confus furent finis, les hommes faisans une petite pose (les femmes & les enfans se taisans lors tous cois) nous les entendismes derechef chantans & faisans resonner leurs voix d'un accord si merveilleux, que m'estant un peu rasseuré, oyant ces doux & plus gracieux sons, il ne faut pas demander si ie desirois de les voir de pres. Mais parce que quand ie voulois sortir pour en approcher, non seulement les femmes me retiroyent, mais aussi nostre truchement disoit que depuis six ou sept ans qu'il y avoit qu'il estoit en ce pays-la, il ne s'estoit iamais osé trouver parmi les sauvages en telle feste ; de maniere, adioustoit-il, que si i'y allois ie ne ferois pas sagement, craignant de me mettre en danger. Ie demeuray un peu en suspens, neantmoins parce que l'ayant fondé plus avant il me sembloit qu'il ne me donnoit pas grand raison de son dire : ioint que ie m'asseurois de l'amitié de certains bons vieillards qui demeuroyent en ce village, auquel i'avois esté quatre ou cinq fois auparavant, moitié de force & moitié de gré, ie me hasarday de sortir.

Me approchant doncques du lieu où i'oyois ceste

chanterie, comme ainſi ſoit que les maiſons des ſauvages ſoyent fort longues, & de façon rondes (comme vous diriez les treilles des iardins par deça) couvertes d'herbes qu'elles ſont iuſques contre terre : à fin de mieux voir à mon plaiſir, ie fis avec les mains un petit pertuis en la couverture. Ainſi faiſant de là ſigne du doigt aux deux François qui me regardoyent, eux à mon exemple, s'eſtans enhardis & approchez ſans empeſchement ni difficulté, nous entraſmes tous trois dans ceſte maiſon. Voyans doncques que les ſauvages (comme le truchement eſtimoit) ne s'effarouchoyent point de nous, ains au contraire, tenans leurs rangs & leur ordre d'une façon admirable, continuoyent leurs chanſons, en nous retirans tout bellement en un eoin, nous les contemplaſmes tout noſtre ſaoul. Mais ſuyvant ce que i'ay promis ci-deſſus, quand i'ay parlé de leurs danſes en leurs beuveries & *caouinages,* que ie dirois auſſi l'autre façon qu'ils ont de danſer : à fin de les mieux repreſenter, voici les morgues, geſtes & contenances qu'ils tenoyent. Tout pres à pres l'un de l'autre, ſans ſe tenir par la main ni ſans ſe bouger d'une place, ains eſtans arrengez en rond, courbez ſur le devant, guindans un peu le corps, remuans ſeulement la iambe & le pied droit, chacun ayant auſſi la main dextre ſur ſes feſſes, & le bras & la main gauche pendant, chantoyent & danſoyent de ceſte façon. Et au ſurplus, parce qu'à cauſe de la multitude il y avoit trois rondeaux, y ayant au milieu d'un chacun trois ou quatre de ces *Caraibes,* richement parez de robbes, bonnets & bracelets, faits de belies plumes naturelles, neuves & de diverſes couleurs : tenans au reſte en chacune de leurs mains un *Maraca,* c'eſt à dire ſonnettes faites d'un fruict plus gros que œuf d'auſtruche, dont i'ay parlé ailleurs, à

fin, diſoyent-ils, que l'eſprit parlaſt puis après dans icelles pour les dedier à ceſt uſage, ils les faiſoyent ſonner à toute reſte. Et ne vous les ſçauroys mieux comparer, en l'eſtat qu'ils eſtoyent lors, qu'aux ſonneurs de campanes de ces caphards, leſquels en abuſant le pauvre monde de par-deça, portent de lieu en lieu les chaſſes de ſaint Antoine, de ſaint Bernard & autres tels inſtrumens d'idolatrie. Ce qu'outre la ſuſdite deſcription, ie vous ay bien voulu encore repréſenter par la figure ſuyvante du danſeur & du ſonneur de Maraca.

Outre plus ces *Caraibes* en s'avançans & ſautans en devant, puis reculans en arriere, ne ſe tenoyent pas touſiours en une place comme faiſoyent les autres : meſme i'obſervay qu'eux prenans ſouvent une canne de bois, longue de quatre à cinq pieds, au bout de laquelle il y avoit de l'herbe de *Petun* (dont i'ay fait mention autre part) ſeiche & allumée ; en ſe tournans & ſoufflans de toutes parts la fumee d'icelle ſur les autres ſauvages, ils leur diſoyent ; A fin que vous ſurmontiez vos ennemis, recevez tous l'eſprit de force, & ainſi firent par pluſieurs fois ces maſtres *Caraibes*. Or ces ceremonies ayans ainſi duré pres de deux heures, ces cinq ou ſix cens hommes ſauvages ne ceſſans touſiours de danſer & chanter, il y eut une telle melodie qu'attendu qu'ils ne ſçavent que c'eſt de muſique, ceux qui ne les ont ouys ne croiroyent iamais qu'ils s'accordaſſent ſi bien. Et de faict, au lieu que du commencement de ce ſabbat (eſtant comme i'ay dit èn la maiſon des femmes), i'avois eu quelque crainte, i'eus lors en recompenſe une telle ioie, que non ſeulement oyans les accords ſi bien meſurez d'une telle multitude, & ſurtout pour la cadence & le refrein de la balade, à chaſcun couplet tous en traiſnant leurs

voix, diſans : *heu, heuaüre, heüra, heüraüre, heüra, heüra, bueh*, i'en demeuray tout ravi : mais auſſi toutes les fois qu'il m'en reſſouvient, le cœur m'en treſſaillant, il me ſemble que ie les aye encore aux oreilles. Quand ils voulurent finir, frappans du pied droit contre terre plus fort qu'auparavant, apres que chacun eut craché devant ſoy, tous unanimement d'une voix rauque, prononcerent deux ou trois fois *He, hua, hua, hua*, & ainſi ceſſerent.

Et parce que n'entendant pas encore lors parfaitement tout leur langage, ils avoyent dit pluſieurs choſes que ie n'avois peu comprendre, ayant prié le truchement qu'il me les declaraſt : il me dit en premier lieu qu'ils avoyent fort inſiſté à regretter leurs grands peres decedez, leſquels eſtoyent ſi vaillans : toutesfois qu'enfin ils s'eſtoyent conſolez, en ce qu'apres leur mort ils s'aſſeuroyent de les aller trouver derriere les hautes montagnes, où ils danſeroyent & ſe reſiouiroyent avec eux. Semblablement qu'à toute outrance ils avoyent menacé les *Ouëtacas* (nation de ſauvages leurs ennemis, leſquels, comme i'ay dit ailleurs, ſont ſi vaillans qu'ils ne les ont iamais peu dompter) d'eſtre bientoſt prins & mangez par eux, ainſi que leur avoyent promis leurs *Caraibes*. Au ſurplus, qu'ils avoyent entremeſlé & fait mention en leurs chanſons que les eaux s'eſtans une fois tellement desbordées qu'elles couvrirent toute la terre, tous les hommes du monde, excepté leurs grands peres qui ſe ſauverent ſur les plus hauts arbres de leur pays, furent noyez : lequel dernier poinct, qui eſt ce qu'ils tiennent entre eux plus approchant de l'Eſcriture ſaincte, ie leur ay d'autres fois depuis ouy reiterer. Et de faict, eſtant vrayſemblable que de pere en fils ils ayent entendu quelque choſe du deluge univerſel, qui aient du temps

de Noé, ſuyvant la couſtume des hommes qui ont touſiours corrompu & tourné la verité en menſonge : ioint comme il a eſté veu ci-deſſus, qu'eſtans privez de toutes ſortes d'eſcritures, il leur eſt malaiſé de retenir les choſes en leur pureté, ils ont adiouſté ceſte fable, comme les poetes, que leurs grands peres ſe ſauverent ſur les arbres.

Pour retourner à nos *Caraïbes,* ils furent non ſeulement ce iour-la bien receus de tous les autres ſauvages, qui les traitterent magnifiquement des meilleures viandes qu'ils peurent trouver, ſans ſelon leur couſtume, oublier de les faire boire & *caouiner* d'autant : mais auſſi mes deux compagnons François & moy qui, comme i'ay dit, nous eſtions inopinément trouvez à ceſte confrairie des Bacchanales, a cauſe de cela, fiſmes bonne chere avec nos *Mouſſacats,* c'eſt-à-dire, bons peres de famille qui donnent à manger aux paſſans. Et au ſurplus de tout ce que deſſus, apres que ces iours ſolennels (eſquels, comme i'ay dit, toutes les ſingeries que vous avez entendues ſe font de trois en trois ou de quatre en quatre ans entre nos *Toüoupinambaoults*) ſont paſſez & meſmes quelques fois auparavant, les *Caraïbes* allans particulierement de village en village, font accouſtrer des plus belles plumaſſeries qui ſe puiſſent trouver, en chacune famille, trois ou quatre, ou ſelon qu'ils s'adviſent plus ou moins, de ces hochets ou groſſes ſonnettes qu'ils nomment *Maracas :* leſquelles ainſi parees fichans le plus grand bout du baſton qui eſt à travers dans terre, & les arrangeans tout le long & au milieu des maiſons, ils commandent puis apres qu'on leur baille à boire & à manger. De façon que ces affronteurs faiſans accroire aux autres povres idiots, que ces fruicts & eſpeces de courges, ainſi creuſez, parez & dediez,

mangent & boivent la nuict : chaque chef d'hostel adioustant foy à cela, ne faut point de mettre aupres des siens, non seulement de la farine avec de la chair & du poisson, mais aussi de leur bruvage dit *Caouin*. Voire les laissans ordinairement ainsi plantez en terre quinze iours ou trois semaines, tousiours servis de mesme, ils ont apres cet ensorcellement une opinion si estrange de ces *Maracas* (lesquels ils ont presque tousiours en la main) que leur attribuant quelque sainсteté, ils disent que souventes fois, en les sonnans, un esprit parle à eux. Tellement qu'en estans ainsi embabouynez, si nous autres passans parmi leurs maisons & longues loges voiyons quelques bonnes viandes presentees à ces *Maracas* : si nous les prenions & mangions (comme nous avons souvent fait) nos Ameriquains estimans que cela nous causeroit quelque malheur, n'en estoyent pas moins offensez que sont les superstitieux & successeurs des prestres de Baal, de voir prendre les offrandes qu'on porte à leurs marmosets, desquelles cependant au deshonneur de Dieu, ils se nourrissent grassement & oysivement avec leurs putains & bastards. Qui plus est, si prenans de là occasion de leur remonstrer leurs erreurs, nous leur disions que les *Caraïbes*, leur faisant accroire que les *Maracas* mangeoyent & beuvoyent ne les trompoyent pas seulement en cela, mais aussi que ce n'estoit pas eux, comme ils se vantoyent faussement, qui faisoyent croistre leurs fruicts & leurs grosses racines, ains le Dieu en qui nous croyons & que nous leur annoncions : cela derechef estoit autant en leur endroit que de parler par deça contre le pape, ou de dire à Paris que la chasse de Saincte Genevieve ne fait pas pleuvoir. Aussi ces pippeurs de *Caraïbes*, ne nous haissans pas moins que les faux prophètes de Iezabel (craignans

perdre leurs gras morceaux) faisoyent le vray serviteur de Dieu Élie, lequel semblablement descouvroit leurs abus : commençans à se cacher de nous, craignoyent mesme de venir ou de coucher ès villages où ils sçavoyent que nous estions.

Au reste, quoy que nos *Toüoupinambaoults*, suyvant ce que i'ay dit au commencement de ce chapitre, & nonobstant toutes les ceremonies qu'ils font, n'adorent pas flefchissement de genoux, ou autres façons externes, leurs *Caraïbes*, ni leurs *Maracas*, ni creatures quelles qu'elles soyent, moins les prient & invoquent : toutesfois pour continuer de dire ce que i'ay aperceu en eux en matiere de religion, i'allegueray encor cest exemple. M'estant une autre fois trouvé avec quelques-uns de nostre nation, en un village nommé *Ocarentin*, distant deux lieues de *Cotina* dont i'ay tantost fait mention : comme nous soupions au milieu d'une place, les sauvages du lieu s'estans assemblez pour nous contempler, & non pas pour manger (car s'ils veulent faire honneur à un personnage ils ne prendront pas leur repas avec luy : mesmes les vieillards, bien fiers de nous voir en leur village, nous monstrans tous les signes d'amitié qu'il leur estoit possible) ainsi qu'archers de nos corps, avec chacun en la main l'os du nez d'un poisson, long de deux ou trois pieds, fait en façon de scie, estans à l'entour de nous pour chasser les enfans, auxquels ils disoyent en leur langage : Petite scanailles, retirez-vous, car vous n'estes pas dignes de vous approcher de ces gens ici : apres, di-ie, que tout ce peuple, sans nous interrompre un seul mot de nos devis, nous eut laissé souper en paix, il y eut un vieillard qui, ayant observé que nous avions prié Dieu au commencement & à la fin du repas, nous demanda : Que veut dire ceste maniere de faire

dont vous avez tantoſt uſé, ayant tous par deux fois oſté vos chapeaux, & ſans dire mot, excepté un qui parloit, vous eſtes tenus tous cois? A qui s'addreſſoit ce qu'il a dit? Eſt-ce à vous qui eſtes preſens ou à quelques autres abſens? Sur quoy, empoignant ceſte occaſion qu'il nous preſentoit tant à propos pour leur parler de la vraye religion : ioint qu'outre que ce village d'*Ocarentin* eſt des plus grands & plus peuplez de ce pays la, ie voyois encores ce me ſembloit les ſauvages mieux diſpoſez & attentifs à nous eſcouter que de couſtume, ie priay noſtre truchement de m'aider à leur donner à entendre ce que ie leur dirois. Apres donc que pour reſpondre à la queſtion du vieillard, ie luy eu dit que c'eſtoit à Dieu auquel nous avions adreſſé nos prieres : & que quoy qu'il ne le viſt pas, il nous avoit neantmoins non ſeulement bien entendus, mais qu'auſſi il ſavoit ce que nous penſions & avions au cœur, ie commençay à leur parler de la creation du monde : & ſurtout i'inſiſtay ſur ce poinct, de leur bien faire entendre, que ce que Dieu avoit fait l'homme excellent par deſſus toutes les autres creatures, eſtoit à fin qu'il glorifiaſt tant plus ſon createur : adiouſtant parce que nous le ſervions qu'il nous preſervoit en traverſant la mer, ſur laquelle, pour les aller trouver, nous demeurions ordinairement quatre à cinq mois ſans mettre pied à terre. Semblablement qu'à ceſte occaſion nous ne craignions point comme eux d'eſtre tormentez d'*Aygnan*, ny en ceſte vie ny en l'autre : de façon, leur diſoy-ie, que s'ils ſe vouloyent convertir des erreurs où leurs Caraïbes menteurs & trompeurs les detenoyent : enſemble laiſſer leur barbarie pour ne plus manger la chair de leurs ennemis, qu'ils auroyent les meſmes graces qu'ils cognoiſſoyent par effect que nous avions. Brief, à fin que leur ayant fait entendre la

perdition de l'homme, nous les preparifsions à recevoir Iefus-Chrift, leur baillant toufiours comparaifon des chofes qui leur eftoyent cognues, nous fufmes plus de deux heures fur cefte matiere de la creation, de quoy cependant pour brieveté ie ne feray ici plus long difcours. Or tous, avec grande admiration, preftans l'oreille efcoutoyent attentivement : de maniere qu'eftans entrez en esbahiffement de ce qu'ils avoyent ouy, il y eut un autre vieillard, qui prenant la parole dit : certainement vous nous avez dit merveilles, & chofes tres bonnes que nous n'avions iamais entendues ; toutesfois, dit-il, voftre harangue m'a fait rememorer ce que nous avons ouy reciter beaucoup de fois à nos grands peres, affavoir que dès longtemps & dès le nombre de tant de lunes que nous n'en avons pu retenir le conte, un *Mair*, c'eft à dire François, ou eftranger, veftu & barbu comme aucuns de vous autres, vint en ce pays ici, lequel, pour les penfer renger à l'obeiffance de voftre Dieu, leur tint le mefme langage que vous nous avez maintenant tenu ; mais, comme nous avons auffi entendu de pere en fils, ils ne voulurent pas croire : & partans il en vint un autre, qui en figne de malediction, leur bailla l'efpee de quoy depuis nous nous fommes toufiours tuez l'un l'autre : tellement qu'en eftans entrez fi avant en poffeffion, fi maintenant, laiffans noftre couftume, nous defiftions, toutes les nations qui nous font voifines fe moqueroyent de nous. Nous repliquafmes à cela, avec grande vehemence, que tant s'en falloit qu'ils fe deuffent foucier de la gaudifferie des autres, qu'au contraire s'ils vouloyent, comme nous, adorer & fervir le feul & vray Dieu du ciel & de la terre, q'nous leur annoncions, fi leurs ennemis pour cefte occafion les venoyent puis apres attaquer, ils

les ſurmonteroyent & vaincroyent tous. Somme, par l'efficace que Dieu donna lors à nos paroles, nos *Toüoupinambaoults* furent tellement eſmeus, que non ſeulement pluſieurs promirent de d'oreſenavant vivre comme nous les avions enſeignez, meſme qu'ils ne mangeroyent plus la chair humaine de leurs ennemis: mais auſſi apres ce colloque (lequel, comme i'ay dit, dura fort longtemps) eux ſe mettans à genoux avec nous, l'un de noſtre compagnie, en rendant graces à Dieu, fit la priere à haute voix au milieu de ce peuple, laquelle en apres leur fut expoſee par le truchement. Cela fait, ils nous firent coucher à leur mode, dans des licts de coton pendus en l'air, mais avant que nous fuſſions endormis, nous les ouiſmes chanter tous enſemble, que pour ſe venger de leurs ennemis, il en falloit plus prendre & plus manger qu'ils n'avoyent iamais fait auparavant. Voila l'inconſtance de ce pauvre peuple, bel exemple de la nature corrompue de l'homme. Toutesfois i'ay opinion, ſi Villegagnon ne ſe fuſt revolté de la religion reformee, & que nous fuſſions demeurez plus long temps en ce pays la, qu'on en euſt attiré & gagné quelques-uns à Ieſus-Chriſt.

Or i'ay penſé depuis à ce qu'ils nous avoyent dit tenir de leurs devanciers, qu'il y avoit beaucoup de centaines d'annees qu'un *Mair*, c'eſt à dire (ſans m'arreſter s'il eſtoit François ou Allemand) homme de noſtre nation, ayant eſté en leur terre, leur avoit annoncé le vray Dieu, aſſavoir, ſi ç'auroit point eſté l'un des Apoſtres. Et de fait, ſans approuver les livres fabuleux, leſquels outre ce que la parole de Dieu en dit, on a eſcrit de leurs voyages & peregrinations, Nicephore recitant l'hiſtoire de ſainct Mathieu, dit expreſſément qu'il a preſché l'Evangile au pays des

Cannibales qui mangent les hommes, peuple non trop efloigné de nos Brefiliens Ameriquains. Mais me fondant beaucoup plus fur le paffage de faind Paul, tiré du pfeaume dix-neufiefme, affavoir : Leur fon eft allé par toute la terre, & leurs paroles iufques au bout du monde, qu'aucuns bons expofiteurs rapportent aux Apoftres : attendu, di-ie, que pour certain ils ont efté en beaucoup de pays lointains à nous incognus, quel inconvenient y auroit-il de croire que l'un ou plufieurs ayent efté en la terre de ces barbares? Cela mefme ferviroit de lampe & generalle expofition que quelques uns requierent à la fentence de Iefus-Chrift, lequel a prononcé que l'Evangile feroit prefché par tout le monde univerfel. Ce que toutes fois ne voulant point autrement affermer pour l'efgard du temps des apoftres, i'affeureray neantmoins, ainfi que l'ay monftré cy deffus en cefte hiftoire, que i'ay veu & ouy de nos iours annoncer l'Evangile iufques aux Antipodes, tellement qu'outre que l'obiection qu'on faifoit fur ce paffage fera folüe par ce moyen, encore cela fera, que les fauvages feront tant moins excufables au dernier iour. Quant à l'autre propos de nos Ameriquains touchant ce qu'ils difent, que leurs predeceffeurs n'ayans pas voulu croire celuy qui les voulut enfeigner en la droite voye, il en vint un autre, lequel, à caufe de ce refus, les maudit & leur donna l'efpee de quoy ils fe tuent encore tous les iours : nous lifons en l'*Apocalypfe,* qu'à celuy qui eftoit affis fur le cheval roux, lequel, felon l'expofition d'aucuns, fignifie perfecution par feu & par guerre, fut donné pouvoir d'ofter la paix de la terre, & qu'on fe tuaft l'un l'autre, & luy fut donnee une grande efpee. Voila le texte lequel, quant à la lettre, approche fort du dire & de ce que pratiquent nos *Toüoupinambaoults :*

toutesfois, craignant d'en deftourner le vray fens, & qu'on n'eftime que ie recherche les chofes de trop loing, i'en lairray faire l'application à d'autres.

Cependant me reffouvenant encor d'un exemple, qui fervira aucunement pour monftrer, fi on prenoit peine d'enfeigner ces nations des fauvages habitans en la terre du Brefil, qu'ils font affez dociles pour eftre attirez à la cognoiffance de Dieu, ie le mettray icy en avant. Comme doncques, pour aller querir des vivres & autres chofes neceffaires, ie paffay un iour de noftre ifle en terre ferme, fuyvi que i'eftois de deux de nos fauvages *Toüpinenquins,* & d'un autre de la nation nommee *Oneanen* (qui leur eft alliee) lequel, avec fa femme, eftoit venu vifiter fes amis, & s'en retournoit en fon pays : ainfi qu'avec eux ie paffois à travers d'une grande foreft, contemplant en icelle tant de divers arbres, herbes & fleurs verdoyantes & odoriferantes : enfemble oyant le chant d'une infinité d'oyfeaux roffignollans parmi ce bois où lors le foleil donnoit, me voyant, di-ie, comme convié, à louer Dieu par toutes ces chofes, ayant d'ailleurs le cœur gay, ie me prins à chanter à haute voix le pfeaume 104 : Sus, fus, mon ame, il te faut dire bien, &c., lequel ayant pourfuyvi tout au long, mes trois fauvages & la femme qui marchoient derriere moy y prindrent fi grand plaifir (c'eft-à-dire au fon, car au demeurant ils n'y entendoyent rien) que quand i'eu achevé, l'*Oueanen* tout efmeu de ioye avec une face riante s'advançant me dit : Vrayment tu as merveilleufement bien chanté, mefme ton chant efclatant m'ayant fait reffouvenir de celuy d'une nation qui nous eft voifine & alliee, i'ay efté fort ioyeux de l'ouyr. Mais, me dit-il, nous entendons bien fon langage, & non pas le tien parquoy ie te prie de nous dire ce dequoy il a efté

queftion en ta chanfon. Ainfi luy declairant le mieux que ie peux (car i'eftois lors feul François, & en devois trouver deux, comme ie fis, au lieu où i'allay coucher) que i'avois, non feulement en general, loué mon Dieu en la beauté & gouvernement de fes creatures, mais qu'auffi en particulier iē lui avois attribué cela, que c'eftoit luy feul qui nourriffoit tous les hommes & tous les animaux : voire faifoit croiftre les arbres, fruicts & plantes qui eftoyent par tout le monde univerfel : & au furplus, que cefte chanfon que ie venois de dire ayant efté dicté par l'Efprit de ce Dieu magnifique, duquel i'avois celebré le nom, avoit efté premierement chantee il y avoit plus de dix mille lunes (car ainfi content-ils) par un de nos grands prophetes, lequel l'avoit laiffée à la pofterité pour en ufer à mefme fin. Brief, comme ié reitere encore icy, que fans couper un propos, ils font merveilleufement attentifs à ce qu'on leur dit, apres qu'en cheminant l'efpace de plus de demie heure luy & les autres eurent ouy ce difcours : ufans de leur interiection d'eftonnement Teh! ils dirent : O que vous autres *Mairs*, c'eft à dire François, eftes heureux de fçavoir tant de fecrets qui font tous cachez à nous chetifs & pauvres miferables : tellement que pour me congratuler, me difant : Voila pour ce que tu as bien chanté, il me fit prefent d'un *Agoti* qu'il portoit, c'eft à dire d'un petit animal, lequel, avec d'autres, i'ai defcrit au chapitre dixiefme. A fin doncques de tant mieux prouver que ces nations de l'Amerique, quelques barbares & cruelles qu'elles foyent envers leurs ennemis, ne font pas fi farouches qu'elles ne confiderent bien tout ce qu'on leur dit avec bonne raifon, i'ay bien voulu encore faire cefte digreffion. Et de fait, quant au naturel de l'homme, ie maintiens qu'ils difcourent mieux que ne

le font la plufpart des payfans, voire que d'autres de par deça qui peuvent eftre fort habiles gens.

Refte maintenant pour la fin, que ie touche la queftion qu'on pourroit faire en cefte matiere que ie traite : affavoir, d'où peuvent eftre defcendus ces fauvages. Surquoy ie di, en premier lieu, qu'il eft bien certain qu'ils font fortis de l'un des trois fils de Noé : mais d'affermer duquel, d'autant que cela ne fe pourroit prouver par l'Efcriture fainéte, ny mefme ie croy par les hiftoires prophanes, il eft bien malaifé. Vray eft que Moïfe, faifant mention des enfants de Iaphet, dit que d'iceux furent habitees les ifles : mais parce (comme tous expofent) qu'il eft là parlé des pays de Grece, Gaule, Italie & autres regions de par deça, lefquelles, d'autant que la mer les fepare de Iudee, font appelees ifles par Moyfe, il n'y auroit pas grande raifon de l'entendre ny de l'Amerique, ny des terres continentes à icelle. Semblablement de dire qu'ils foyent venus de Sem, duquel eft iffue la femence benite & les Iuifs : combien qu'iceux fe foyent auffi tellement corrompus, qu'à bon droit ils ont efté finalement reiettez de Dieu, tant y a neantmoins que pour plufieurs caufes qu'on pourroit alleguer, nul comme ie croy ne l'advoüera. D'autant doncques que quant à ce qui concerne la beatitude & felicité éternelle (laquelle nous croyons & efperons par un feul Iefus-Chrift) nonobftant les rayons & le fentiment que i'ay dit, qu'ils en ont : c'eft un peuple maudit & delaiffé de Dieu, s'il y en a un autre fous le ciel (car pour l'efgard de cefte vie terriene, i'ay ia monftré & monftreray encor, qu'au lieu que la plufpart par deça eftans trop adonnez aux biens de ce monde n'y font que languir, eux au contraire ne s'y fourrans pas fi avant, y paffent & vivent alaigrement prefque fans

fouci) il femble qu'il y a plus d'apparence de conclure qu'ils foyent defcendus de Cham : & voici, à mon advis, la coniecture plus vrayfemblable qu'on pourroit amener. C'eft que quand Iofué, felon les promeffes que Dieu avoit faites aux Patriarches, & le commandement qu'il en eut en particulier, commença d'entrer & prendre poffeffion de la terre de Chanaan, l'Efcriture faincte tefmoignant que les peuples qui y habitoyent furent tellement efpouvantez que le cœur defaillit à tous : il pourroit eftre advenu (ce que ie di fous correction) que les maieurs & anceftres de nos Ameriquains, ayans efté chaffez par les enfans d'Ifraël de quelques contrees de ce pays de Chanaan, s'eftans mis dans des vaiffeaux à la merci de la mer, auroyent efté iettez & feroyent abordez en cefte terre d'Amerique. Et de fait, l'Efpagnol auteur de l'*Hiftoire generale des Indes* (homme bien verfé aux bonnes fciences quel qu'il foit) eft d'opinion que les Indiens du Peru, terre continente à celle du Brefil, dont ie parle à prefent, font defcendus de Cham, & ont fuccédé à la malediction que Dieu luy donna. Chofe, comme ie vien de dire, que i'avois auffi penfee & efcrite ès memoires que ie fis de la prefente hiftoire plus de feize ans avant que i'euffe veu fon livre. Toutesfois, parce qu'on pourroit faire beaucoup d'obiections la deffus, n'en voulant icy decider autre chofe, i'en lairray croire à chacun ce qu'il luy plaira. Mais quoy que c'en foit, tenant de ma part pour tout refolu, que ce font pauvres gens iffus de la race corrompue d'Adam, tant s'en faut que les ayant ainfi confiderez vuides & defpourveus de tout bon fentiment de Dieu, ma foy (laquelle Dieu merci eft appuyee d'ailleurs) ait efté pour cela esbranlee. Moins qu'avec les Athéiftes & Epicuriens i'ay de là conclu,

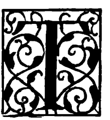
ou qu'il n'y a point de Dieu, ou bien qu'il ne ſe meſle point des hommes : qu'au contraire ayant fort clairement cogneu en leurs perſonnes la difference qu'il y a entre ceux qui ſont illuminez par le Sainct Eſprit & par l'Eſcriture ſaincte, & ceux qui ſont abandonnez à leur ſens & laiſſez en leur aveuglement, i'ay eſté beaucoup plus confermé en l'aſſeurance de la verité de Dieu.





CHAPITRE XVII.

Du mariage, polygamie, & degrez de consanguinité observez par les sauvages : & du traitement de leurs petits enfans.



OUCHANT le mariage de nos Ameriquains, ils obfervent feulement ces trois degrez de confanguinité : affavoir, que nul ne prend fa mere, ny fa fœur, ny fa fille à femme; mais quant à l'oncle, il prend fa niepce, & autrement en tous les autres degrez ils n'y regardent rien. Pour l'efgard des cérémonies, ils n'en font point d'autre, finon que celuy qui voudra avoir femme, foit vefve ou fille, apres avoir fceu fa volonté, s'adreffant au pere, ou au defaut d'iceluy, aux plus proches parens d'icelle, demandera fi on luy veut bailler une telle en mariage. Que fi on refpond qu'ouy, des lors, fans paffer autre contrat (car les notaires n'y gagnent rien), il la tiendra avec foy pour fa femme. Si au contraire on la luy refufe, fans s'en formalizer autrement il fe deportera. Mais notez que la Polygamie, c'eft à dire pluralité des femmes, ayant lieu en leur endroit, il eft permis aux hommes d'en avoir autant qu'il leur plaift : mefmes, faifant de vice vertu, ceux qui en ont plus grand nombre font eftimez les plus vaillans & hardis : & en ay veu qui en avoit huict, defquelles il faifoit ordinairement des contes à fa

louange. Et ce qui eſt eſmerveillable en ceſte multitude de femmes, encores qu'il y en ait une touſiours mieux aimee du mari, tant y a neantmoins que pour cela les autres n'en feront point ialouſes, ny n'en murmureront, au moins n'en monſtreront aucun ſemblant: tellement que s'occupans toutes à faire le meſnage, tiſtre leurs licts de cotton, à aller aux iardins, & planter les racines, elles vivent enſemble en une paix la nonpareille. Surquoy ie laiſſe à conſidérer à chacun quand meſme il ne feroit point defendu de Dieu de prendre plus d'une femme, s'il feroit poſſible que celles de par deçà s'accordaſſent de ceſte façon. Pluſtoſt certes vaudroit-il mieux envoyer un homme aux galeres que de le mettre en un tel grabuge de noiſes & de riottes qu'il feroit indubitablement teſmoin ce qui advint à Iacob pour avoir prins Lea & Rachel, combien qu'elles fuſſent ſœurs. Mais comment pourroyent les noſtres durer pluſieurs enſemble, veu que bien ſouvent celle ſeule ordonnee de Dieu à l'homme pour luy eſtre en aide & pour le reſiouir, au lieu de cela, luy eſt comme un diable familier en ſa maiſon? Quoy diſant, tant s'en faut que ie pretende en façon que ce ſoit taxer celles qui font autrement : c'eſt à dire, qui rendent l'humeur & l'obeiſſance que de tout droit elles doivent à leurs maris : qu'au contraire, faiſant ainſi leur devoir, s'honorans elles meſmes les premieres, ie les eſtime dignes d'autant de louanges, que ie repute les autres iuſtement meriter tous blaſmes.

Pour donques retourner au mariage de nos Ameriquains, l'adultere du coſté des femmes leur eſt en tel horreur, que ſans qu'ils ayent autre loy que celle de nature, ſi quelqu'une mariee s'abandonne à autre qu'à ſon mary, il a puiſſance de la tuer, ou pour le moins

la repudier & renvoyer avec honte. Il eſt vray que les peres & parens, avant que marier leurs filles, ne font grand difficulté de les proſtituer au premier venu : de maniere, ainſi que i'ay ia touché autre part, qu'encores que les truchemens de Normandie, avant que nous fuſſions en ce pays la, en euſſent abuſez en pluſieurs villages, pour cela elles ne recevoyent point note d'infamie; mais eſtans mariees, à peine, comme i'ay dit, d'eſtre aſſommees, ou honteuſement renvoyees, qu'elles ſe gardent bien de tresbucher. Ie diray davantage, veu la region chaude où ils habitent, & nonobſtant ce qu'on dit des Orientaux, que les ieunes gens à marier, tant fils que filles de ceſte terre la, ne ſont pas tant adonnez à paillardiſe qu'on pourroit bien eſtimer : & pleuſt à Dieu qu'elle ne regnaſt non plus par deçà : toutesfois, à fin de ne les faire pas auſſi plus gens de bien qu'ils ne ſont, parce que quelque fois en ſe deſpitans l'un contre l'autre, ils s'appellent *Tyvire*, c'eſt à dire bougre, on peut de la conieſturer (car ie n'en afferme rien) que ceſt abominable peſché ſe commet entr'eux. Au reſte, quand une femme eſt groſſe d'enfant, ſe gardant ſeulement de porter quelques fardeaux peſans, elle ne lairra pas au demeurant de faire ſa beſongne ordinaire : Comme de fait les femmes de nos *Toüoupinambaoults* travaillent ſans comparaiſon plus que les hommes; car excepté quelques matinees (& non au chant du iour) qu'ils coupent & eſſertent du bois pour faire les iardins, ils ne font gueres autre choſe qu'aller à la guerre, à la chaſſe, à la peſcherie, fabriquer leurs eſpees de bois, arcs, fleſches, habillemens de plume & autres choſes que i'ay ſpecifiees ailleurs, dont ils ſe parent le corps. Touchant l'enfantement, voici ce que, pour l'avoir veu, i'en puis dire à la verité. C'eſt qu'un autre Fran-

çois & moy eſtans une fois couchez en un village, ainſi qu'environ minuict nous ouiſmes crier une femme, penſans que ce fuſt ceſte beſte raviſſante nommee ian-ou-are (laquelle, comme i'ay dit ailleurs, mange les ſauvages) qui la vouluſt devorer : eſtant ſoudain accourus, nous trouvaſmes que ce n'eſtoit pas cela, mais que le travail d'enfant où elle eſtoit, la faiſoit crier de ceſte façon. Tellement que ie vis moy-meſme le pere, lequel apres qu'il eut reçeu l'enfant entre ſes bras, luy ayant premierement noué le petit boyau du nombril, il le coupa puis apres à belles dents. Secondement, ſervant touſiours de ſage femme, au lieu que celles de par deça, pour plus grande beauté tirent le nez aux enfans nouvellement naiz, luy, au contraire, (parce qu'il les trouve plus iolis quand ils ſont camus), enfonça & eſcraſa avec le pouce celuy de ſon fils : ce qui ſe pratique envers tous les autres. Comme auſſi incontinent que le petit enfant eſt ſorti du ventre de la mere, eſtant lavé bien net, il eſt tout auſſi toſt peinturé de couleurs rouges & noires, par le pere : lequel au ſurplus, ſans l'emmailloter, le couchant en un lict de coton pendu en l'air, ſi c'eſt un maſle il luy fera une petite eſpee de bois, un petit arc & de petites fleſches empennees de plumes de perroquets : puis mettant le tout aupres de l'enfant, en le baiſant, avec une face riante, luy dira : « Mon fils, quand tu feras venu en aage, à fin que tu te venges de tes ennemis, ſois adextre aux armes, fort, vaillant & bien aguerri. » Touchant les noms, le pere de celuy que ie vis naiſtre le nomma *Oropacen*, c'eſt à dire l'arc & la corde : car ce mot eſt composé d'*Oropat*, qui eſt l'arc, & de *cen*, qui ſignifie la corde d'iceluy. Et voila comment ils en font à tous les autres, auſquels tout ainſi que nous faiſons aux chiens & auſtres beſtes de par deça, ils baillent

indifféremment tels noms de chofes qui leur font cognues : comme *Sarigoy*, qui eft un animal à quatre pieds : *Arignan*, une poule : *Arabouten*, l'arbre du Brésil, *Pindo*, une grande herbe, & autres femblables.

Pour l'efgard de la nourriture, ce fera quelques farines mafchees, & autres viandes bien tendres, avec le lait de la mere : laquelle au furplus ne demeurant ordinairement qu'un iour ou deux en la couche, prenant puis apres fon petit enfant pendu à fon col, dans une efcharpe de cotton faite exprès pour cela, s'en ira au iardin ou à quelques autres affaires. Ce que ie di fans defroger à la couftume des dames de par deça, lefquelles, à caufe du mauvais air du pays, outre qu'elles demeurent le plus fouvent quinze iours ou trois fepmaines dans le lict, encores pour la plufpart font fi delicattes, que fans avoir aucun mal qui les peuft empefcher de nourrir leurs enfants, comme les femmes ameriquaines font les leurs, elles font fi inhumaines que auffi toft qu'elles en ont delivrees ou elles les envoyent fi loin, que s'ils ne meurent fans qu'elles en fachent rien, pour le moins faut-il qu'ils foyent ia grandets, à fin de leur donner du paffe temps, autant qu'elles les vueillent fouffrir auprès d'elles. Que s'il y en a quelques fuccrees qui penfent que ie leur face tort de les comparer à ces femmes fauvages, defquelles, diront-elles, la façon ruralle n'a rien de commun avec leurs corps fi tendres & delicats, ie fuis content pour adoucir cefte amertume, de les renvoyer à l'efcolle des beftes brutes, lefquelles, iufques aux petits oifelets, leur apprendront cefte leçon, que c'eft à chacune efpece d'avoir foin, voire prendre peine elle mefme d'eflever fon engence. Mais à fin de couper broche à toutes les repliques qu'elles pourroyent faire la deffus, feront elles plus douillettes que ne fut iadis

une Royne de France, laquelle (comme on lict ès histoires) pouſſee d'affection vrayement maternelle, ayant ſceu que ſon enfant avoit tetté une autre femme, en fut ſi ialouſe, qu'elle ne ceſſa iamais iuſques à ce qu'elle luy euſt fait vomir le laict qu'il avoit prins d'ailleurs que des mamelles de ſa propre mere.

Or retournant à mon propos, quoy qu'on eſtime communément par deçà, que ſi les enfans, en leurs tendreſſes & premieres ieuneſſes, n'eſtoient bien serrez & emmaillotez, ils ſeroyent contrefaits & auroient les iambes courbees : ie di qu'encores que cela ne ſoit nullement obſervé à l'endroit de ceux des Ameriquains (leſquels comme i'ay ià touché dès leur naiſſance ſont tenus & couchez ſans eſtre enveloppez) que neantmoins il n'eſt pas poſſible de voir enfans cheminer ny aller plus droit qu'ils font. Surquoy toutesfois concedant bien que l'air doux & bonne temperature de ce pays la en eſt cauſe en partie, i'accorde qu'il eſt bon en hiver de tenir les enfants par deçà enveloppez, couverts & bien ſerrez dans les berceaux, parce que autrement ils ne pourroyent reſiſter au froit ; mais en eſté, voire ès ſaiſons temperees, principalement quand il ne gele point, il me ſemble (ſous correction toutesfois) par l'experience que i'en ay veüe, qu'il vaudroit mieux laiſſer au large les petits enfans gambader tout à leur aiſe parmi quelque façon de licts qu'on pourroit faire, dont ils ne ſauroyent tomber, que de les tenir tant de court. Et de fait i'ay opinion que cela nuit beaucoup à ces pauvres petites & tendres creatures, d'eſtre ainſi, durant les grandes chaleurs eſchauffees, & comme à demie cuites, dans ces maillots où on les tient comme en la gehenne.

Toutesfois, à fin qu'on ne diſe pas que ie me meſle de trop de choſes, laiſſant aux peres, meres & nour-

riſſes de par deçà à gouverner leurs enfans, i'adiouſte à ce que i'ay ià dit de ceux de l'Amerique : qu'encores que les femmes de ce pays la n'ayent aucuns linges pour torcher le derriere de leurs enfans, meſmes qu'elles ne ſe ſervent non plus à cela des fueilles d'arbres & d'herbes, dont toutesfois elles ont grande abondance : neantmoins elles en ſont ſi ſoigneuses, que ſeulement avec de petits bois que elles rompent, comme petites chevilles, elles les nettoyent ſi bien que vous ne les verriez iamais breneux. Ce qu'auſſi ſont les grands, deſquels cependant (faiſant cette digreſſion ſur ceſte ſale matiere) ie ne vous veux dire ici autre choſe, ſinon qu'encores qu'ils piſſent ordinairement parmi leurs maiſons (ſans toutesfois qu'à cauſe des feux qu'ils y font en pluſieurs endroits & qu'elles en ſont comme ſablees il y ſente mal pour cela) ils vont neantmoins fort loin faire leurs excremens. Davantage, combien que les ſauvages ayent ſoin de tous leurs enfans, deſquels ils ont comme des fourmilieres (non pas cependant qu'il ſe trouve un ſeul pere entre nos Breſiliens qui ait ſix cens fils, comme on a écrit avoir veu un roy ès iſles des Molucques qui en avoit autant, ce qui doit eſtre mis au rang des choſes prodigieuſes) ſi eſt-ce qu'à cauſe de la guerre, en laquelle entre eux il n'y a que les hommes qui combattent, & qui ont ſurtout la vengeance contre leurs ennemis en recommandation, les maſles ſont plus aimez que les femelles. Que ſi on demande maintenant plus outre : aſſavoir quelle condition ils leur baillent, & que c'eſt qu'ils leur apprennent quand ils ſont grands : ie reſpons à cela que comme on a peu recueillir ci deſſus, tant au 8, 14 & 15 chap. qu'ailleurs en ceſte hiſtoire, où parlant de leur naturel, guerres & façons de manger leurs ennemis, i'ay monſtré à quoy ils s'appliquent, qu'il ſera aiſé à iuger

(n'ayans entre eux colleges ny autre moyen d'apprendre les ſciences honneſtes, moins en particulier les arts liberaux) que comme vray ſucceſſeurs de Lamech, de Nimrod & d'Esau qu'ils ſont, leur meſtier ordinaire tant grands que petits eſt d'eſtre non ſeulement chaſſeurs & guerriers, mais auſſi tueurs & mangeurs d'hommes.

Au ſurplus, pourſuivant à parler du mariage des *Toüoupinambaouïts*, autant que la vergongne le pourra porter, i'afferme contre ce qu'aucuns ont imaginé que les hommes d'entre eux, gardans l'honneſteté de nature, n'ayans iamais publiquement la compagnie de leurs femmes, ſont en cela non ſeulement à preferer à ce vilain philoſophe cinique, qui trouvé ſur le fait, au lieu d'avoir honte dit qu'il plantoit un homme : mais qu'auſſi ces boucs puans qu'on voit de noſtre temps par deçà, ne ſe ſont point cachez pour commettre leurs vilenies, ſont ſans comparaiſon plus infames qu'eux. Il y a davantage, qu'en l'eſpace d'environ un an que demeuraſmes en ce pays la, frequentans ordinairement parmi eux, nous n'avons iamais veu les femmes avoir leurs ordes fleurs. Vray eſt que i'ay opinion qu'elles les divertiſſent, & ont une autre façon de ſe purger que n'ont celles de par deça : car i'ay veu des ieunes filles, en l'aage de douze à quatorze ans, leſquelles les meres ou parentes faiſans tenir toutes debout, les pieds ioints ſur une pierre de gray, leur inciſoyent iuſques au ſang, avec une dent d'animal tranchante comme un couſteau, depuis le deſſous de l'aiſſelle, tout le long de l'un des coſtez & de la cuiſſe, iuſques au genouil : tellement que ces filles avec grandes douleurs en grinçant les dents ſaignoyent ainſi une eſpace de temps : & penſe comme i'ay dit, que dès le commencement elles uſent de ce

remede, pour obvier qu'on ne voye leurs pouretez. Que ſi les medecins, ou autres ſçavans plus que moi en telles matieres repliquent la deſſus : comment ſe pourra accorder ce que tu as nagueres dit, qu'elles eſtant mariees ſoyent ſi fertiles en enfans, veu que cela ceſſant aux femmes elles ne peuvent concevoir ni engendrer : ſi on allegue, di-ie, que ces choſes ne peuvent convenir l'une avec l'autre, ie reſpon que mon intention n'eſt pas, ni de ſoudre ceſte queſtion, ni d'en dire ici davantage.

Au reſte, i'ay refuté à la fin du huictieſme chapitre ce que quelques uns ont eſcrit, & d'autres penſé que la nudité des ſemmes & filles ſauvages excite plus les hommes à paillardiſe que ſi elles eſtoyent habillees : comme auſſi ayant là declaré quelques autres poincts concernant la nourriture, mœurs & façons de vivre des enfans Ameriquains : à fin de ſuppleer à une plus ample deduction, que le lecteur pourroit requerir en ce lieu touchant ceſte matiere, il faudra, s'il luy plaiſt, qu'il y ait recours.





CHAPITRE XVIII.

Ce qu'on peut appeler loix & police civile entre les ſauvages : comment ils traittent & reçoivent humainement leurs amis qui les vont viſiter : & des pleurs & diſcours ioyeux que les femmes font à leur arrivee & bien venue.



UANT à la police de nos ſauvages, c'eſt une choſe preſque incroyable, & qui ne ſe peut dire ſans faire honte à ceux qui ont les loix divines & humaines, comme eſtans ſeulement conduits par leur naturel, quelque corrompu qu'il ſoit, s'entretiennent & vivent ſi bien en paix les uns avec les autres. I'enten toutesfois chacune nation entre elle meſme, ou celles qui ſont alliees enſemble : car quant aux ennemis, il a eſté veu en ſon lieu comme ils ſont eſtrangement traitez. Que ſi cependant il advient que quelques uns querellent (ce qui ſe fait ſi peu ſouvent que durant près d'un an que i'ay eſté avec eux ie ne les ay iamais veu debatre que deux fois), tant s'en faut que les autres taſchent de les ſeparer ni d'y mettre la paix, qu'au contraire qu'en les conteſtans ſe devroyent crever les yeux l'un l'autre, ſans leur rien dire ils les laiſſeront faire. Toutesfois ſi aucun eſt bleſſé par ſon prochain, & que celuy qui a fait le coup ſoit apprehendé, il en recevra autant au meſme endroit de ſon corps par les

proches parens de l'offenfé, & mefme fi la mort s'en enfuit, ou qu'il foit tué fur le champ, les parens du defunct feront femblablement perdre la vie au meurtrier. Tellement que pour le dire en un mot, c'eft vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, &c. Mais comme i'ay dit, cela fe voit fort rarement entre eux.

Touchant les immeubles de ce peuple, confiftans en maifons, & (comme i'ay dit ailleurs) en beaucoup plus de tres bonnes terres qu'il n'en faudroit pour les nourrir; quant au premier, fe trouvant tel village entre eux où il y a de cinq à fix cens perfonnes, encores que plufieurs habitent en une même maifon : tant il y a que chaque famille (fans feparation toutesfois de chofes qui puiffent empefcher qu'on ne voye d'un bout à l'autre de ces baftiments, ordinairement longs de plus de foixante pas) ayant fon rang à part, le mari a fes femmes & fes enfans feparez. Sur quoy faut noter (ce qui eft auffi eftrange en ce peuple) que les Brefiliens ne demeurans ordinairement que cinq ou fix mois en un lieu, emportans puis apres les groffes pieces de bois & grandes herbes de *Pindo,* de quoy leurs maifons font faites & couvertes, ils changent ainfi fouvent de place en place leurs villages : lefquels cependant retiennent toufiours leurs anciens noms : de maniere que nous en avons quelquefois trouvé d'efloignez des lieux où nous avions efté auparavant d'un quart ou demi-lieüe. Ce qui peut faire iuger à chacun, puifque leurs tabernacles font fi aifez à tranfporter, que non feulement ils n'ont point de grands palais eflevez (comme quelqu'un a efcrit qu'il y a des Indiens au Peru qui ont leurs maifons de bois fi bien bafties qu'il y a des fales longues de cent cinquante pas, & larges de huictante), mais auffi que nul

de ceſte nation des *Toüoupinambaoults* dont ie parle, ne commence logis ni baſtiment qu'il ne puiſſe voir achever, voir faire & refaire plus de vingt fois en ſa vie, ſi toutesfois il vient en aage d'homme. Que ſi vous leur demandez, pourquoi ils remuent ſi ſouvent leur meſnage : ils n'ont autre reſponſe, ſinon de dire que changeans ainſi d'air, ils s'en portent mieux, & que s'ils faiſoyent autrement que leurs grands peres n'ont fait, ils mourroyent ſoudainement. Pour l'eſgard des champs & des terres, chaque pere de famille en aura bien auſſi quelques arpens à part, qu'il choiſit où il veut à ſa commodité, pour faire ſon iardin & planter ſes racines : mais du reſte, de ſe tant ſoucier de partager leurs heritages, moins plaider pour planter des bornes, à fin d'en faire les ſeparations, ils laiſſent faire cela aux euterrez avaricieux & chiquaneurs de par deça.

Quant à leurs meubles, i'ay ià dit en pluſieurs endroits de ceſte hiſtoire quels ils ſont : mais encor, à fin de ne rien laiſſer en arriere de ce que ie ſçay appartenir à l'œconomie de nos ſauvages, ie veux premierement icy declarer la methode que leurs femmes tiennent à filer le cotton. De quoy elles ſe ſervent tant à faire des cordons qu'autres choſes, & nommément ès licts deſquels en ſecond lieu ie declareray auſſi la façon. Voici donc comme elles en uſent : c'eſt qu'apres (comme i'ay dit ci-deſſus deſcrivant l'arbre qui le porte) qu'elles l'ont tiré des touſſeaux où il croiſt, l'ayant un peu eſparpillé avec les doigts (ſans autrement le carder) le tenant par petits monceaux aupres d'elles, ſoit à terre ou ſur quelque autre choſe (car elles n'uſent pas de quenouilles comme les femmes de par deça), leur fuſeau eſtant un baſton rond, non plus gros que le doigt, & de longueur environ un pied,

qu'un trenchoir de bois & de mefme efpeffeur, attachans le cotton au plus long bout de ce bafton qui traverfe, en le tournant puis apres fur leurs cuiffes & le lafchant de la main comme les filandieres font leurs fufees : ce rouleau virevotant ainfi fur le cofté comme une grande pirouette parmi leurs maifons ou autres places, elles filent non feulement en cefte façon de gros filets pour faire des licts, mais auffi i'en avois apporté en France d'auffi deflié et retords par ces femmes fauvages, qu'en ayant fait piquer un pourpoint de toile blanche, chacun qui le voyoit eftimoit que ce fuft fine foye perdee.

Touchant les licts de cotton qui font appelez *Inis* par les fauvages, leurs femmes ayans des meftiers de bois, non pas à plat comme ceux de nos tifferans, ni avec tant d'engins, mais feulement eflevez devant elles de leur hauteur, apres qu'elles ont ourdi à leur mode, commençans à tiftre par le bas, elles en font les uns en maniere de rets ou filets à pefcher, & les autres plus ferrez comme gros canevats : & au refte eftans ces licts pour la plupart longs de quatre, cinq ou fix pieds, & d'une braffe de large, plus ou moins, tous ont deux boucles aux deux bouts faites auffi de cotton, aufquelles les fauvages lient des cordes pour les attacher & pendre en l'air à quelques pieces de bois mifes en travers, expreffement pour cet effect en leurs maifons. Que fi auffi ils vont à la guerre, ou qu'ils couchent par les bois à la chaffe, ou fur le bord de la mer, ou des rivieres à la pefcherie, ils les pendent lors entre deux arbres. Et pour achever de tout dire fur cefte matiere, quand ces licts de cotton font falis, foit de la fueur des perfonnes, ou de la fumee de tant de feux qu'on fait continuellement ès maifons efquelles ils font pendus, ou autrement : les femmes

Ameriquaines cueillans par les bois un fruict ſauvage de la forme d'une citrouille plate, mais beaucoup plus gros, tellement que c'eſt tant qu'on peut porter d'un en la main, le decoupant par pieces & le faiſant tremper dans de l'eau en quelque grand vaiſſeau de terre, battans puis apres cela avec des baſtons de bois elles en font ſortir de gros bouillons d'eſcume, laquelle leur ſervant de ſavon elles en font ces licts auſſi blancs que neige ou draps de foulon. Au reſte, ie me rapporte à ceux qui en ont fait l'experience, s'il y fait pas meilleur coucher, principalement en eſté, que ſur nos licts communs : & meſme ſi c'eſt ſans raiſon que i'ai dit en l'hiſtoire de Sancerre, qu'en temps de guerre cela eſt, ſans comparaiſon, plus aiſé de pendre en ceſte façon des linceuls par les corps de garde pour repoſer une partie des ſoldats qui dorment, pendant que les autres veillent, qu'à l'accouſtumer ſe veautrer par deſſus des paillaſſes, où en ſaliſſant les habillements on ne ſe remplit pas ſeulement de vermine, mais auſſi quand ce vient à ſe lever pour faire la faction, on a les coſtez tous caſſez des armes, leſquelles on eſt contraint d'avoir touſiours à la ceinture, ainſi que nous les avons eues eſtans aſſiegez dans ceſte ville de Sancerre, où preſque ſans intervalle l'ennemi un an durant n'a bougé de nos portes.

Or pour faire un ſommaire des autres meubles de nos Ameriquains, les femmes (leſquelles entre elles ont toute la charge du meſnage) font force cannes & grands vaiſſeaux de terre pour faire & tenir le bruvage dit *caouin* : ſemblablement des pots a mettre cuire, tant de façon ronde qu'ovale : des poeſles moyennes & petites, plats & autre vaiſſelle de terre, laquelle combien qu'elle ne ſoit guere unie par le

dehors, eſt neantmoins ſi bien polie & comme plombee par le dedans de certaine liqueur blanche qui s'endurcit, qu'il n'eſt poſſible aux potiers de par deça de mieux accouſtrer leurs poteries de terre. Meſmes ces femmes deſtrempans certaines couleurs griſatres, propres à cela, font avec des pinceaux mille petites gentilleſſes, comme guilochis, las d'amour, & autres droleries au dedans de ces vaiſſelles de terre, principalement en celles où on tient la farine & les autres viandes : de façon qu'on en eſt ſervi aſſez proprement : voire diray plus honneſtement que ne font ceux qu'uſent par deça de vaiſſelle de bois. Vray eſt qu'il y a cela de defaut en ces peintreſſes Ameriquaines : c'eſt qu'ayans fait avec leurs pinceaux ce qui leur ſera venu en la fantaiſie, ſi vous les priez puis apres d'en faire de la meſme ſorte, parce qu'elles n'ont point d'autre proiet, portrait, ni crayon que la quinteſſence de leur cervelle qui trotte, elles ne ſçauroyent contrefaire le premier ouvrage : tellement que vous n'en verrez iamais deux de meſme façon.

Au ſurplus, comme i'ay touché ailleurs, nos ſauvages ont des courges & autres gros fruicts mi partis & creuſez, dequoy ils font tant leurs taſſes à boire, qu'ils appellent *coui*, qu'autres petits vaſes dont ils ſe ſervent à autre uſage. Semblablement certaines ſortes de grands & petits coffins & petits paniers faits & tiſſus fort proprement, les uns de ioncs, & les autres d'herbes iannes comme gli ou paille de froment, leſquels ils nomment *Panacous :* & tiennent la farine & ce qui leur plaiſt dedans. Touchant leurs armes, habits de plumes, l'engin nommé par eux *Maraca,* & autres leurs uſtenſiles, parce que i'en ay fait la deſcription en un autre endroit, à cauſe de brieveté ie n'en feray ici autre mention. Voila donc les maiſons de nos ſauvages faites

& meublees, parquoy il eſt maintenant temps de les aller voir au logis.

Pour donc prendre ceſte matiere un peu de haut, combien que nos *Toüoupinambaoults* reçoivent fort humainement les eſtrangers amis qui les vont viſiter, si eſt-ce neantmoins que les François & autres de par deça qui n'entendent pas leur langage, ſe trouvent du commencement merveilleuſement eſtonnez parmi eux. Et de ma part la premiere fois que ie les frequentay, qui fut trois ſemaines apres que nous fuſmes arrivez en l'iſle de Villegagnon, qu'un truchement me mena avec luy en terre ferme en quatre ou cinq villages : quand nous fuſmes arrivez au premier nommé *Yabouraci* en langue du pays, & par les François *Pepin* (à cauſe d'un navire qui y chargea une fois, le maiſtre duquel s'appeloit ainſi) qui n'eſtoit qu'à deux lieües de noſtre fort : me voyant tout incontinent environné de ſauvages, leſquels me demandoyent, *Marapé-dereré, marapé-dereré,* c'eſt à dire, Comment as-tu nom, comment as-tu nom (à quoi pour lors ie n'entendois que le haut allemand), & du reſte l'un ayant prins mon chapeau qu'il mit ſur ſa teſte, l'autre mon eſpee & ma ceinture qu'il ceignit ſur ſon corps tout nud, l'autre ma caſaque qu'il veſtit : eux, di-ie, m'eſtourdiſſans de leurs crieries & courans de ceſte façon parmi leurs villages avec mes hardes, non ſeülement ie penſois avoir tout perdu, mais auſſi ie ne ſavois où i'en eſtois. Mais comme l'experience m'a monſtré pluſieurs fois depuis, ce n'eſtoit que faute de ſavoir leur maniere de faire : car faiſant le meſme à tous ceux qui les viſitent, & principalement à ceux qu'ils n'ont point encore veus : apres qu'ils ſe ſont ainſi un peu iouez des beſongnes d'autruy, ils rapportent & rendent le tout à ceux à qui elles appartiennent. La deſſus le truche-

ment m'ayant adverti qu'ils desiroyent sur tout de savoir mon nom, mais que de leur dire Pierre, Guillaume ou Iean, eux ne les pouvans prononcer ni retenir (comme de fait, au lieu de dire Iean ils disoyent Nian), il me falloit accommoder de leur nommer quelque chose qui leur fust cognue : cela (comme il me dit) estant si bien venu à propos que mon surnom Lery, signifie une huitre en leur langage, ie leur dis que ie m'appelois *Lery-oussou :* c'est à dire une grosse huitre. De quoy eux se tenans bien satisfaicts, avec leur admiration *Teh !* se prenans à rire, dirent : Vrayement voila un beau nom, & n'avions point encore veu de *Mair*, c'est à dire de François, qui s'appelast ainsi. Et de faict, ie puis asseurément dire que iamais Circé ne metamorphosa homme en une si belle huitre, ne qui discourut si bien avec Ulisses que i'ay depuis ce temps là fait avec nos sauvages. Sur quoy faut noter qu'ils ont la memoire si bonne, qu'aussi tost que quelqu'un leur a une fois dit son nom, quand par maniere de dire, ils seroyent cent ans apres sans le revoir, ils ne l'oublieront iamais : Ie dirai tantost les autres ceremonies qu'ils observent à la reception de leurs amis qui les vont voir. Mais pour le present poursuyvant à reciter une partie des choses notables qui m'advinrent en mon premier voyage parmi les *Toüoupinambaoults,* le truchement & moi, qui de ce mesme iour, passans plus outre fusmes coucher en un autre village nommé *Euramiri* (les François l'appellent Goset, à cause d'un truchement ainsi nommé qui s'y estoit tenu) trouvans, sur le soleil couchant que nous y arrivasmes, les sauvages dansans & achevans de boire le *caouin* d'un prisonnier qu'ils avoyent tué n'y avoit pas six heures, duquel nous vismes les pieces sur le *boucan :* ne demandez pas si à ce commencement ie

fus estonné de voir telle tragedie : toutes fois, comme vous entendrez, ce ne fut rien au prix de la peur que i'eus bien tost apres. Car comme nous fusmes entrez en une maison de ce village, où selon la mode du pays, nous nous assismes chacun dans un lict de cotton pendu en l'air : après que les femmes (à la maniere que ie diray ci apres) eurent pleuré, & que le vieillard, maistre de la maison eut fait sa harangue à nostre bien venue : le truchement à qui non seulement ces façons de faire des sauvages n'estoyent pas nouvelles, mais qui au reste aimoit aussi bien à boire & à *caouiner* qu'eux, sans me dire un seul mot, ne m'advertir de rien, s'en allant vers la grosse troupe de ces danseurs, me laissa là avec quelques uns : tellement que moy qui estois las, ne demandans qu'à reposer, apres avoir mangé un peu de farine de racine & d'autres viandes qu'on nous avoit presentees, ie me renversay & couchay dans le lict de cotton sur lequel i'estois assis. Mais outre qu'à cause du bruit que les sauvages, dansans & sifflans toute la nuict, en mangeant ce prisonnier, firent à mes oreilles ie fus bien resveillé : encores l'un d'eux avec un pied d'iceluy cuict & boucané qu'il tenoit en sa main, s'approchant de moy, me demandant (comme ie sceu depuis, car ie ne l'entendois pas lors) si i'en voulois manger, par ceste contenance me fit une telle frayeur qu'il ne faut pas demander si i'en perdi toute envie de dormir. Et de faict, pensant veritablement par tel signal & monstre de ceste chair humaine qu'il mangeoit, qu'en me menaçant il me dist et voulust faire entendre que ie serois tantost ainsi accoustré : ioint que comme une doute en engendre une autre, ie soupçonnay tout aussi tost, que le truchement de propos deliberé m'ayant trahi m'avoit abandonné & livré entre les mains de ces barbares : si i'eusse veu

quelque ouverture pour pouvoir ſortir & m'enfuir de là, ie ne m'y fuſſe pas feint. Mais me voyant de toutes parts environné de ceux deſquels ignorant l'intention (car comme vous oirez ils ne penſoyent rien moins qu'à me mal faire) ie croyois fermement & m'attendois debvoir eſtre bien toſt mangé, en invoquant Dieu en mon cœur toute cette nuict là. Ie laiſſe à penſer à ceux qui comprendront bien ce que ie di, & qui ſe mettront en ma place, ſi elle me ſembla longue. Or le matin venu que mon truchement (lequel en d'autres maiſons du village, avec les fripponniers de ſauvages avoit riblé toute la nuict) me vint retrouver, me voyant comme il me dit, non ſeulement bleſme & fort defait de viſage, mais auſſi preſque en la fievre : il me demanda ſi ie me trouvois mal, & ſi ie n'avois pas bien repoſé : à quoy encores tout eſperdu que i'eſtois, lui ayant reſpondu en grande colere, qu'on m'avoit voirement bien gardé de dormir, & qu'il eſtoit un mauvois homme de m'avoir ainſi laiſſé parmi ces gens que ie n'entendois point, ne me pouvant raſſeurer, ie le priay qu'en diligence nous nous oſtiſſions de là. Toutesfois luy là deſſus m'ayant dit que ie n'euſſe point de crainte, & que ce n'eſtoit pas à nous à qui on en vouloit : apres qu'il eut le tout recité aux ſauvages, leſquels s'eſiouyſſans de ma venue, me penſans careſſer, n'avoyent bougé d'aupres de moy toute la nuict : eux ayans dit qu'ils s'eſtoyent auſſi aucunement apperceus que i'avois eu peur d'eux, dont ils eſtoyent bien marris, ma conſolation fut (ſelon qu'ils ſont grands gauſſeurs) une riſee qu'ils firent, de ce que ſans y penſer, ils me l'avoyent baillee ſi belle. Le truchement & moi fuſmes encores de là en quelques autres villages, mais me contentant d'avoir recité ce que deſſus pour eſchantillon de ce qui m'advint en mon premier

voyage parmi les ſauvages, ie pourſuyvray à la generalité.

Pour doncques declarer les ceremonies que les *Toüoupinambaoults* obſervent à la reception de leurs amis qui les vont viſiter : il faut en premier lieu, ſi toſt que le voyageur eſt arrivé en la maiſon du *Mouſſacat*, c'eſt à dire bon pere de famille qui donne à manger aux paſſans, qu'il aura choiſi pour ſon hoſte (ce qu'il faut faire en chacun village où on frequente, & ſur peine de le faſcher quand on y arrive n'allez pas premierement ailleurs) que s'aſſeant dans un lict de cotton pendu en l'air il y demeure quelque peu de temps ſans dire mot. Apres cela les femmes venant à l'entour du lict, s'accroupiſſans les feſſes contre terre, & tenans les deux mains ſur leurs yeux, en pleurant de ceſte façon la bienvenue de celuy dont ſera queſtion, elles diront mille choſes à ſa louange.

Comme par exemple : Tu as pris tant de peine à nous venir voir : tu es bon; tu es vaillant. Et ſi c'eſt un François ou auſtre eſtranger de par deça, elles adiouſteront : Tu nous as apporté tant de belles beſongnes dont nous n'avons point encore en ce pays : brief, comme i'ai dit, elles en iettant des groſſes larmes, tiendront pluſieurs tels propos d'applaudiſſemens & flatteries. Que ſi au contraire le nouveau venu qui eſt aſſis dans le lict leur veut agreer : faiſant bonne mine de ſon coſté, s'il ne veut pleurer tout à fait (comme i'en ai veu de noſtre nation, qui, oyant la braverie de ces femmes aupres d'eux, eſtoyent ſi veaux que d'en venir iusques-là) pour le moins, en leur reſpondant, iettant quelques ſouſpirs, faut-il qu'il en face ſemblant. Ceſte premiere ſalutation ainſi faite de bonne grace, par ces femmes Ameriquaines, le *Mouſſacat*, c'eſt à dire, vieillard maiſtre de la maiſon,

lequel auſſi de ſa part, comme vous voyez en la figure, s'occupant à faire une fleſche ou autre choſe, aura eſté un quart d'heure ſans faire ſemblant de vous voir (careſſe fort contraire à nos embraſſemens, accollades, baiſemens & touchemens à la main à l'arrivee de nos amis) venant lors à vous, uſera premierement de ceſte façon de parler, *Eré-ioubé?* c'eſt à dire, Es-tu venu? puis, comment te portes-tu? que demandes-tu? &c. A quoi il faut reſpondre ſelon que verrez cy apres au colloque de leur langage. Cela fait, il vous demandera ſi vous voulez manger : que ſi vous reſpondez qu'ouy, il vous fera ſoudain appreſter & apporter dans de belle vaiſſelle de terre, tant de la farine qu'ils mangent au lieu de pain, que des venaiſons, volailles, poiſſons, & autres viandes qu'il aura : mais parce qu'ils n'ont tables, bancs, ny ſcabelles, le ſervice ſe fera à belle terre devant vos pieds : quant au bruvage, ſi vous voulez du *caouin,* & qu'il en ait de fait, il vous en baillera auſſi. Semblablement apres que les femmes ont pleuré aupres du paſſant, à fin d'avoir de luy des peignes, mirouers, ou petites patenoſtres de verre qu'on leur porte pour les mettre à l'entour de leur bras, elles luy apporteront des fruicts, ou autre petit preſent des choſes de leur pays.

Que ſi au ſurplus on veut coucher au village où on eſt arrivé, le vieillard non ſeulement fera tendre un beau lict blanc, mais encores outre cela (combien qu'il ne face pas froit en leur pays) à cauſe de l'humidité de la nuict, & à leur mode il fera faire trois ou quatre petits feux à l'entour du lict, leſquels feront ſouvent ralumez la nuict, avec certains petits ventaux qu'ils appellent *Tatapecoua,* faits de la façon des contenances que les dames de par deça tiennent devant elles au pres du feu, de peur qu'il ne leur gaſte la face.

Mais puisqu'en traittant de la police des sauvages ie suis venu à parler du feu, lequel ils appellent *Tata*, & la fumee *Tatatin*, ie veux aussi declarer l'invention gentile, & incognue, par deça, qu'ils ont d'en faire quand il leur plaist (chose non moins esmerveillable que la pierre d'Escosse, laquelle, suyvant le tesmoignage de celuy qui a escrit des singularitez dudit pays, a ceste proprieté, qu'estant dans des estoupes, ou dans de la paille, sans autre artifice, elle allume le feu). D'autant doncques qu'aymans fort le feu, ils ne demeurent gueres en un lieu sans en avoir, principalement la nuict qu'ils craignent merveilleusement d'estre surprins d'*Aygnan*, c'est à dire du malin esprit, lequel, comme i'ay dit ailleurs, les bat & tourmente souvent : soit qu'ils soyent par les bois à la chasse, ou sur le bord des eaux à la pescherie, ou ailleurs par les champs : au lieu que nous nous servons à cela de la pierre & du fusil, dont ils ignorent l'usage, ayans en recompense en leur pays deux certaines especes de bois, dont l'un est presque aussi tendre q' s'il estoit à demy pourri, & l'autre au contraire aussi dur que celuy dequoy nos cuisiniers font des lardoires : quand ils veulent allumer du feu, ils les accommodent de ceste sorte. Premierement apres qu'ils ont apprimé & rendu aussi pointu qu'un fuseau par l'un des bouts un baston de ce dernier, de la longueur d'environ un pied, plantant ceste pointe au milieu d'une piece de l'autre, que i'ay dit estre fort tendre, laquelle ils touchent tout à plat contre terre, ou la tiennent sur un tronc, ou grosse busche, en façon de potence renversee : tournant puis apres fort soudainement ce baston entre les deux palmes de leurs mains, comme s'ils vouloyent forer & percer la piece de dessous de part en part, il advient que de ceste soudaine & roide agitation de

ces deux bois, qui ſont ainſi comme entrefiſchez l'un dans l'autre, il ſort non ſeulement de la fumee, mais auſſi une telle chaleur, qu'ayans du cotton ou des fueilles d'arbres bien ſeiches toutes preſtes (ainſi qu'il faut avoir par deça le drapeau bruſlé, ou autre eſmorce pres du fuſil), le feu s'y emprend ſi bien q'i'aſſeure ceux qui m'en voudront croire, en avoir moy-meſme fait de ceſte façon. Non pas cependant q' pour cela ie veuille dire, moins croire ou faire accroire, ce q' quelqu'un a mis en ſes eſcrits : aſſavoir que les ſauvages de l'Amerique (qui ſont ceux dont ie parle à preſent) avant ceſte invention de faire feu, ſeichoyent leurs viandes à la fumee. Car tout ainſi q' ie tiens ceſte maxime de phyſique tournee en proverbe eſtre tres vraye; aſſavoir qu'il n'y a point de feu ſans fumee, auſſi par le contraire eſtimé-ie celuy n'eſtre pas bon naturaliſte qui nous veut faire accroire qu'il y a de la fumee ſans feu. I'entend de la fumee, laquelle, comme celui dont ie parle veut donner à entendre, puiſſe cuire les viandes : tellement que ſi pour ſolution il vouloit dire qu'il a entendu parler des vapeurs & exhalations, encores qu'on luy accorde qu'il y en ait de chaudes, tant y a qu'attendu que tant s'en faut qu'elles les puiſſent ſeicher, qu'au contraire, fuſt chair ou poiſſon, elles les rendroyent plus toſt moites & humides : la reſponse ſera, que cela eſt ſe moquer du monde. Partant puiſque ceſt auteur, tant en ſa *Coſmographie* qu'ailleurs, ſe plaind ſi fort & ſi ſouvent de ceux, leſquels ne parlans pas à ſon gré des matieres qu'il touche, il dit n'avoir pas bien leu ſes eſcrits : ie prie les lecteurs d'y bien notter le paſſage ferial que i'ay conté de ſa nouvelle chaude, & ſogrenue fumee, laquelle ie lui renvoye en ſon cerveau de vent.

Retournant donc à parler du traitement que les ſau-

vages font à ceux qui les vont viſiter : apres, qu'en la maniere que i'ay dit, leurs hoſtes ont beu & mangé, & ſe ſont repoſez, ou ont couché en leurs maiſons : s'ils ſont honneſtes, ils baillent ordinairement des couſteaux, ou des cizeaux, ou bien des pincettes à arracher la barbe aux hommes : aux femmes, des peignes & des mirouers : & encores aux petits garçons des haims à peſcher. Que ſi au reſte on a affaire de vivres ou autres choſes de ce qu'ils ont, ayant demandé que c'eſt qu'ils veulent pour cela, quand on leur a baillé ce dequoy on eſt convenu, on le peut emporter & s'en aller. Au ſurplus, parce, comme i'ay dit ailleurs, que n'ayans chevaux, aſnes, ny autres beſtes qui portent ou charient en leur pays, la façon ordinaire eſtant d'y aller à beaux pieds ſans lance : ſi les paſſans eſtrangers ſe trouvent las, preſentans un couteau ou autre choſe aux ſauvages, prompts qu'ils ſont à faire plaiſir à leurs amis, ils s'offriront pour les porter. Comme de fait, durant que i'eſtois par delà, il y en a eu tels qui nous ayans mis la teſte entre les cuiſſes & les iambes pendantes ſur leurs ventres, nous ont ainſi portez ſur leurs eſpaules plus d'une grande lieüe ſans ſe repoſer : de façon que ſi pour les ſoulager, nous les voulions quelques fois faire arreſter, eux ſe moquans de nous, diſoyent en leur langage : Et comment? penſez-vous que nous ſoyons des femmes, ou ſi laſches & foibles de cœur que nous puiſſions defaillir ſous le faix? Plus toſt, me dit une fois un, qui m'avoit ſur ſon col, ie te porterois tout un iour ſans ceſſer d'aller : tellement que nous autres de noſtre coſté rians à gorge deſployee ſur ces Traquenards à deux pieds, les voyans ſi bien deliberez en leur applaudiſſans & mettans encores (comme on dit) d'avantage le cœur au ventre, leur diſions, allons doncques touſiours.

Quant à leur charité naturelle, en fe diftribuans & faifans iournellement prefens les uns aux autres, des venaifons, poiffons, fruicts & autres biens qu'ils ont en leur pays, ils l'exercent de telle façon que non feulement un fauvage, par maniere de dire, mour roit de honte s'il voyoit fon prochain, ou fon voifin aupres de foy avoir faute de ce qu'il a en fa puiffance, mais auffi, comme ie l'ay experimenté, ils ufent de mefme liberalité envers les eftrangers leurs alliez. Pour exemple de quoy i'allegueray, que cefte fois (ainfi que i'ay touché au dixiefme chapitre) que deux François & moy, nous eftans efgarez par les bois, cuidafmes eftre devorez d'un gros & efpouvantable lezard, ayans outre cela, l'efpace de deux iours & d'une nuict que nous demeurafmes perdus, enduré grand faim : nous eftant finalement retrouvez en un village nommé *Pano*, où nous avions efté d'autres fois, il n'est pas poffible d'eftre mieux receu que nous fufmes des fauvages de ce lieu-la. Car en premier lieu, nous ayans ouy raconter les maux que nous avions endurez : mefme le danger où nous avions efté, d'eftre non feulement devorez des beftes cruelles, mais auffi d'eftre prins & mangez des *Margaias*, nos ennemis & les leurs, de la terre defquels (sans y penfer) nous nous eftions approché bien pres : parce, di-ie, qu'outre cela, paffans par les deferts, les efpines nous avoyent bien fort efgratignez, eux nous voyans en tel eftat, en prindrent si grand pitié, que les receptions hypocritiques de ceux de par deça, qui pour confolation des affligez n'ufent que du plat de la langue, eft bien efloignee de l'humanité de ces gens, lefquels neantmoins nous appellons barbares. Pour doncques venir à l'effect, apres qu'avec de belle eau claire, qu'ils furent querir expres, ils eurent com-

mencé par là (qui me fit resouvenir de la façon des anciens) de laver les pieds & les iambes de nous trois François, qui estions assis chacun en son lict à part, les vieillards lesquels dès nostre arrivee avoyent donné ordre qu'on nous apportast à manger, mesme avoyent commandé aux femmes, qu'en diligence elles fissent de la farine tendre, de laquelle (comme i'ay dit ailleurs) i'aimerois autant manger que du molet de pain blanc tout chaud : nous voyans un peu refraischis, nous firent incontinent servir à leur mode de force bonnes viandes, comme venaisons, volailles, poissons & fruicts exquis, dont ils ne manquent iamais.

Davantage, quand le soir fut venu, à fin que nous reposissions plus à l'aise, le vieillard nostre hoste, ayant fait oster tous les enfans d'aupres de nous, le matin à nostre resveil nous dit : Et bien *Atono-assats :* (c'est à dire, parfaicts alliez) avez-vous bien dormi ceste nuict? à quoy luy estant respondu qu'ouy fort bien, il nous dit : Reposez-vous encore, mes enfans, car ie vis bien hier au soir q' vous estiez fort las. Brief il m'est malaisé d'exprimer la bonne chere qui nous fut lors faite par ces sauvages : lesquels à la verité, pour le dire en un mot, firent en nostre endroit ce que saint Luc dit aux actes des Apostres, que les barbares de l'isle de Malte pratiquerent envers sainct Paul, & ceux qui estoyent avec luy, apres qu'ils eurent eschappé le naufrage dont il est là fait mention. Or parce que nous n'allions point par pays que nous n'eussions chacun un sac de cuir plein de mercerie, laquelle nous servoit au lieu d'argent, pour converser parmi ce peuple : au departir de là, nous baillasmes ce que il nous pleut, assavoir (comme i'ay tantost dit que c'est la coustume) cousteaux, cizeaux, & pincettes aux bons vieillards : des peignes, mirouers & bracelets,

de boutons de verre aux femmes : & des hameçons à pefcher aux petits garçons.

Surquoy auffi, à fin de mieux faire entendre combien ils font cas de ces chofes, ie reciteray que moy eftant un iour en un village, mon *Mouffacat*, c'eft à dire, celuy qui m'avoit receu chez foy, m'ayant prié de luy monftrer tout ce que i'avois dans mon *Caramemo*, c'eft à dire, dans mon fac de cuir : apres qu'il m'eut fait apporter une belle grande vaiffelle de terre, dans laquelle i'arrengeay tout mon cas : luy, s'efmerveillant de voir cela, appelant foudain tous les autres fauvages, il leur dit : Ie vous prie, mes amis, confiderez un peu quel perfonnage i'ay en ma maifon : car, puifqu'il a tant de richeffes, ne faut-il pas bien dire qu'il foit grand feigneur? Et cependant, comme ie dis en riant contre un mien compagnon qui eftoit là avec moy, tout ce que ce fauvage eftimoit tant, qui eftoit en fomme cinq ou fix coufteaux emmanchez de diverfes façons, autant de peignes, deux ou trois grands mirouers, & autres petites befongnes, n'euft pas vallu deux testons dans Paris. Parquoy fuyvant ce que i'ay dit ailleurs, qu'ils ayment furtout ceux qui font liberaux, me voulant encores moy mefme plus exalter qu'il n'avoit fait, ie lui baillay publiquement & gratuitement devant tous, le plus grand & le plus beau de mes coufteaux : duquel de fait il fit autant de conte, que feroit quelqu'un en noftre France, auquel on auroit fait prefent d'une chaine d'or de la valeur de cent efcus.

Que fi vous demandez maintenant plus outre, fur la frequentation des fauvages de l'Amerique, defquels ie traitte à prefent affavoir, fi nous nous tenions bien affeurez parmi eux, ie refpons, que tout ainfi qu'ils haiffent fi mortellement leurs ennemis, que comme

vous avez entendu cy devant, quand ils les tiennent, ſans autre compoſition, ils les aſſomment & mangent : par le contraire ils aiment tant eſtroitement leurs amis & confederez, tels que nous eſtions de ceſte nation nommee *Toüoupinambaoults,* que plus toſt pour les garantir, & avant qu'ils receuſſent aucun deſplaiſir, ils ſe feroyent hacher en cent mille pieces, ainſi qu'on parle : tellement que les ayant experimentez, ie me fierois, & me tenois de fait lors plus aſſeuré entre ce peuple que nous appellons ſauvages, que ie ne ferois maintenant en quelques endroits de noſtre France, avec les François deſloyaux & degenerez : ie parle de ceux qui ſont tels : car quant aux gens de bien, dont par la grace de Dieu le royaume n'eſt pas encore vuide, ie ſerois tres marri de toucher à leur honneur.

Toutesfois à fin que ie diſe le *pro* & le *contra* de ce que i'ay cognu eſtant parmi les Ameriquains, ie reciteray encores un faict contenant la plus grande apparence de danger où ie me ſuis iamais trouvé entre eux. Nous eſtans donc un iour inopinément rencontrez ſix François en ce beau village d'*Okorantin,* duquel i'ay ià pluſieurs fois fait mention cy deſſus, diſtant de dix ou douze lieües de noſtre fort, ayant reſolu d'y coucher, nous fiſmes partie à l'arc, trois contre trois pour avoir des poulles d'Inde & autres choſes pour noſtre ſouper. Tellement qu'eſtant advenu que ie fus des perdans, ainſi que ie cherchois des volailles à acheter parmi le village, il y eut un de ces petits garçons François, que i'ay dit du commencement, que nous avions mené dans le navire de Roſee pour apprendre la langue du pays, lequel ſe tenoit en ce village, qui me dit : Voila une belle & groſſe canne d'Inde, tuez-la, vous en ferez quitte en payant : ce que n'ayant point



fait difficulté de faire (parce que nous avions ſouvent ainſi tué des poulles en d'autres villages, dequoy les ſauvages, en les contentans de quelques couſteaux, ne s'eſtoient point faſchez) apres que i'eu ceſte cane morte en ma main, ie m'en allay en une maiſon, où preſque tous les ſauvages de ce lieu eſtoyent aſſemblez pour *caouiner*. Ainſi ayant là demandé à qui eſtoit la cane, à fin q' ie la luy payaſſe, il y eut un vieillard, lequel, avec une aſſez mauvoiſe trongne, ſe preſentant, me dit, c'eſt à moy. Que veux-tu que ie t'en donne, lui di-ie? Un couſteau, reſpondit-il : auquel ſur le champ en ayant voulu bailler un, quand il l'eut veu, il dit, i'en veux un plus beau : ce que ſans repliquer lui ayant preſenté, il dit qu'il ne vouloit point encore de ceſluy la. Que veux-tu donc, lui di-ie, que ie te donne? Une ſerpe, dit-il. Mais parce qu'outre que cela eſtoit un pris de tout exceſſif en ce pays là, de donner une ſerpe pour une cane, encores n'en avois-ie point, pour lors ie lui dis qu'il ſe contentaſt s'il vouloit du ſecond couſteau que ie luy preſentois, & qu'il n'en auroit autre choſe. Mais là deſſus le truchemént, qui cognoiſſoit mieux leur façon de faire (combien qu'en ce faict, comme ie diray, il fuſt auſſi bien trompé que moy) me dit, il eſt bien faſché, & quoy que c'en ſoit, il luy faut trouver une ſerpe. Parquoy en ayant emprunté une du garçon duquel i'ai parlé, quand ie la voulu bailler à ce ſauvage, il en fit derechef plus de refus qu'il n'avoit fait auparavant des couſteaux : de façon que me faſchant de cela, pour la troiſieme fois ie luy dis : Que veux tu donc de moy? A quoy furieuſement il repliqua, qu'il me vouloit tuer comme i'avois tué ſa cane : car, dit-il, parce qu'elle a eſté à un mien frere qui eſt mort, ie l'aimois plus que toute autre choſe que i'euſſe en ma

puiſſance. Et de fait, mon lourdaut de ce pas s'en allant querir une eſpee, pluſtoſt groſſe maſſue de bois de cinq à ſix pieds de long, revenant tout ſoudain vers moy, continuoit touſiours à dire qu'il me vouloit tuer. Qui fut donc bien esbahi ce fut moy : & toutesfois, comme il ne faut pas faire le chien couchant (comme on parle) ny le craintif en ceſte nation, il ne falloit pas que i'en fiſſe ſemblant. Là deſſus le truchement, qui eſtoit aſſis dans un lict de cotton pendu entre le querelleur & moy, m'advertiſſant de ce que ie n'entendois point, me dit : Dites-luy en tenant voſtre eſpee au poing, & luy monſtrant voſtre arc & vos fleſches, à qui il penſe avoir affaire : car quant à vous vous eſtes fort & vaillant, & ne vous lairrez pas tuer ſi aiſément qu'il penſe. Somme fa ſant bonne mine & mauvais ieu, comme on dit, apres pluſieurs autres propos que nous euſmes ce ſauvage & moi, ſans (ſuyvant ce que i'ay dit au commencement de ce chapitre) que les autres fiſſent aucun ſemblant de nous accorder, yvre qu'il eſtoit du *caouin* qu'il avait beu tout le long du iour, il s'en alla dormir & cuver ſon vin, & moy & le truchement ſouper & manger ſa cane avec nos compagnons, qui nous attendans au haut du village, ne ſavoyent rien de noſtre querelle.

Or cependant, comme l'iſſue monſtra, les *Toüoupinambaoults* ſachans bien, qu'ayans ia les Portugais pour ennemis, s'ils avoyent tué un François, la guerre irreconciliable feroit tellement declairee entr'eux, qu'ils ſeroyent à iamais privez d'avoir de la marchandiſe, tout ce que mon homme avoit fait, n'eſtoit qu'en ſe iouant. Et de fait, s'eſtant reveillé environ trois heures apres, il m'envoya dire par un autre ſauvage que i'eſtois ſon fils, & que ce qu'il avoit fait en mon endroit eſtoit ſeulement pour eſprouver, & voir

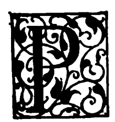
à ma contenance ſi ie ferois bien la guerre aux Portugais & aux *Margaias* nos communs ennemis. Mais de mon coſté, à fin de luy oſter l'occaſion d'en faire autant une autre fois, ou à moy, ou à un autre des noſtres : ioint que telles riſees ne ſont pas fort plaiſantes, non ſeulement ie luy manday que ie n'avois que faire de luy, & que ie ne voulois point de pere qui m'eſprouvaſt avec une eſpee au poing, mais auſſi le lendemain, entrant en la maiſon où il eſtoit, à fin de luy faire trouver meilleur, & luy monſtrer que tel ieu me deſplaiſoit, ie donnay des petits couſteaux & des haims à peſcher aux autres tout aupres de luy qui n'eut rien. On peut donc recueillir tant de ceſt exemple, que de l'autre que i'ay recité cy deſſus de mon premier voyage parmi les ſauvages, ou, pour l'ignorance de leur couſtume envers notre nation ie cuidois eſtre en danger, que ce que i'ay dit de leur loyauté envers leurs amis demeure touſiours vray & ferme : aſſavoir qu'ils feroyent bien marris de leur faire deſplaiſir. Surquoy, pour concluſion de ce poinct, i'adiouſteray, que ſur tout les vieillards, qui par le paſſé ont eu faute de coignees, ſerpes & couſteaux (qu'ils trouvent maintenant tant propres pour couper leurs bois, & faire leurs arcs & leurs fleſches) non ſeulement traittent fort bien les François qui les viſitent, mais auſſi exhortent les ieunes gens d'entr'eux, de faire le ſemblable à l'advenir.





CHAPITRE XIX.

Comment les ſauvages ſe traittent en leurs maladies, enſemble de leurs ſepultures & funerailles, & des grands pleurs qu'ils font apres leurs morts.



OUR mettre fin à parler de nos ſauvages de l'Amerique, il faut ſavoir comment ils ſe gouvernent en leurs maladies, & à la fin de leurs iours : c'eſt dire, quand ils ſont prochains de leur mort naturelle. S'il advient donc qu'aucuns d'eux tombe malade, apres qu'il aura monſtré & fait entendre où il ſent ſon mal, ſoit au bras, iambes ou autres parties du corps : ceſt endroit là ſera ſuſſé avec la bouche par l'un de ſes amis : & quelquesfois par une maniere d'abuſeurs qu'ils ont entr'eux nommez *Pagés,* qui eſt à dire barbier ou medecin (autre que les Caraibes dont i'ay parlé, traitant de leur religion), leſquels non ſeulement leur font accroire qu'ils leur arrachent la douleur, mais auſſi qu'ils leur prolongent la vie. Cependant outre les fievres & maladies communes de nos Ameriquains, à quoy, comme i'ay touché cy devant, à cauſe de leur pays bien temperé, ils ne ſont pas ſi ſuiets que nous ſommes par deçà, ils ont une maladie incurable qu'ils nomment *Pians :* laquelle combien qu'ordinairement elle ſe prenne & provienne de paillardiſe, i'ay

neantmoins veu avoir à de ieunes enfants qui en eſtoyent auſſi couverts, qu'on en voit par deçà eſtre de la petite verole. Mais, au reſte, ceſte contagion se convertiſſant en puſtules plus larges que le pouce, leſquelles s'eſpandent par tout le corps & iuſques au viſage : ceux qui en ſont entachez en portent auſſi bien les marques toute leur vie, que font les verolez & chancreux de par deça, de leur turpitude & vilenie. Et de fait i'ay veu en ce pays la un Truchement, natif de Rouen, lequel s'eſtant veautré en toutes ſortes de paillardiſes parmi les femmes & filles ſauvages, en avoit ſi bien receu ſon ſalaire, que ſon corps et ſon viſage eſtans auſſi couverts et deffigurez de ces *Pians* que s'il euſt eſté vray ladre, les places y eſtoyent tellement imprimees, qu'impoſſible luy fut de iamais les effacer : auſſi eſt ceſte maladie la plus dangereuse en ceſte terre du Breſil. Ainſi, pour reprendre mon premier propos, les Ameriquains ont ceſte couſtume, que quant au traitement de la bouche de leurs malades, ſi celuy qui eſt detenu au lict devoit demeurer un mois ſans manger, on ne luy en donnera iamais qu'il n'en demande : meſme, quelque grieve que ſoit la maladie, les autres qui ſont en ſanté, ſuyvant leur couſtume, ne laiſſeront pas pour cela, beuvans, ſautans & chantans, de faire bruit autour du pauvre patient : lequel auſſi de ſon coſté ſachant bien qu'il ne gagneroit rien de s'en faſcher, aime mieux avoir les oreilles rompues que d'en dire mot. Toutesfois s'il advient qu'il meure, & ſurtout ſi c'eſt quelque bon pere de famille, la chantrerie eſtant ſoudain tournee en pleurs, ils lamentent de telle façon, que ſi nous nous trouvions en quelque village où il y euſt un mort, où il ne falloit pas faire eſtat d'y coucher, on ne ſe pas attendre de dormir la nuict. Mais principalement c'eſt mer-

veille d'ouir les femmes, lesquelles braillans si fort & si haut, que vous diriez que ce sont hurlemens de chiens & de loups, font communément tels regrets & tels dialogues. Il est mort (diront les unes en trainant leurs voix) celuy qui estoit si vaillant & qui nous a tant fait manger de prisonniers. Puis les autres en esclatant de mesme, respondront : O que c'estoit un bon chasseur & un excellent pescheur. Ha le brave assommeur de Portugais & de *Margaias*, desquels il nous a si bien vengez, dira quelqu'une entre les autres : tellement que parmi ces grands pleurs, s'incitans à qui fera le plus grand dueil, & comme vous voyez en la presente figure, s'embrassans les bras & les espaules l'une de l'autre, iusques à ce que le corps soit osté de devant elles, elles ne cesseront, en dechifrans & recitans par le menu tout ce qu'il aura fait & dit en sa vie, de faire de longues kirielles de ses louanges.

Bref à la maniere que les femmes de Bearn, ainsi qu'on dit, faisans de vice vertu en une partie des pleurs qu'elles font sur leurs maris decedez chantent : *la mi amon, la mi amon, cara rident, œil de splendon : Cama leugé, bel dansadou : Lo mé balen, lo m'es burbat : mati depes : fort tard au lheit.* C'est à dire mon amour, mon amour; visage riant, œil de splendeur, iambe legere, beau danseur, le mien vaillant, le mien esveille, matin debout, fort tard au lict : Voire comme aucuns disent que les femmes de Gascongne adioustent, *Vere, vere. ô le bet renegadon, ô le bet iougadon qu'here* : c'est à dire, helas! helas! O le beau renieur, ô le beau ioueur qu'il estoit : ainsi en font nos povres Ameriquaines, lesquelles au surplus, au refrain de chaque pose, adioustans tousiours, il est mort, il est mort, celuy duquel nous faisons maintenant le dueil : les hommes leur respondans disent, helas il est vray,

nous ne le verrons plus iufques à ce que nous foyons derriere les montagnes, où, ainfi que nous enfeignent nos *Caraibes,* nous danferons avec luy, & autres femblables propos qu'ils adiouftent.

Or ces querimonies durans ordinairement demiiour (car ils ne gardent gueres leurs corps morts davantage) apres que la foffe aura efté faite, non pas longue à noftre mode, ains ronde & profonde comme un grand tonneau à tenir le vin le corps qui auffi incontinent apres avoir efté expiré, aura efté plié, les bras & les iambes liez à l'entour, fera ainfi enterré prefque tout debout : mefme (comme i'ay dit) fi c'eft quelque bon vieillard qui foit decedé, il fera enfepulturé dans fa maifon, enveloppé de fon lict de cotton, voire on enterrera avec luy quelques coliers, plumafferies & autres besongnes qu'il vouloit porter quand il eftoit en vie. Sur lequel propos on pourroit alleguer beaucoup d'exemples des anciens qui en ufoyent de cefte façon : comme ce que Iofephe dit que fut mis au fepulchre de David & ce que les hiftoires prophanes tefmoignent de tant de grands perfonnages qui apres leur mort, ayans efté ainfi parez de ioyaux fort precieux, le tout eft pourri avec leurs corps. Et pour n'aller plus loin de nos Ameriquains (comme nous avons ici allegué ailleurs), les Indiens du Peru, terre continente à la leur, enterrans avec leurs rois & caciques grande quantité d'or et de pierres précieufes : plufieurs Efpagnols de ceux qui furent les premiers en cefte contrée là, recerchans les defpouilles de ces corps morts, iufques aux tombeaux & crotes où ils fçavoyent les trouver, en furent grandement enrichis. De maniere qu'on peut bien appliquer à tels avaricieux, ce que Plutarque dit que la Royne Semiramis avoit fait engraver en la pierre de fa fepulture :

assavoir par le dehors tourné en vers françois, comme s'en suit :

Quiconque soit le Roy de pecune indigent,
Ce tombeau ouvert prenne autant qu'il veut d'argent.

Puis celuy qui l'ouvrit y pensant trouver grand butin, au lieu de cela vid ceste escriture par le dedans :

Si tu n'estois meschant insatiable d'or,
Iamais n'eusses fouillé des corps morts le thrésor.

Toutesfois pour retourner à nos *Toüoupinambaoults*, depuis que les François ont hanté parmi eux, ils n'enterrent pas si coustumierement les choses de valeur avec leurs morts, qu'ils souloyent faire auparavant : mais, ce qui est beaucoup pire, oyez la plus grande superstition qui se pourroit imaginer, en laquelle ces pauvres gens sont detenus. Dès la premiere nuict d'apres qu'un corps, à la façon que vous avez entendu, a esté enterré, eux croyans fermement que si *Aygnan*, c'est à dire le diable en leur langage, ne trouvoit d'autres viandes toutes prestes aupres, qu'il le deterreroit & mangeroit : non seulement ils mettent de grands plats de terre pleins de farine, volailles, poissons & autres viandes bien cuictes, avec de leur bruvage dit *Caouin*, sur la fosse du desfunct, mais aussi iusqu'à ce qu'ils pensent que le corps soit entierement pourri, ils continuent à faire tels services vrayement diaboliques : duquel erreur il nous estoit tant plus mal aisé de les divertir, que les truchemens de Normandie qui nous avoyent precedez en ce pays là, à l'imitation des prestres de Bel, desquels il est fait mention en l'Escriture, prenans de nuict ces bonnes viandes pour les manger, les y avoyent tellement

entretenus, voire confirmez, que quoy que par l'experience nous leur monftriffions que ce qu'ils y mettoyent le foir s'y retrouvoit le lendemain, à peine pufmes nous perfuader le contraire à quelques uns. Tellement qu'on peut dire que cefte refverie des fauvages n'eft fort differente de celle des rabins docteurs iudaïques, ni de celle de Paufanias. Car les rabins tiennent que le corps mort eft laiffé en la puiffance d'un diable qu'ils nomment Zabel ou Azazel, lequel ils difent eftre appelé prince du defert, au Levitique : & mefmes pour confirmer leur erreur, ils deftournent ces paffages de l'Ecriture où il eft dit au ferpent : Tu mangeras la terre tout le temps de la vie : car, difent-ils, puifque noftre corps eft créé du limon & de la poudre de la terre, qui eft la viande du ferpent, il luy eft fuiect iusques à ce qu'il foit tranfmué en nature fpirituelle. Paufanias femblablement raconte d'un autre diable nommé Eurinomus, duquel les interpreteurs des Delphiens ont dit qu'il devoroit la chair des morts, & n'y laiffoit rien que les os, qui eft en fomme, ainfi que i'ay dit, le mefme erreur de nos Ameriquains.

Finalement quant à la maniere que nous avons monftré au chapitre precedent, les fauvages renouvellent & tranfportent leurs villages en autres lieux, mettans fur les foffes des trefpaffez de petites couvertures de cefte grande herbe qu'ils nomment *Pindo*, non feulement les paffans, par ce moyen, y recognoiffent forme de cimetiere, mais auffi quand les femmes s'y rencontrent, ou autrement quand elles font par les bois, fi elles fe reffouviennent de leurs feus maris, ce fera, faifant les regrets accoutumez, à hurler de telle façon qu'elles fe font ouyr de demie lieüe. Parquoy les laiffant pleurer tout leur faoul, puis que i'ay pourfuyvi les fauvages iufques à la foffe, ie mettrai

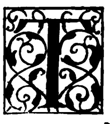
ici fin à difcourir de leur maniere de faire : toutesfois les lecteurs en pourront encore voir quelque chofe au colloque fuyvant, qui fut fait au temps que i'eftois en l'Amerique, à l'aide d'un truchement : lequel non feulement pour y avoir demeuré fept ou huict ans, entendoit parfaitement le langage des gens du pays, mais auffi parce qu'il avoit bien eftudié, mefme en la langue grecque, de laquelle (ainfi que ceux qui l'entendent ont ia peu voir ci-deffus) cefte nation des *Toüoupinambaoults* a quelques mots, il le pouvoit mieux expliquer.





CHAPITRE XX

Colloque de l'entrée ou arrivée en la terre du Brefil, entre les gens du pays nommés Toüoupinambaoults & Toupinenkins en langage fauvage & françois.



OÜOUPINAMBAOULT. — *Ere-ioubè?* Es-tu venu?

FRANÇOIS. — Ouy, ie fuis venu.

T. — *Teh! auge-ny-po.* Voila bien dit.

T. — *Mara-pé-déréré?* Comment te nommes tu?

L. — *Lery-ouffou.* Une groffe huître.

T. — *Ere-iacaffopienc?* As-tu laiffé ton pays pour venir demeurer icy?

F. — *Pa.* Ouy.

T. — *Eori-deretani ouani repiac.* Vien doncques voir le lieu où tu demeureras.

F. — *Augé-bé.* Voila bien dit.

T. — *I-endé-répiac? aout i-eudérépiac aout é éhéraire. Teh! ouéreté kenois Lery-ouffou yméen!* Voila doncques il eft venu par deçà, mon fils, nous ayant en fa memoire, helas!

T. — *Eréron dé carameino?* As-tu apporté tes coffres? Ils entendent auffi tous autres vaiffeaux à tenir hardes que l'homme peut avoir.

F. — *Pá arout.* Ouy, ie les ay apportez.

T. — *Mobouy?* Combien?

Autant qu'on en aura on leur pourra nombrer par paroles iusques au nombre de cinq, en les nommant ainsi : *Augé-pé* 1, *mocouein* 2, *mossaput* 3, *oioicondic* 4, *ecoinbo* 5. Si tu en as deux, tu n'as que faire d'en nommer quatre ou cinq. Il te suffira de dire *mocouein* de trois & quatre. Semblablement s'il y en a quatre, tu diras *oioicondic*. Et ainsi des autres ; mais s'ils ont passé le nombre de cinq, il faut que tu monstres par les doigts & par les doigts de ceux qui sont aupres de toy, pour accomplir le nombre que tu leur voudras donner à entendre, & de toute autre chose semblablement. Car ils n'ont autre maniere de conter.

T. — *Mâé pérérout, de caramémo poupé?* Quelle chose est-ce que tu as apportee dedans tes coffres ?

F. — *A-aub.* Des vestements.

T. — *Mara-vaé?* De quelle sorte ou couleur?

F. — *Sóbouy-eté,* de bleu. *Pirenc,* rouge. *Ioup,* iaune. *Son,* noir. *Sóbouy-masson,* verd. *Pirienc,* de plusieurs couleurs. *Pegassou-aue,* couleur de ramier. *Tin,* blanc & est entendu de chemises.

T. — *Maé-pàmo?* Quoi encores?

F. — *A cang aubé-roūpé.* Des chapeaux.

T. — *Seta-pé?* Beaucoup.

F. — *Icatoupané.* Tant qu'on ne peut les nombrer

T. — *Ai-pogno?* Est-ce tout?

F. — *Erimen.* Non ou nenny.

T. — *Esse non bat.* Nomme tout.

F. — *Coromo.* Attens un peu.

T. — *Neìn.* Or sus doncques.

F. — *Mocap* ou *Mororocap.* Artillerie à feu, comme harquebuze grande ou petite : car *Mocap* signifie toute maniere d'artillerie à feu, tant de grosses pieces de navires, qu'autres. Il semble aucune fois qu'ils prononcent *Bocap* par B, & seroit bon en escrivant ce

mot d'entremefler *M B* enfemble qui pourroit. *Mocapcoui*, de la poudre à canon, ou poudre à feu, comme flafques, cornes & autres.

T. — *Mara-vaé?* Quels font-ils?

F. — *Tapirouſſou-alc.* De corne de bœuf.

T. — *Augé-gaton-tégué.* Voila très bien dit.

Màe pé ſepouyt rem? Qu'eft-ce qu'on baillera pour ce?

F. — *Arouri.* Ie ne les ay qu'apportees comme difant, ie n'ay point de hafte de m'en desfaire : en leur faifant fembler bon.

T. — *Hé!* C'eft une interiection qu'ils ont accouftumé de faire quand ils penfent à ce qu'on leur dit, voulans refpliquer volontiers. Neantmoins fe taifent a fin qu'ils ne soyent veus importuns.

F. — *Arrou-itaygapen.* I'ay apporté des efpees de fer.

T. — *Naoepiac-icho pénè?* Ne les verray-ie point?

F. — *Bégoé irem.* Quelque iour à loifir.

T. — *Néréroupè guya-pat?* N'as-tu point apporté de ferpes à creufer?

F. — *Arrout.* I'en ay apporté.

T. — *Igatou-pé?* Sont-elles belles?

F. — *Guiapav-été.* Ce font ferpes excellentes.

T. — *Aua-pomoquem?* Qui les a faites?

F. — *Pagé-ouaſſou remymogneu.* Ç'a efté celuy que cognoiffez, qui fe nomme ainfi, qui les a faites.

T. — *Augé-terah.* Voila qui va bien.

T. — *Acepiah mo mèn.* Helas! ie les verrois volontiers.

F. — *Karamouſſee.* Quelque autre fois.

T. — *Tàcépiah taugé.* Que ie les voye prefentement.

F. — *Eembereingué.* Atten encore.

T. — *Eréroupè itaxé amo.* As-tu point apporté de coufteaux?

F. — *Arroureta.* I'en ay apporté en abondance.

T. — *Secouarantin vaé.* Sont-ce des coufteaux qui ont le manche fourchu?

F. — *En-eu non ivetin,* à manche blanc. *Ivèpèp,* à demi raffé. *Taxe miri,* des petits coufteaux. *Pinda,* des haims. *Montemonton,* des alanies. *Arroua,* des miroirs. *Knap,* des peignes. *Moùrobouy été,* des colliers ou bracelets bleus. *Cepiah yponyéum,* qu'on n'a point accouftumé d'en voir. Ce font les plus beaux qu'on pourroit voir depuis qu'on a commencé à venir deça.

T. — *Eaſo ia-voh de caramemo t'acepiah dè maè.* Ouvre ton coffre à fin que ie voye tes biens.

F. — *Aimoſſaénen,* ie fuis empefché. *A cépiah-ouca iren deſne,* ie le monftreray quelque iour que ie viendray à toy.

T. — *Nárour ichop' Iremmaé deſne?* Ne t'apporteroy-ie point des biens quelques iours?

F. — *Maé pererou potat?* Que veux-tu apporter?

T. — *Sceh dè.* Ie ne fcay, mais toy? *Maé peréi potat?* Que veux-tu?

F. — *Soo,* des beftes; *oura,* des oyfeaux; *pira,* du poiffon; *ouy,* de la farine; *yetio,* des naveaux; *commenda-ouaſſou,* des grandes febves; *commenda miri,* des petites febves; *morgonia ouaſſou,* des oranges & des citrons; *maé tironèn,* de toutes ou plufieurs chofes.

T. — *Mara-vaé ſbo ereiuſceh?* De quelle forte de befte as-tu appetit de manger?

F. — *Nacepiah que von gonacuré.* Ie ne veux de celles de ce pays.

T. — *Aaſienon deſne.* Que ie te les nomme.

F. — *:in.* Or là.

T. — *apirouſſou.* Une befte qu'ils nomment ainfi,

demi-afne & demi-vache. *Se-ouaffou*, efpece de cerf & biche. *Taiafou*, fanglier du pays. *Agouti*, une befte rouffe grande comme un petit cochon de trois femaines. *Pague*, c'eft une befte grande comme un petit cochon d'un mois, rayee de blanc & noir. *Tapiti*, efpece de lievre.

F. — *Effe non ooca y chefne*. Nomme moy des oifeaux.

T. — *Iacon*. C'eft un oifeau grand comme un chapon, fait comme une petite poule de Guinee, dont il y en a de trois fortes, c'eft affavoir *Iacoutin, Iacoupem* & *Iacou-ouaffou* : & font de fort bonne faveur, autant qu'on pourroit eftimer autres oifeaux. *Moutou*, paon fauvage dont en y a de deux fortes, de noirs & gris ayans le corps de la grandeur d'un paon de noftre pays (oyfeau rare). *Mocacoua*, c'eft une grande forte de perdrix ayant le corps plus gros qu'un chapon. *Ynambou-ouaffou*, c'eft une perdrix de la grande forte, prefque auffi grande comme l'autre ci-deffus nommee. *Ynambou*, c'eft une perdrix prefque comme celles de ce pays de France. *Pegaffou*, tourterelle du pays. *Paicacu*, autre efpece de tourterelle plus petite.

F. — *Seta pe-pira fenaé?* Eft-il beaucoup de bons poiffons?

T. — *Nan*, il y en a autant. *Kurema*, le mulet; *Parati*, un franc mulet. *Acara-ouaffou*, un autre grand poiffon qui fe nomme ainfi. *Acara-pep*, poiffon plat encores plus delicat, qui se nomme ainfi. *Acara-bouten*, un autre de couleur tannee qui eft de moindre forte. *Acara miri*, de tres petit qui eft en eau douce de bonne faveur. *Ouara*, un grand poiffon de bon gouft. *Kamouronpouy-ouaffou*, un grand poiffon.

F. — *Mamo pe deretam?* où eft ta demeure?

T. — Maintenant il nomme le lieu de fa demeure.

Kariauh, Ora-ouaſſou-onée, Iaueu-ur aſſic, Piracan i o-pen, Eirciſa, I tanen, Taracouir-apan, Sarapo-u. Ce ſont les villages du long du rivage entrant en la riviere de *Geneure* du coſté de la main ſeneſtre, nommez en leurs propres noms : & ne ſache qu'ils puiſſent avoir interpretation ſelon la ſignification d'iceux. *Ke-ri-u, Acara-u, Kouroumouré, Ita ané, Ioirârouen,* qui ſont les rivages en ladite riviere du coſté de la main dextre. Les plus grands villages de deſſus les terres tant d'un coſté que d'autre, ſont : *Sacouarrouſſou-tuve, Oca rentin, Sapopem, Nouroucuve, Arasa-tuve, Usu-portuve* & pluſieurs autres, dont avec les gens de la terre ayant communication, on pourra avoir plus ample cognoiſſance, & des peres de famille que fruſtratoirement on appelle Rois, qui demeurent auſdits villages : & en les cognoiſſant on en pourra iuger.

F. — *Mòbouy-pé toupicha gaton heuou?* Combien y en a-il de grands par deça?

T. — *Seta-gue.* Il y en a beaucoup.

F. — *Eſſenon auge pequoube ycheſne.* Nomme m'en quelqu'un.

T. — *N'âu.* C'eſt un mot pour rendre attentif celuy à qui on veut dire quelque propos. *E apirau i-ioup,* c'eſt le nom d'un homme qui eſt interpreté, teſte à demi pelee, où il n'y a guere de poil.

F. — *Mamo-pè ſe tam?* Où eſt ſa demeure?

T. *Kariauh-bé.* En ce village ainſi dit ou nommé, qui eſt le nom d'une petite riviere dont le village prend le nom, à raiſon qu'il eſt aſſis pres, & eſt interpreté la maiſon des *Karios,* compoſé de ce mot *Karios* & *d'auq,* qui ſignifie maiſon, & en oſtant *os,* & y adiouſtant *auq* ſera *Kariauh,* & *bé;* c'eſt l'article de l'ablatif, qui ſignifie le lieu qu'on demande où là où on veut aller.

T. — *Moſſeu y gerre,* qui eſt interpreté garde de

medecines, ou à qui medecine appartient : & en uſent proprement quand ils veulent appeller une femme ſorciere, ou qui eſt poſſedee d'un mauvais eſprit : car *moſſeu* c'eſt medecine, & *gerra* c'eſt appartenance.

T. — *Ourauh-ouſſou au areutin*, la grande plume de ce village nommé Deſeſtorts.

F. — *Tau-couar-ouſſou-tuve gonare* &, en ce village nommé le lieu où on prend des cannes comme de grands roſeaux.

T. — *Ouacau*. Le principal de ce lieu là, qui eſt à dire leur teſte. *Soouar-ouſſou*, c'eſt la feuille qui eſt tombee d'un arbre. *Morgouia-ouaſſou*, un gros citron ou orange, il se nomme ainſi *Mae-du*, qui eſt flambé de feu de quelque choſe. *Maracca-ouaſſou*, une groſſe ſonnette ou une cloche. *Mae-uocep*, une choſe à demi ſortie, ſoit de la terre ou d'un autre lieu. *Karian-piare*, le chemin pour aller aux Karios. Ce ſont les noms des principaux de la riviere de *Geneure*, & à l'environ.

T. — *Che-ropup-gatou, derour ari*. Je ſuis fort ioyeux de ce que tu es venu. *Nein téréico, pai Nicolas irou*. Or tien-toy avec le ſeigneur Nicolas. *Nére roupé d'eré miceco?* N'as-tu pas amené ta femme?

F. — *Arrout iran chéreco angernie*. Ie l'ameneray quand mes affaires ſeront faites.

T. — *Marapè d'erecoran?* Qu'eſt-ce que tu as affaire?

F. — *Cher auc-ouam*. Ma maiſon peut demeurer.

T. — *Mara-vae-auc?* Quelle ſorte de maiſon?

F. — *Seth, daè ehèrèco-rem couap rengue*. Ie ne ſcay encore comme ie dois faire.

T. — *Nein tèreie ouap dèrècorem*. Or là donc penſe ce que tu auras affaire.

F. — *Peretàn repiac-iree*. Apres que i'auray veu voſtre pays & demeure.

T. — *Nereico-icho-pe-deauem a irom?* Ne te tiendras-tu pas avec tes gens? c'eſt à dire avec ceux de ton pays?

F. — *Marà amo pè?* Pourquoy t'en enquiers-tu?

T. — *Aipo-gué.* Ie le di pour cauſe. *Ché-pontoupa-gué-déri,* i'en ſuis ainſi en malaiſe : comme diſant, ie le voudrais bien ſavoir.

F. — *Nên pé amotareum pè orèroubicheh?* Ne haïſſez-vous point noſtre principal, c'eſt à dire noſtre vieillard?

T. — *Erymen.* Nenny. *Séré cogaton pouy eùm-éié mo.* Si ce n'eſtoit une choſe qu'on doit bien garder, on devroit dire. *Sécouaè aponan-è engatoureſme, y potèré cogaton.* C'eſt la couſtume d'un bon pere qui garde ce qu'il aime.

F. — *Nereſco-icho pirem-ouarini?* N'iras-tu point à la guerre au temps advenir?

F. — *Aſſo irénué.* I'y iray quelque iour. *Marapé peronagérè?* Comment eſt-ce que vos ennemis ont nom?

T. — *Touaiat* ou *Margaiat.* C'eſt une nation qui parle comme eux, avec leſquels les Portugais se tiennent. *Ouétaca,* ce ſont de vrais ſauvages qui ſont entre la riviere de Maoh-hé & dé paraï. *Ouèauem.* Ce ſont ſauvages qui ſont encores plus ſauvages, ſe tenans parmi les bois & montagnes. *Caraia.* Ce ſont gens d'une plus noble façon & plus abondans en biens, tant vivres qu'autrement, que non pas ceux ci-devant nommez. *Karios.* Ce ſont une autre maniere de gens demeurans par dela les *Tonaire,* vers la riviere de Plate, qui ont un meſme langage que les *Touòup. Toupinenquin.*

La difference des langues, ou langage de la terre, eſt entre les nations deſſus nommees : Et premiere-

ment les *Toüoupinambaoults*, *Toupinenquin*, *Touaiaire*, *Teureuminon & Kario* parlent un mefme langage, ou pour le moins y a peu de difference entre eux, tant de façon de faire qu'autrement.

Les *Karaia* ont une autre maniere de faire & de parler.

Les *Ouetaca* different tant en langage qu'en fait de l'une & de l'autre partie.

Les *Oueanen* auffi au femblable ont toute autre maniere de faire & de parler.

T. — *Teh! oivac poeireca á paau ué, iendésné.* Le monde cerche l'un l'autre & pour noftre bien. Car ce mot *iendésné* eft un dual dont les Grecs ufent quand ils parlent de deux. Et toutesfois icy eft prins pour cefte maniere de parler à nous. *Ty ierobah apôau ari*, Tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apôan ae mae gevre, iendefne.* C'eft le monde qui nous eft pour noftre bien. C'eft, qui nous donne de fes biens. *Ty réco-gaton iendefne*, Gardons le bien, c'eft qu'nous le .traittions en forte qu'il foit content de nous. *Iporenc eté-amreco iendefne*, Voila une belle chofe s'offrant à nous. *Ty maran gaton apoau-apé*, Soyons à ce peuple icy. *Ty momouron, mé mae gerre iendefne*, Ne faifons point outrage à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaué iendefne*, Donnons leur des biens pour vivre. *Ty porraca apoaué*, Travaillons pour prendre de la proie pour eux. Ce mot *yporraca* eft fpecialement pour aller en pefcherie au poiffon. Mais ils en ufent en toute autre induftrie de prendre befte & oyfeaux. *Tyrrout maè tyronam ani apè*, Apportons leur de toutes chofes que nous leur pourrons recouvrer. *Ty re comremoich-meiendé-maé recouffaué*, Ne traittons point mal ceux qui nous apportent de leurs biens. *Pe-poironc auu-mecharaire-*

oueh, Ne ſoyez point mauvais, mes enfants. *Ta pere coihmaé,* à fin que vous ayez des biens. *Toerecoih perairé amo,* et que vos enfants en ayent. *Ny recoih ienderamouyn maé ponaire,* Nous n'avons point de biens de nos grands peres. *Opap cheramouyn maé ponaire aitih,* I'ay tout ietté ce que mon grand pere m'avoit laiſſé. *Apoan-maè-ry oi ierobiah,* me tenant glorieux des biens que le monde nous apporte. *Ienderamouyn remiê piac potategue aou-aire,* Ce que nos grands peres voudroyent avoir veu, & toutesfois ne l'ont point veu. *Teh! oïp ot arhètè ienderamouyn rècohiare ete iendeſne,* Or voila qui va bien, que l'eſchange plus excellent que nos grands peres nous eſt venu. *Iende porrau-ouſſou vocare,* C'eſt ce qui nous met hors de triſteſſe. *Iende-co ouaſſou gerre,* qui nous fait avoir de grands iardins. *En ſaſſi piram, ienderè memy non apê,* Il ne fait plus de mal à nos enfanchonnets quand on les tond. I'entend ce diminutif enfanchonnet pour les enfans de nos enfans. *Tyre coih apouan, ienderoua gerre-ari,* menons ceux-cy avec nous contre nos ennemis. *Toere coih mocop ò mae-ae,* qu'ils ayent des harquebuſes qu'eſt leur propre bien venu d'eux. *Mara-mo ſenten goton-enim amo?* Pourquoy ne feront-ils point forts? *Meme-tae morerobiarem,* c'eſt une nation ne craignant rien. *Ty ſenenc aponau, maram iende iron,* Eſprouvons leur force eſtant avec nous autres. *Mèure-tae moreroar roupiare,* Sont ceux qui deffont ceux qui emportent les autres, aſſavoir les Portugais. *Agne he oueh,* comme diſant, il eſt vray tout ce que i'ay dit. *Nein-tyamoneta iendere caſſoriri,* Deviſons enſemble de ceux qui nous cerchent : ils entendent parler de nous en la bonne partie, comme la phraſe le requiert.

F. — *Nein-che atam-aſſaire.* Or donc mon allié.

Mais ſur ce poinct, il eſt à notter que ce mot *Atour-aſſap & Coton-aſſap* different : car le premier ſignifie une parfaite alliance entr'eux, & entr'eux & nous, tant que les biens de l'un ſont communs à l'autre. Et auſſi qu'ils ne peuvent avoir la fille ne la ſœur dudit premier nommé. Mais il n'en eſt pas ainſi du dernier. Car ce n'eſt qu'une legere maniere de nommer l'un l'autre par un autre nom que le ſien propre, comme ma iambe, mon œil, mon oreille, & autres ſemblables.

T. — *Maé reſſe iende moneta?* De quoy parlerons-nous?

F. — *Séeh maé tirouen reſſe.* De pluſieurs & diverſes choſes.

T. — *Mara-pieu y vah-reré?* Comment s'appelle le ciel?

F. — Le ciel.

T. — *Cyh-rengne taſſenouh maetironen deſne.*

F. — *Auge-bè,* c'eſt bien dit.

T. — *Mac,* le ciel. *Couaraſſi,* le ſoleil. *Iaſce,* la lune. *Iaſſi tata ouaſſou,* la grande eſtoile du matin & du veſpre qu'on appelle communement Lucifer. *Iaſſi tata miri,* ce ſont toutes les autres petites eſtoiles. *Ubouy,* c'eſt la terre. *Paranan,* la mer. *Uh-été,* c'eſt eau douce. *Uh-een,* eau ſalée. *Uh-een buhe,* eaux que les matelots appellent le plus ſouvent ſommaque. *Ita* eſt proprement pris pour pierre, auſſi eſt prins pour toute eſpece de metail & fondement d'edifice, comme *aoh-ita,* le pilier de la maiſon. *Yapurr-ita,* le feſte de la maiſon. *Iura-ita,* les gros traverſains de la maiſon. *Igourahon ybouirah,* toute eſpece & ſorte de bois. *Ourapat,* un arc, & neantmoins que ce ſoit un nom compoſé de *ybouirah* qui ſignifie bois, & *apat,* crochu ou partie : toutesfois ils prononcent *Orapat* par ſyncope. *Arre,* l'air. *Arraip,* mauvais air. *Amen,* pluye. *Amen poyton,*

le temps difpofé & preft à pleuvoir. *Toupen,* tonnerre. *Toupen verap,* c'eft l'efclair qui le prévient. *Ybuoytin,* les nuees ou le brouillard. *Ybue-tare,* les montagnes. *Guum,* campagnes ou pays plat où il n'y a nulles montagnes. *Taue,* villages. *Anc,* maifon. *Uhecouap,* riviere ou eau courant. *Uh-paon,* une ifle enclofe d'eau. *Kaa,* c'eft toute forte de bois & foreft. *Kaa paon,* c'eft un bois au milieu d'une campagne. *Kaa-onau,* qui eft nourri par les bois. *Kaa-gerre,* c'eft un efprit malin, qui ne leur fait que nuire en leurs affaires. *Ygat,* une naffelle d'efcorce qui contient trente où quarante hommes allans en guerre. Auffi eft pris pour navire qu'ils appellent *ygueroufſou. Puiſſaouaſſou,* c'eft une faine pour prendre le poiffon. *Inguea,* c'eft une grande naffelle pour prendre le poiffon. *Inquei,* diminutif, naffelle qui fert quand les eaux font desbordees de leur cours. *Nomognot mae taſſe nom deſſue,* que ie ne nomme plus de chofes. *Emourbeon deretani icheſue,* parle-moy de ton pays & de ta demeure.

F. — *Augé-bé derenguée pourendoup.* C'eft bien dit, enquiers toy premierement.

T. — *Ia-eh-marape deretani-rere.* Ie t'accorde cela. Comment a nom ton pays & ta demeure?

F. — Rouen, c'eft une ville ainfi nommee.

T. — *Tan-ouſcou-pe-ouim?* Eft-ce un grand village? Ils ne mettent point de différence entre ville & village à raifon de leur ufage, car ils n'ont point de ville.

F. — *Pa,* ouy.

T. — *Moboii-pe-reroupichah-gatou?* Combien avezvous de feigneurs?

F. — *Auge-pe.* Un feulement.

T. — *Marape-ſere?* Comment a-il nom?

F. — Henry. C'eftoit du temps du roy Henry II que ce voyage fut fait.

T. — *Tere-porrem.* Voila un beau nom. *Mara-pe peron pichau-eta-enin?* Pourquoy n'avez-vous plusieurs seigneurs ?

F. — *Moroéré chïh-gué,* nous n'en avons non plus. *Ore ramouin-aué,* dès le temps de nos grands peres.

T. — *Mara pieuc-pee?* Vous autres qui estes-vous?

F. — *Oroicogné.* Nous sommes contens ainsi. *Oree-maé-gerre.* Nous sommes ceux qui avons du bien.

T. — *Epè-noeré-coih? peronpichah-maê?* Et vostre prince a-il point de bien ?

F. — *Oerecoig.* Il en a tant & plus. *Oree-mae-gerre-ahèpé.* Tout ce que nous avons est à son commandement.

T. — *Oraini-pe ogèpé.* Va-il en guerre?

F. — *Pa,* ouy.

T. — *Mobouy-tane pe-ionca ny maé?* Combien avez-vous de villes ou villages?

F. — *Seta-gaton.* Plus que ie ne pourrois dire.

T. — *Nireſce mouih-icho-pene?* Ne me les nommeras-tu point?

F. — *Ypoicopouy.* Il seroit trop long, ou prolixe.

T. — *Yporrenc-pe-peretani?* Le lieu dont vous estes est-il beau?

F. — *Yporren-gaton.* Il est fort beau.

T. — *Eugaya-pe-per-auce?* Vos maisons sont-elles ainsi? assavoir comme les nostres.

F. — *Oicoe-gaton.* Il y a grande difference.

T. — *Mara-vaé?* Comment sont-elles?

F. — *Ita-gepe.* Elles sont toutes de pierre.

T. — *Yourouſſou-pe?* Sont-elles grandes?

F. — *Tourouſſou-gatou.* Elles sont fort grandes.

T. — *Vaton-gaton-pé?* Sont-elles fort grandes? assavoir hautes.

F. — *Mahmo.* Beaucoup. Ce mot emporte plus que

beaucoup, car ils le prennent pour chofe efmerveillable.

T. — *Eugaya-pe-pet auc ynim?* Le dedans eft-il ainfi? affavoir comme celles de par deça.

F. — *Erymen.* Nenny.

T. — *Efce-non de rete renomdau eta ichefne.* Nomme moy les chofes appartenant au corps.

F. — *Efcendou.* Efcoute.

T. — *Yeh!* Me voila preft.

F. — *Che-acan,* ma tefte. *De acan,* ta tefte. *Ycan,* fa tête. *Ore acan,* noftre tefte. *Pé acan,* voftre tefte. *Anatcan,* leur tefte.

Mais pour mieux entendre ces pronoms en paffant, ie declaireray feulement les perfonnes tant du fingulier que du pluriel. Premierement *ché,* c'eft la premiere perfonne du fingulier qui fert en toute maniere de parler, tant primitive que derivative, poffeffive ou autrement. Et les autres perfonnes auffi. *Chè-anè,* mon chef ou cheveux, *chè-vona,* mon vifage. *Chè-nembi,* mes oreilles. *Chè-ffhua,* mon front. *Chè-reffa,* mes yeux. *Chè-tin,* mon nez. *Chè-iourou,* ma bouche. *Chè-retoupané,* mes ioues. *Chè-redmina,* mon menton. *Chè-redmina-ané,* ma barbe. *Chè-ape-con,* ma langue. *Chè-ram,* mes dents. *Chè-aiouré,* mon col, ou ma gorge. *Chè-poca,* ma poitrine. *Chè-rocapé,* mon devant generalement. *Chè-atoucoupè,* mon derriere. *Chè pouy-afoo,* mon efchine. *Chè-roufbouy,* mes reins. *Chè-renirè,* mes feffes. *Chè-innanpouy,* mes efpaules. *Chè-inna,* mes bras. *Chè-papouy,* mon poing. *Chè-po,* ma main. *Chè-ponen,* mes doigts. *Chè-puyac,* mon eftomac ou foye. *Chè-reguie,* mon ventre. *Chè pourou-affen,* mon nombril. *Chè-cam,* mes mamelles. *Chè-oup,* mes cuiffes. *Chè-roduponam,* mes genoux. *Chè-porace,* mes coudes. *Chè-redemen,* mes iambes. *Chè-pouy,* mes

pieds. *Chè-pussempé*, les ongles de mes pieds. *Chè-ponampe*, les ongles de mes mains. *Ché-gui eneg*, mon cœur & poulmon. *Chè-eucg*, mon ame ou ma pensee. *Chè-eucg-gouere*, mon ame apres qu'elle est sortie de mon corps. Nom des parties du corps qui ne sont honnestes à nommer. *Chè-rencouen, chè-rementien, chè-rapoupit.*

Et pour cause de briefveté ie n'en feray autre déffinition. Il est à notter qu'on ne pourroit nommer la plusspart des choses tant de celles cy-devant escrites qu'autrement, sans y adiouster le pronom, tant premiere, seconde, que tierce personne, tant en singulier qu'en pluriel. Et pour les mieux faire entendre separément & à part : 1° *Chè*, moy. *Dè*, toy. *Ahé*, lui. Pluriel *oree*, nous. *Pèe*, vous. *Au-aé*, eux. Quant à la tierce personne du singulier, *ahe* est masculin, & pour le feminin & neutre *aé* sans aspiration. Et au pluriel *Au-aé* est pour les deux genres tant masculins que feminins : & par consequent peut estre commun.

Des choses appartenantes au mesnage & cuisine :

Emi redu-tata, allume le feu. *Emo-goep-tata*, estein le feu. *Erout-che-rata-rem*, apporte de quoy allumer mon feu. *Emogip-pira*, fay cuire le poisson. *Essessit*, rosti-le. *Emoui*, fay-le bouillir. *Fa-vecu-òuy-amo*, fay de la farine. *Emogip-caouin-amo*, fay du vin ou breuvage, ainsi dit. *Coein upé*, va à la fontaine. *Erout-vichesne*, apporte moy de l'eau. *Ché-renni-auge-pe*, donne moy à boire. *Quere me che-renuyon-recoap*, vien moy donner à manger. *Taìe-poch*, que ie lave mes mains. *Tae-iourouh-eh*, que ie lave ma bouche. *Chè-embouassi*, i'ay faim de manger. *Nam-chè-iouron-eh*, ie n'ay point appetit de manger. *Ehe-usseh*, i'ai soif.

Chè-reaic, i'ay chaut, ie sue. *Che-roü*, i'ay froid.

Chè-racoup, i'ay la fiévre. *Ché-carouc-aſſi*, ie ſuis triſte. Neantmoins que *carouc* ſignifie le veſpre ou le ſoir. *Aicotene*, Ie ſuis en malaiſe, de quelque affaire que ce ſoit. *Chè-porora ouſſoup*, ie ſuis traité mal aiſé-ment, ou ie ſuis fort povrement traité. *Chéroemp*, ie ſuis ioyeux. *Aicome mouoh*. Ie ſuis cheu en moquerie, ou on ſe moque de moy. *Aico-gaton*, ie ſuis en mon plaiſir. *Chè-remiac-ouſſou*, mon eſclave. *Chè-re miboye*, mon ſerviteur. *Chè-roiac*, ceux qui ſont moindres que moy, & qui ſont pour me ſervir. *Chè-poracaſſare*, mes peſcheurs, tant en poiſſon qu'autrement. *Chè-maé*, mon bien & ma marchandiſe, ou meuble & tout ce qui m'appartient. *Chè-remig-mognem*, c'eſt de ma façon. *Chè-rere-couarré*, ma garde. *Chè-roubichac*, celuy qui eſt plus grand que moy; ce que nous appellons noſtre roy, duc ou prince. *Mouſſacat*, c'eſt un pere de famille qui eſt bon, & donne à repaiſtre aux paſſans, tant eſtrangers qu'autres. *Querre-muhau*, un puiſſant en la guerre, & qui eſt vaillant à faire quelque choſe. *Teuten*, qui eſt fort par ſemblance, ſoit en guerre ou autrement.

Du lignage. *Chè-roup*, mon pere. *Chè-requeyt*, mon frere aiſné. *Chè-rebure*, mon puiſné. *Chè-renadire*, ma ſœur. *Chè-rure*, le fils de ma ſœur. *Chè-aiché*, ma tante. *Ai*, ma mere. On dit auſſi *chè-ſi*, ma mere, & le plus ſouvent en parlant d'elle. *Chè-siit*, la compagne de ma mere, qui eſt femme de mon pere comme ma mere. *Chè-raüt*, ma fille. *Chè-reme mynon*, les enfans de mes fils & de mes filles. Il eſt à notter qu'on appelle communément l'oncle comme le pere; & par ſemblable le pere appelle ſes neveux & nieces, mon fils & ma fille.

Ce que les grammairiens nomment & appellent verbe, peut eſtre dit en noſtre langue parole : & en la

langue breſilienne *guengane*, qui vaut autant à dire que parlement ou maniere de dire. Et pour en avoir quelque intelligence, nous en mettrons en avant quelque exemple.

Premierement : Singulier indicatif ou demonſtratif, *aico*, ie ſuis; *ereico*, tu es; *oicc*, il eſt. Pluriel, *oroico*, nous ſommes; *peico*, vous eſtes; *aurae-ico*, ils ſont. La tierce perſonne du ſingulier & pluriel ſont ſemblables, excepter qu'il faut adiouſter au pluriel *au ae*, pronom, qui ſignifie eux, ainſi qu'il appert.

Au temps paſſé imparfait & non du tout accompli, car on peut eſtre encores ce qu'on eſtoit alors : ſingulier réſout par l'adverbe *aquoémé*, c'eſt à dire, en ce temps-là ; *aico-aquoémé*, i'eſtois alors; *ereico-aquoémé*, tu eſtois alors; *oico-aquœmé*, il eſtoti alors. Pluriel imparfaict : *oroico-aquoémé*, nous eſtions alors ; *peico-aquoémé*, vous eſtiez alors; *ayraé-oico-aquoémé*, ils eſtoyent alors.

Pour le temps parfaitement paſſé & du tout accompli. Singulier : on reprendra le verbe *oico* comme devant, & y adiouſtera-on ceſt adverbe *Aquoé-méné*, qui vaut à dire au temps iadis & parfaitement paſſé ſans nulle eſperance d'eſtre plus en la maniere que l'on eſtoit en ce temps-la. Exemple : *Aſſavouſſou-gaton-aquoé-méné*, ie l'ay aimé parfaitement en ce temps là; *quovénen-gaton-tégné*, mais maintenant nullement : comme devant, il ſe devoit tenir à mon amitié durant le temps que ie lui portois amitié. Car on n'y peut revenir.

Pour le temps à venir qu'on appelle futur : *aico-iren*, ie feray pour l'advenir. Et en enſuyvant des autres perſonnes comme devant, tant au ſingulier comme pluriel.

Pour le commandeur qu'on dit imperatif : *oico*, ſois.

Toico, qu'il ſoit. Pluriel : *Toroico,* que nous ſoyons. *Tapeico,* que vous ſoyez. *Aurae-toico,* qu'ils ſoyent. Et pour le futur il ne faut qu'adiouſter *iren,* ainſi que devant, & en commandeur pour le preſent, il faut dire *tangé,* qui eſt à dire tout maintenant.

Pour le deſir & affection qu'on a en quelque choſe, que nous appellons optatif : *Aico-mo-men,* O que je ſerois volontiers : pourſuyvant ſemblablement comme devant.

Pour la choſe qu'on veut ioindre enſemblement que nous appellons conionctif, on le reſout par un adverbe *iron,* qui ſignifie avec ce qu'on le veut ioindre. Exemple : *Taico-de-iron,* que ie ſoye avec toy : & ainſi des ſemblables.

Le participe tiré de ce verbe : *Chè recoruré,* moy eſtant. Lequel participe ne peut bonnement eſtre entendu ſeul ſans y adiouſter le pronom *de-ahe-et-aé,* & le pluriel ſemblablement, *orée, peè, au, aé.*

Le terme indéfini de ce verbe peut eſtre prins pour un infinitif, mais ils n'en uſent guere ſouvent.

La declination du verbe *aioüt.* Exemple de l'indicatif ou demonſtratif en temps preſent. Neantmoins qu'il ſonne en noſtre langue Françoiſe double, c'eſt qu'il ſonne comme paſſé. Singulier nombre. *Aiout,* ie viens, ou ie ſuis venu. *Ereiout,* tu viens ou tu es venu. *O-out,* il vient ou eſt venu. Pluriel nombre. *Ore-iout,* vous venez ou eſtes venus. *Au-ae-o-out :* ils viennent ou ſont venus.

Pour les autres temps, on doit prendre ſeulement les adverbes ci apres declarez. Car nul verbe n'eſt autrement decliné qu'il ne ſoit reſout par un adverbe, tant au preterit, preſent, imparfait, plus que parfait indefini qu'au futur ou temps à venir.

Exemple du preterit imparfait, & qui n'eſt du tout accompli : *Aiout-agnomène,* ie venoye alors.

Exemple du preterit parfait, & du tout accompli : *Aiout-agnoèmènè,* ie vins, ou eftois, ou fus venu en ce temps-là. *Aiout-dimaè-nè.* Il y a fort longtemps que ie vins. Lefquels temps peuvent eftre pluftoft indefinis qu'autrement, tant en ceft endroit qu'en parlant.

Exemple du futur ou temps à venir : *Aiout-irau-né,* ie viendray un certain iour; auffi on peut dire *irau* fans y adioufter *né,* ainfi comme la phrafe en maniere de parler le requiert. Il eft à noter qu'en adiouftant les adverbes, convient repeter les perfonnes, tout ainfi qu'au prefent de l'indicatif ou demonftratif.

Exemple de l'imperatif ou commandeur : Singulier nombre. *Eori,* vien, n'ayant que la feconde perfonne. *Eyot,* car en cefte langue on ne peut commander à la tierce perfonne qu'on ne voit point, mais on peut dire : *Emo-out,* fay le venir ; *pe-ori,* venez ; *pe-iot,* venez. Les fons efcrits, *eiot* & *pe-iot,* ont femblable fens, mais le premier *eiot* eft plus honnefte à dire entre les hommes, d'autant que le dernier *Pe-iot* eft communément pour appeler les beftes & oyfeaux qu'ils nourriffent.

Exemple de l'optatif, neantmoins femble commander en defir de priant ou en commandant. Singulier : *Aiout-mo,* ie voudrois ou ferois venu volontiers. En pourfuyvant les perfonnes comme en la declinaifon de l'indicatif. Il a un temps à venir, en adiouftant l'adverbe comme deffus.

Exemple du conionctif. *Ta-iout,* que ie vienne, mais pour mieux emplir la fignification on adioufte ce mot *nein,* qui eft un adverbe pour exhorter, commander, inciter, ou prier.

Ie ne cognois point d'indicatif en ce verbe ici, mais il s'en forme un participe *Touume,* venant. Exemple : *Chè-rourmé-affoua-nitin. Chè-remiereco-ponére.* Comme

en venant i'ay rencontré ce que i'ay gardé autresfois. *Senoyt-pe,* ſangſue. *Inuby-a,* des cornets de bois dont les ſauvages cornent.

Au ſurplus à fin que non ſeulement ceux avec leſquels i'ay paſſé & repaſſé la mer, mais auſſi ceux qui m'ont veu en l'Amerique (dont pluſieurs peuvent encores eſtre en vie) meſmes les mariniers & autres, qui ont voyagé & quelque peu ſeiourné en la riviere de Geneure ou *Ganabara,* ſous le Tropique du Capricorne, iugent mieux & plus promptement des diſcours que i'ay fait ci-deſſus, touchant les choſes par moy remarquees en ce pays-là : i'ai bien voulu encores particulierement en leur faveur, apres ce colloque, adiouſter à part le Catalogue de vingt deux villages où i'ay eſté & frequenté familierement parmi les ſauvages ameriquains.

Premierement ceux qui ſont du coſté gauche quand on entre dans ladite riviere :

Kariauc. 1. *Yabarici.* 2. Les François appellent ce ſecond Pepin, à cauſe d'un navire qui y chargea une fois, duquel le maiſtre ſe nommoit ainſi. *Euramyry.* 3. Les Français l'appellent Goſſet, à cauſe d'un truchement ainſi appelé qui s'y eſtoit tenu. *Pira-ouaſſou.* 4. *Sapopem.* 5. *Ocarentin,* beau village. 6. *Oura-ouaſſou-onée.* 7. *Tentimen.* 8. *Cotina.* 9. *Pano.* 10. *Sarigoy.* 11. Un nommé la Pierre par les Français, à cauſe d'un petit rocher, preſque de la façon d'une meule de moulin, lequel remarquoit le chemin en entrant au bois pour y aller. 12. Un autre appelé *Upec* par les François, parce qu'il y avoit force cannes d'Indes, leſquelles les ſauvages nomment ainſi. 13. Item un ſur le chemin duquel, dans le bois, la premiere fois que nous y fuſmes, pour le mieux retrouver puis apres, ayant tiré force fleſches au haut d'un fort grand

& gros arbre pourri, lesquelles y demeurerent tousiours fichees, nous nommasmes pour ceste cause le village aux flesches. 14.

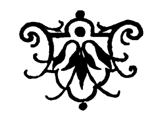
Ceux du costé dextre :

Keri-u. 15. *Acara-u.* 16. *Morgouia-ouassou.* 17.

Ceux de la grande isle :

Pindo-oussou. 18. *Corouque.* 19. *Pirauüou.* 20. Et un autre duquel le nom m'est eschappé, entre *Pindo-oussoy* & *Pirauüou,* auquel i'aiday une fois à acheter quelques prisonniers. 21. Puis un autre entre *Corouque* & *Pindo-oussou,* duquel i'ay aussi oublié le nom. 22.

I'ay dit ailleurs quels sont ces villages & la façon des maisons.





CHAPITRE XXI

De noſtre departement de la terre du Breſil, dite Amerique : enſemble des naufrages & autres premiers perils que nous eſchapaſmes par mer à noſtre retour.

OUR bien comprendre l'occaſion de noſtre deſpartement de la terre du Breſil, il faut reduire en memoire ce que i'ai dit ci-devant à la fin du ſixieſme chapitre : aſſavoir qu'apres que nous euſmes demeuré huict mois en l'iſle où ſe tenoit Villegagnon, luy, à cauſe de ſa revolte de la religion reformee, ſe faſchant de nous, ne nous pouvant domter par force, nous contraignit d'en ſortir, tellement que nous nous retiraſmes en terre ferme, à coſté gauche en entrant en la riviere de *Ganabara*, autrement dite Geneure, ſeulement à demi lieüe du fort de Coligny ſitué en icelle, au lieu que nous appelions la Briqueterie : auquel, dans certaines telles quelles maiſons que les manouvriers François, pour ſe mettre à couvert quand ils alloyent à la peſcherie ou autres affaires de ce coſté-la, y avoient baſties, nous demeuraſmes environ deux mois. Durant ce temps les ſieurs de la Chapelle & Boiſſi, leſquels nous avions laiſſez avec Villegagnon, l'ayant abandonné pour la meſme cauſe que nous avions fait : aſſavoir parce qu'il avoit tourné le dos à l'Evangile, ſe vindrent renger & ioindre en noſtre compagnie, & furent compris au marché de ſix cents

livres tournois, & vivres du pays que nous avions promis payer & fournir, comme nous fismes au maistre du navire dans lequel nous repassasmes la mer.

Mais suyvant ce que i'ay promis ailleurs, avant que passer plus outre il faut que ie declare ia comment Villegagnon se porta envers nous à nostre departement de l'Amerique. D'autant donc que faisant le Vice-Roy en ce pays-la, tous les mariniers François qui y voyageoient n'eussent rien osé entreprendre contre sa volonté : pendant que ce vaisseau où nous repassasmes estoit à l'ancre & à la rade en ceste riviere de Geneure, où il chargeait pour s'en revenir : non seulement Villegagnon nous envoya un congé signé de sa main, mais aussi il escrivit une lettre au maistre dudit navire, par laquelle il luy mandoit qu'il ne fist point de difficulté de nous repasser pour son esgard : Car, disoit-il frauduleusement, tout ainsi que ie fus ioyeux de leur venue, pensant avoir rencontré ce que ie cerchois, aussi, puisqu'ils ne s'accordent pas avec moi, suis-ie content qu'ils s'en retournent. De maniere que sous ce beau pretexte, il nous avoit brassé la trahison que vous orrez : c'est qu'ayant donné à ce maistre de navire un petit coffret enveloppé de toile ciree (à la façon de la mer) plein de lettres qu'il envoyoit par deça à plusieurs personnes, il y avoit aussi mis un procès, qu'il avoit fait & formé contre nous & à nostre desceu, avec mandement expres au premier iuge auquel on le bailleroit en France, qu'en vertu d'iceluy il nous retinst & fist brusler, comme heretiques qu'il disoit que nous estions : tellement qu'en recompense des services que nous luy avions faits, il avoit comme scellé & cacheté nostre congé de ceste desloyauté, laquelle neantmoins (comme il serveu en son lieu) Dieu par sa providence admirable

fit redonder à noſtre ſoulagement & à ſa confuſion.

Or apres que ce navire qu'on appeloit le Iacques fut chargé de bois de Breſil, poivre long, cottons, guenons, ſagouins, perroquets & autres choſes rares par deça, dont la pluſpart de nous s'eſtoyent fournis auparavant, le quatrieſme de ianvier 1558 prins à la nativité nous nous embarquaſmes pour noſtre retour. Mais encor, avant que nous mettre en mer, à fin de mieux faire entendre que Villegagnon eſt ſeul cauſe que les François n'ont point anticipé & ne ſont demeurez en ce pays la, ie ne veux oublier à dire, qu'un nommé Faribau de Rouan, qui eſtoit capitaine en ce vaiſſeau, ayant à la requeſte de pluſieurs notables perſonnages, faiſans profeſſion de la Religion reformee au Royaume de France, fait expreſſement ce voyage pour explorer la terre & choiſir promptement lieu pour habiter, nous dit que n'euſt eſté la revolte de Villegagnon on avoit dès la meſme annee deliberé de paſſer ſept à huict cens perſonnes dans de grandes hourques de Flandres pour commencer de peupler l'endroit où nous eſtions. Comme de faict ie croy fermement ſi cela ne fuſt intervenu, & que Villegagnon euſt tenu bon, qu'il y auroit à preſent plus de dix mille François, leſquels outre la bonne garde qu'ils euſſent fait de noſtre iſle & de noſtre fort (contre les Portugais qui ne l'euſſent iamais ſceu prendre comme ils ont fait depuis noſtre retour) poſſederoyent maintenant ſous l'obeiſſance du Roy un grand pays en la terre du Breſil, lequel à bon droit, en ce cas, on euſt peu continuer d'appeler France Antarctique.

Ainſi reprenant mon propos, parce que ce n'eſtoit qu'un moyen navire marchand où nous repaſſaſmes, le maiſtre d'icelle dont i'ay ia parlé, nommé Martin Baudouin du Havre de Grace, n'ayant qu'environ

vingt cinq matelots, & quinze que nous eftions de noftre compagnie, faifant en tout nombre de quarante cinq perfonnes, dès le mefme iour quatriefme de ianvier, ayant levé l'ancre, nous mettans en la protection de Dieu, nous nous mifmes derechef à naviger fur cefte grande & impetueufe mer Oceane & du Ponent. Non pas toutesfois fans grandes craintes & apprehenfions : car à caufe des travaux que nous avions endurez en allant, n'euft efté le mauvais tour que nous ioua Villegagnon, plufieurs d'entre nous, ayans là non feulement moyen de fervir à Dieu, comme nous defirions, mais auffi goufté la bonté & fertilité du pays, n'avoyent pas deliberé de retourner en France, où les difficultez eftoyent lors & font encores à prefent, fans comparaifon beaucoup plus grandes, tant pour le faict de la Religion que pour les chofes concernantes cefte vie. Tellement que pour dire ici adieu à l'Amerique, ie confeffe en mon particulier, combien que i'aye touiours aimé & aime encores ma patrie : neantmoins voyant non feulement le peu, & prefques point du tout de fidelité qui y refte, mais, qui pis eft, les defloyautez dont on y ufe les uns envers les autres, & brief que tout noftre cas eftant maintenant Italianifé, ne confifte qu'en diffimulations & paroles fans effects, ie regrette fouvent que ie ne fuis parmi les fauvages, aufquels (ainfi que i'ay amplement monftré en cefte hiftoire) i'ay cogneu plus de rondeur qu'en plufieurs de par deça, lefquels à leur condamnation portent titre de chreftiens.

Or parce que du commencement de noftre naviga- tion, il nous falloit doubler les grandes Baffes, c'eft à dire une pointe de fables & de rochers entremeflez fe iettans environ trente lieües en mer, lefquels les mariniers craignent fort : ayans vent affez mal propre

pour abandonner la terre, comme il falloit, ſans la coſtoyer, à fin d'eviter le danger nous fuſmes preſque contraints de relaſcher. Toutesfois apres que par l'eſpace de ſept ou huict iours nous euſmes flotté, & fuſmes agitez de coſté & d'autre de ce mauvais vent, qui ne nous avoit gueres avancé : advint environ minuict (inconvenient beaucoup pire que les precedens) que les matelots, ſelon la couſtume, faiſans leur quart, en tirans l'eau à la poupe y ayans demeuré ſi long temps, que quoy qu'ils en contaſſent plus de quatre mille baſtonnees (ceux qui ont frequenté la mer Oceane avec les Normans entendent bien ce terme), impoſſible leur fut de la pouvoir franchir ni eſpuiſer : apres qu'ils furent bien las de tirer, le contremaiſtre pour voir d'où cela procedoit, eſtant deſcendu par l'eſcoutille dans le vaiſſeau, non ſeulement le trouva entr'ouvert en quelques endroits, mais auſſi deſia ſi plein d'eau (laquelle y entroit touſiours à force) que de la peſanteur, au lieu de ſe laiſſer gouverner, on le ſentoit peu à peu enfoncer. De façon qu'il ne faut pas demander, quand tous furent reſveillez, cognoiſſans le danger où nous eſtions, ſi cela engendra un merveilleux eſtonnement entre nous : & de vray l'apparence eſtoit ſi grande, que tout à l'inſtant nous deuſſions eſtre ſubmergez, que pluſieurs perdans ſoudain toute eſperance d'en reſchapper, faiſoyent ia eſtat de la mort, & couler en fond.

Toutesfois comme Dieu voulut, quelques uns, du nombre deſquels ie fus, s'eſtant reſolus de prolonger la vie autant qu'ils pourroyent, prindrent un tel courage qu'avec deux pompes, ils ſouſtindrent le navire iuſques à midi : c'eſt à dire pres de douze heures, durant leſquelles l'eau entra en ſi grande abondance dans noſtre vaiſſeau, que ſans ceſſer une ſeule minute,

nous l'en peusmes tirer avec lesdites deux pompes : mesmes ayant surmonté le Bresil dont il estoit chargé, elle en sortoit par les canaux aussi rouge que sang de bœuf. Pendant donc qu'en telle diligence que la necessité requeroit, nous nous y employions de toutes nos forces, ayans vent propice pour retourner contre la terre des sauvages, laquelle n'ayans pas fort esloignee, nous vismes dès environ les onze heures du mesme iour : en deliberation de nous y sauver si nous pouvions, nous mismes droit le cap dessus. Cependant les mariniers & le charpentier qui estoyent sous le Tillac, recerchans les trous & fentes par où ceste eau entroit & nous assailloit si fort, firent tant qu'avec du lard, du plomb, des draps & autres choses qu'on n'estoit pas chiche de leur bailler, ils estoupperent le plus dangereux : tellement que, au besoin, voire lors que nous n'en pouvions plus, nous eusmes un peu relasche de nostre travail. Toutesfois apres que le charpentier eut bien visité ce vaisseau, ayant dit qu'estant trop vieux & tout rongé de vers il ne valloit rien pour faire le voyage que nous entreprenions, son advis fut que nous retournissions d'où nous venions, & la attendre qu'il vinst un autre navire de France, ou bien que nous en fissions un neuf, & fut cela fort debattu. Neantmoins le maistre mettant en avant, qu'il voyoit bien s'il retournoit en terre que ses matelots l'abandonneroyent, & qu'il aimoit mieux (tant peu sage estoit-il) hazarder sa vie que de perdre ainsi son navire & sa marchandise : il conclut à tout peril de poursuyvre sa route. Bien, dit-il, que si monsieur du Pont & les passagers qui estoyent sous sa conduite vouloyent rebrosser vers la terre du Bresil, qu'il leur donneroit une barque : surquoy du Pont respondant soudain dit, que comme il estoit resolu de tirer du costé de la

France, auſſi conſeilloit-il à tous les ſiens de faire le ſemblable. Là deſſus le contremaiſtre remonſtrant qu'outre la navigation dangereuſe, il prevoyoit bien que nous ſerions long temps ſur mer & qu'il n'y avoit pas aſſez de vivres dans le navire pour repaſſer tous ceux qui y eſtoient : nous fuſmes ſix qui ſur cela, conſiderans le naufrage d'un coſté, & la famine qui ſe preparoit de l'autre, deliberaſmes de retourner en la terre des ſauvages, de laquelle nous n'eſtions qu'à neuf ou dix lieües.

Et de faict, pour effectuer ce deſſein, ayans en diligence mis nos hardes dans la barque qui nous fut donnee, avec quelque peu de farine de racines & du bruvage : ainſi que nous prenions congé de nos compagnons, l'un d'iceux du regret qu'il avoit à mon depart, pouſſé d'une ſinguliere affection d'amitié qu'il me portoit, me tendant la main dans la barque où i'eſtois, il me dit, ie vous prie de demeurer avec nous : car quoy que c'en ſoit ſi nous ne pouvons aborder en France, encores y a-il plus d'eſperance de nous ſauver ou du coſté du Peru, ou en quelque iſle que nous pourrons rencontrer, que de retourner vers Villegagnon, lequel comme vous pouvez iuger, ne vous lairra iamais en repos par deça. Sur leſquelles remonſtrances, parce que le temps ne permettoit pas de faire plus long diſcours, quittant une partie de mes beſongnes, que ie laiſſay dans la barque, remontant en grande haſte au navire, ie fus par ce moyen preſervé du danger que vous orrez ci-apres, lequel ce mien ami avoit bien preveu. Quant aux cinq autres, deſquels pour cauſe ie ſpécifie ici les noms : aſſavoir, Pierre Bourdon, Iean du Bordel, Mathieu Verneuil, André La Fon, & Iacques le Balleur, avec pleurs prenans congé de nous, ils s'en retournerent en la terre

du Brefil : en laquelle (comme ie diray à la fin de cefte hiftoire) eftans abordez à grande difficulté, retournez qu'ils furent vers Villegagnon, il fit mourir les trois premiers pour la confeffion de l'Évangile.

Ainfi nous ayans appareillé & mis voiles au vent, nous nous reiettafmes derechef en mer dans ce vieil & mefchant vaiffeau, auquel, comme en un fepulchre, nous attendions plus toft mourir que de vivre. Et de faict, outre que nous paffafmes les dites Baffes à grande difficulté, non feulement tout le mois de ianvier nous eufmes continuelles tourmentes, mais auffi noftre navire ne ceffans de faire grande quantité d'eau, fi nous n'euffions efté inceffamment apres à la tirer aux pompes, nous fuffions (par maniere de dire) peris cent fois le iour : & navigafmes long temps en telle peine.

Ayans doncques avec tel travail efloigné la terre ferme de plus de deux cens lieües, nous eufmes la veue d'une ifle inhabitable, auffi ronde qu'une tour, laquelle à mon iugement peut avoir demi lieüe de circuit. Mais au refte comme nous la costoyions & laiffions à gauche, nous vifmes qu'elle eftoit non feulement remplie d'arbres tous verdoyans en ce mois de ianvier, mais auffi il en fortoit tant d'oyfeaux, dont beaucoup fe vindrent repofer fur les mats de noftre navire, & s'y laiffoyent prendre à la main, que vous euffiez dit, la voyant ainfi un peu de loin, que c'eftoit un colombier. Il y en avoit de noirs, de gris, de blanchaftres & d'autres couleurs, qui tous en volans paroiffoyent fort gros : mais cependant quand ceux que nous prifmes furent plumez, il n'y avoit gueres plus de chair en chacun qu'en un pafſereau.

Semblablement, environ deux lieües à main dextre nous apperceufmes des rochers fortans de la mer auffi pointus que clochers : ce qui nous donna grande

crainte qu'il n'y en euſt à fleur d'eau, contre leſquels noſtre vaiſſeau ſe fuſt peu froiſſer, & nous, ſi cela fuſt advenu, quittes d'en tirer l'eau. En tout noſtre voyage, durant cinq mois que nous fuſmes ſur mer à noſtre retour, nous ne viſmes autre terre que ces iſlettes : leſquelles nos maiſtres & pilotes ne trouverent pas encore marquees en leurs cartes marines, & poſſible auſſi n'avoyent elles iamais eſté deſcouvertes.

Sur la fin du mois de febvrier, eſtans parvenus à trois degrez de la ligne equinoctiale, parce que pres de ſept ſepmaines s'eſtoyent paſſees ſans que nous euſſions fait la tierce partie de noſtre route, & cependant nos vivres diminuoyent fort, nous fuſmes en deliberation de relaſcher au cap ſaint Roc, habité de certains ſauvages : deſquels, comme aucuns des noſtres diſoyent, il y avoit moyen d'avoir des rafraiſchiſſemens. Toutesfois la plus part furent d'avis que plus toſt, pour eſpargner les vivres, on tuaſt une partie des guenons & des perroquets que nous apportions, & que nous paſſiſſions outre : ce qui fut fait.

Au ſurplus, i'ay declairé au quatrieſme chapitre les peines & travaux que nous euſmes en allant, d'approcher l'Equateur : mais ayant veu par experience (ce que tous ceux qui ont paſſé la Zone torride ſçavent bien auſſi) qu'on n'eſt pas moins empeſché en revenant du coſté du pole antarctique en deçà, i'adiouſteray icy ce qui me ſemble naturellement pouvoir cauſer telles difficultez. Preſuppoſant doncques que ceſte ligne equinoctiale tirant de l'eſt à l'oueſt, ſoit comme le dos & l'eſchine du monde, à ceux qui voyagent du Nord au Sud, & au réciproque (car autrement ie ſcay bien qu'il n'y a ne haut ny bas en une boule conſideree en ſoy) ie dy, en premier lieu, q' pour aborder d'une part ou d'autre on n'a pas ſeulement peine de monter à

ceſte ſommité du monde, mais auſſi quand il eſt queſtion de la mer les courans qui peuvent eſtre des deux coſtez, ſans qu'on les apperçoive au milieu de telle abyſme d'eau, enſemble les vens inconſtans qui ſortent de ceſt endroit comme de leur centre, & qui ſoufflent oppoſitement l'un à l'autre, repouſſent tellement les vaiſſeaux navigables, que ces trois choſes, à mon advis, ſont que l'Equateur est ainſi de difficile accez, & ce qui me confirme en mon opinion eſt, qu'auſſi toſt qu'on eſt ſeulement environ un degré par delà en allant, ou un par deça en retournant, les mariniers s'eſiouiſſans à merveilles d'avoir, par maniere de dire, ainſi franchi ce ſaut, en bien eſperans du voyage, exhortent un chacun à manger ſes rafraiſchiſſemens : c'eſt à dire, ce qu'on avoit touſiours ſoigneuſement gardé, eſtant en incertitude ſi on pourroit paſſer outre ou non. De maniere que quand les navires ſont ſur le panchant du globe, coulant comme en bas, elles ne ſont pas empeſchees de la façon qu'elles ont eſté en y montant. Ioint que toutes les mers s'entretenans l'une l'autre, ſans que par l'admirable puiſſance & providence de Dieu elles puiſſent couvrir la terre, quoy qu'elles ſoyent plus hautes, & fondees ſur icelle, ains ſeulement la diviſent en pluſieurs iſles & parcelles, leſquelles ſemblablement i'eſtime eſtre toutes conioinctes & comme liees par racines, ſi ainſi faut parler, au profond & en l'interieur des gouffres : ce gros amas d'eaux, di-ie, eſtànt ainſi ſuſpendu avec la terre, & tournant comme ſur deux pivots (leſquels i'imagine aux deux quadrangles oppoſites de ceux des poles, tellement que les quatre ſont deux croiſees en rond & en demi-cercle qui environnent toute la ſphere) en perpetuel mouvement, comme les marees & les flus & reflus le demonſtrent evidemment : & ce mouve-

ment general prenant ſon poinct ſous ceſte ligne, il eſt certain que quand l'Emiſphere des eaux meridionales, à noſtre eſgard, s'advance en tournant iuſques és bornes & limites qui luy ſont preſcrites, la Septentrionale ſe reculant d'autant, ceux qui ſont au milieu & en la ceinture de la boule eſtans ainſi comme ſur une baſſecule, ou hauſſe qui baiſſe continuellement, branſlez & agitez, ſont par ce moyen encore aucunement empeſchez de paſſer outre. A quoy i'adiouſte, ce que i'ay ia touché ailleurs : aſſavoir que l'intemperature de l'air, & les calmes qu'on a ſouvent ſous l'Equateur nuiſent beaucoup, & font qu'on eſt long temps retenu es environs & pres iceluy avant qu'y pouvoir parvenir. Voila ſommairement & en paſſant mon advis ſur ceſte hauſte matiere, laquelle au reſte i'eſtime eſtre tellement diſputable, que comme celuy qui a créé ceſte grande machine ronde compoſee d'eau & de terre, & qui miraculeuſement la ſouſtient ſuſpendue en l'air, peut luy ſeul comprendre tout ce qui en eſt : auſſi ſuis-ie aſſeuré qu'il n'y a homme, tant ſçavant ſoit-il, qui en puiſſe autrement parler qu'avec correction. Et de fait on pourroit, avec apparence de raiſon, contredire la plus part des argumens qui s'en font ės eſcoles, leſquels neantmoins ne ſont à meſpriſer pour reſveiller les eſprits : moyennant toutesfois que tout cela ſoit tenu pour ſeconde cauſe, & non pas pour ſupreme comme font les atheiſtes. Concluſion, ie ne croy rien abſolument en ce faict, ſinon ce que les ſaintes eſcritures en diſent : car pour ce qu'elles ſont procedees de l'Eſprit de celuy duquel depend toute verité, ie tiens l'auctorité d'icelles pour ſeule indubitable.

Pourſuyvant donc noſtre route, eſtant ainſi peu à peu avec difficultez approchez de l'Equator, noſtre pilote quelques iours apres ayant prins hauteur à

l'Asftrolabe, nous affeura que nous eftions droit fous cefte zone & ceinture du monde le mefme iour equinoctial que le Soleil y eftoit, affavoir l'onziefme de mars : ce qu'il nous dit par fingularité, & pour chofe advenue à bien peu d'autres navires. Par quoy, fans faire plus long difcours là deffus, ayans ainfi en ceft endroit le Soleil pour Zenith, & en la ligne directe fur la tefte, ie laiffe à iuger à chacun de l'extreme & vehemente chaleur que nous endurions lors. Mais outre cela, quoy qu'en autres faifons le Soleil alternativement tirant d'un cofté ou d'autre vers les Tropiques, s'efgaye & s'efloigne de cefte ligne, puis qu'impoffible eft neantmoins de fe trouver en part du monde, foit fur mer ou fur terre où il face plus chaut que fous l'Equator : ie fuis, par maniere de dire, plus qu'efmerveillé de ce que quelqu'un que i'eftime digne de foy, a efcrit de certains Efpagnols, lefquels, dit-il, paffans en une region du Peru, ne furent pas feulement eftonnez de voir neiger fous l'Equinoctial, mais aussi avec grande peine & travail traverfant fous iceluy des montagnes toutes couvertes de neige : voire y experimentérent un froid fi violent, que plufieurs d'entre eux furent gelez. Car d'alleguer la commune opinion des philofophes, affavoir que la neige fe fait en la moyenne region de l'air : attendu, di-ie, que le foleil donnant perpetuellement comme à plomb en cefte ligne equinoctiale, & par confequent, qu' l'air toufiours chaud ne peut naturellement fouffrir, moins congeler de la neige : quelque hauteur des montagnes, ni frigidité de la Lune qu'on me puiffe mettre en avant, pour l'efgard de ce climat là (fauf correction des fçavans) ie n'y vois point de fondement.

Partant concluant de ma part, que cela eft cas extraordinaire, & exception en la reigle de philofophie,

ie croy qu'il n'y a point de ſolution plus certaine à ceſte queſtion, ſinon celle que Dieu luy meſme allegue à Job : quand entre autres choſes pour luy monſtrer que les hommes, quelque ſubtils qu'ils puiſſent eſtre, ne ſçauroyent atteindre à comprendre toutes ſes œuvres magnifiques, moins la perfection d'icelles : il luy dit : Es tu entré ès threſors de la neige? As tu veu auſſi les threſors de la greſle? Comme ſi l'Eternel ce tres grand & tres excellent ouvrier diſoit à ſon ſerviteur Job : En quel grenier tiens-ie ces choſes à ton advis? En donnerois-tu bien la raiſon? nenni, il ne t'eſt pas poſſible, tu n'es pas aſſez ſçavant.

Ainſi retournant à mon propos, apres que le vent du Suroueſt nous euſt pouſſé & tiré de ces grandes chaleurs, au milieu deſquelles nous fuſſions pluſtoſt roſtis qu'en purgatoire : avançans en deçà, nous commençaſmes à revoir noſtre pole arctique, duquel nous avions perdu l'elevation il y avoit plus d'un an. Mais au reſte pour eviter prolixité, renvoyant les lecteurs ès diſcours que i'ay fait cy devant, traitant des choſes remarquables que nous viſmes en allant, ie ne reitereray point icy ce qui a ia ici eſté touché, tant des poiſſans volans, qu'autres monſtrueux & bigerrés de diverſes eſpeces qui ſe voyent ſous ceſte zone torride.

Pour doncques pourſuyvre la narration des extremes dangers, d'où Dieu nous delivra ſur mer à noſtre retour, comme ainſi fuſt qu'il y euſt querelle entre noſtre contremaiſtre & noſtre pilote (à cauſe de quoy & par deſpit l'un de l'autre ils ne faiſoyent pas leur devoir en leur charge) ainſi que le vingt ſixieſme de mars ledit pilote faiſant ſon quart, c'eſt à dire, conduiſant trois heures, faiſoit tenir toutes voiles hautes & deſployees, ne s'eſtant point pris garde d'un grain, c'eſt à dire tourbillon de vent qui ſe preparoit, il le

laiſſa venir donner & frapper de telle impetuoſité dans les voiles (leſquelles auparavant ſelon ſon devoir, il devoit faire abbaiſſer) que renverſant le navire plus que ſur le coſté, iuſques à faire plonger les hunes & bouts de mats d'en haut, voir renverſer en mer les cables, cages d'oiſeaux & toutes autres hardes qui n'eſtoyent pas bien amarees, leſquelles furent perdues, peu s'en fallut que nous ne fuſſions virez ce deſſus deſſous. Toutesfois apres qu'en grande diligence on eut coupé les cordages & les eſcoutes de la grande voile, le vaiſſeau ſe redreſſa peu à peu : mais, quoy que c'en ſoit, nous la peuſmes bien conter pour une, & dire que nous l'avions belle eſchappee. Cependant tant s'en fallut que les deux qui avoyent eſté cauſe du mal fuſſent pour cela preſts à ſe reconcilier, comme ils en furent priez à l'inſtant, qu'au contraire ſi toſt que le peril fut paſſé, leur action de graces fut de s'empoigner & battre de telle ſorte, que nous penſions qu'ils ſe deuſſent tuer l'un l'autre.

Davantage, rentrans en nouveau danger, comme quelques iours apres nous euſmes la mer calme, le charpentier & autres mariniers durant ceſte tranquillité nous penſans ſoulager & relever de la peine où nous eſtions iour & nuict à tirer aux pompes : cherchans au fond du navire les trous par où l'eau entroit, il advint qu'ainſi qu'en charpentans à l'entour d'un qu'ils penſerent racouſtrer tout au fond du vaiſſeau pres la quille, il ſe leva une piece de bois d'environ un pied en quarré, par où l'eau entra ſi roide & ſi viſte, que faiſant quitter la place aux mariniers qui abandonnérent le charpentier, quand ils furent remontez vers nous ſur le tillac, ſans nous pouvoir autrement declarer le fait, crioyent, nous ſommes perdus, nous ſommes perdus.

Sur quoy le capitaine, maiftre & pilote, voyans le peril evident, à fin de deftrapper & mettre hors la barque en toute diligence, faifans ietter en mer les panneaux du navire qui la couvroyent, avec grande quantité de bois du Brefil & autres marchandifes iufques à la valeur de plus de mille francs, deliberans de quitter le vaiffeau, fe vouloyent fauver dans icelle : mefme le pilote craignant que pour le grand nombre des perfonnes qui s'y fuffent voulu ietter elle ne fuft trop chargee, y eftant entré avec un grand coutelas au poing dit, qu'il coupperoit les bras au premier qui feroit femblant d'y entrer. Tellement que nous voyans defia, ce nous fembloit, delaiffez à la merci de la mer, nous reffouvenans du premier naufrage d'où Dieu nous avoit delivrez, autant refolus à la mort qu'à la vie, & neantmoins pour fouftenir & empefcher le navire d'aller en fond, nous employans de toutes nos forces d'en tirer l'eau, nous fifmes tant que elle ne nous furmonta pas. Non toutesfois que tous fuffent fi courageux, car la plus part des mariniers s'attendans boire plus que leur faoul, tous efperdus apprehendoyent tellement la mort, qu'ils ne tenoyent conte de rien. Et de fait comme ie m'affeure q' fi les Rabeliftes, mocqueurs et contempteurs de Dieu qui iafent & fe mocquent ordinairement fur terre les pieds fous la table, des naufrages & perils où fe trouvent fi fouvent ceux qui vont fur mer y euffent efté, leur gaudifferie fuft changee en horribles éfpouvantemens : auffi ne doutai-ie point que plufieurs de ceux qui liront ceci (& les autres dangers dont i'ai ià fait & feray encore mention, que nous experimentafmes en ce voyage) felon le proverbe ne difent : Ha! qu'il fait bon planter des choux, & beaucoup meilleur ouyr devifer de la mer & des fauvages que

d'y aller voir. O combien Diogenes eſtoit ſage de priſer ceux qui ayans deliberez de naviguer, ne navigoyent point pourtant. Cependant ce n'eſt pas encores fait, car lors que cela nous advint eſtans à plus de mille lieües du port où nous pretendions, il nous en fallut bien endurer d'autres, meſme (comme vous entendrez ci-apres) il nous fallut paſſer par la griefve famine qui en emporta pluſieurs : mais en attendant voici comme nous fuſmes delivrez du danger preſent. Noſtre charpentier qui eſtoit un petit ieune homme de bon cœur, n'ayant pas abandonné le fond de navire comme les autres, ains au contraire ayant mis ſon caban à la matelote ſur le grand pertuis qui s'y eſtoit fait, ſe tenant à deux pieds deſſus pour reſiſter à l'eau (laquelle comme il nous dit puis apres de ſon impetuoſité l'enleva pluſieurs fois) criant en tel eſtat, tant qu'il pouvoyt, à ceux qui eſtoient en effroi ſur le tillac, qu'on luy portaſt des habillemens, licts de cotton & autres choſes propres, pour pendant qu'il racouſtreroit la piece qui s'eſtoit enlevee, empeſcher tant qu'ils pourroyent l'eau d'entrer : eſtant di-ie ainſi ſecouru nous fuſmes preſervez par ſon moyen.

Apres cela nous euſmes les vents tant inconſtans, que noſtre vaiſſeau pouſſé & derivant tantoſt à l'eſt, & tantoſt à l'oueſt (qui n'eſtoit pas noſtre chemin, car nous avions affaire au ſu) noſtre pilote, qui au reſte n'entendant pas fort bien ſon meſtier, ne ſceut plus obſerver ſa route, nous navigaſmes ainſi en incertitude iuſques ſous le tropique du Cancer.

Davantage nous fuſmes en ces endroits là, l'eſpace d'environ quinze iours entre des herbes, qui flotoyent ſur mer ſi eſpeſſes & en telle quantité, que ſi pour faire voye au navire, qu'avoit peine à les rompre, nous ne les euſſions coupees avec des coignees, ie croy que

nous fuſſions demeurez tout court. Et parce que ces herbages rendoyent la mer aucunement trouble, nous eſtans advis que nous fuſſions dans des mareſcages fangeux, nous coniecturaſmes que nous devions eſtre pres de quelques iſles : mais encore qu'on iettaſt la ſonde avec plus de cinquante braſſes de corde, ſi ne trouva on ny fond ny rive, moins deſcouvriſmes-nous aucune terre : ſur quoy ie reciteray ce que l'hiſtorien Indois a auſſi eſcrit à ce propos : Christofle Colomb, dit-il, au premier voyage qu'il fit au deſcouvrement des Indes, qui fut l'an 1492, ayant prins refraiſchiſſement en une des Iſles des Canaries, apres avoir ſinglé pluſieurs iournees, rencontra tant d'herbes qu'il ſembloit que ce fuſt un pré, ce qui lui donna une peur, encore qu'il n'y euſt aucun danger. Or pour faire la description de ces herbes marines deſquelles i'ay fait mention : s'entretenans l'une l'autre par longs filamens, comme Hedera terreſtris, flottans ſur mer ſans aucunes racines, ayant les fueilles aſſez ſemblables à celles de rue des iardins, la graine ronde & non plus groſſe que celle de genevre, elles ſont de couleur blanchaſtre ou blafarde comme foin fené ; mais au reſte, ainſi que nous apperceuſmes, aucunement dangereuſes à manier. Comme auſſi i'ay veu pluſieurs fois nager ſur mer certaines immondicitez rouges, faites de la meſme façon que la creſte d'un coq, ſi venimeuſes & contagieuſes, que ſi toſt que nous les touchions, la main devenoit rouge & enflee.

Semblablement ayant n'agueres parlé de la ſonde, de laquelle i'ay ſouvent ouï faire des contes qui ſemblent eſtre prins du livre des quenouilles ; aſſavoir que ceux qui vont ſur mer la iettant en fond, rapportent au bout d'icelle de la terre, par le moyen de laquelle ils cognoiſſent la contrée où ils ſont : cela eſtant faux

quant à la mer du Ponent, ie dirai ce que i'en ay veu, & à quoy elle y fert. La fonde donc eftant un engin de plomb, fait de la façon d'une moyenne quille de bois, de quoy on ioüe ordinairement ès places & iardins, percee qu'elle eft par le bout plus pointu, apres que les mariniers y ont paffé & attaché autant de cordeaux qu'il faut, mettant & plaçant du fuif ou autre graisse fur le plat de l'autre bout : quand ils approchent le port, ou eftiment eftre en lieu où ils pourront ancrer, la filant & laiffant ainfi filer iufques en bas, quand ils l'ont retiree, s'ils voyent qu'il y ait du gravier fiché & retenu en cefte graiffe, c'eft figne qu'il y a bon fond : car autrement, & fi elle ne rapporte rien, ils concluent que c'eft fange ou rocher, où l'ancre ne pourroit prendre ny mordre, & partant faut aller fonder ailleurs. C'eft ce que i'ay voulu dire en paffant pour relever l'erreur fufdite : car outre que tous ceux qui ont efté en la grande mer Oceane tefmoignent qu'il eft du tout impoffible d'y trouver fond, quand bien, par maniere de dire, on auroit tous les cordages du monde, tellement que quand on a vent il faut aller nuict & iour fans nul arreft, & en temps calme floter & demeurer tout court (parce que les navires ne fçauroyent aller à rames comme les galeres), on voit, di-ie, par la, que ces abyfmes & gouffres eftans du tout infondables, c'eft une faribole de dire qu'on rapporte de la terre pour cognoiftre en quel pays on eft. Par quoy fi cela fe fait ès autres mers comme en la Mediterranee, ou par terre en paffant pays ès déferts d'Afrique, où auffi ainfi qu'on a efcrit, on fe conduit par les eftoiles & par le cadran marin, ie m'en rapporte à ce qui en eft : mais pour l'efgard de la mer du Ponent, ie maintien ce que i'ay dit eftre veritable.

Eftans doncques fortis de cefte mer herbue, parce

que nous craignions d'eftre là rencontez de quelques pirates, non feulement nous braquafmes quatre ou cinq pieces de telle quelle artillerie de fer qui eftoyent dans noftre navire : mais auffi pour nous defendre à la neceffité, nous preparafmes les lances à feu & autres munitions de guerre que nous avions. Toutesfois, à caufe de cela, voicy de rechef un autre inconvenient qui nous advint : car comme noftre canonnier faifant fefcher fa pouldre dans un pot de fer, le laiffa fi longtemps fur le feu qu'il rougit, la poudre s'eftant emprife, la flambe donna de telle façon d'un bout en autre du vaiffeau, mefme gafta quelques voiles & cordages, que peu s'en fallut, qu'à caufe de la graiffe & du breits dont le navire eftoit frotté et goldronné, le feu ne s'y mift, en danger d'eftre tous bruflez au milieu des eaux. Et de fait l'un des pages & deux autres mariniers furent tellement gaftez de bruflures, que l'un en mourut quelques iours apres. Comme auffi pour ma part, fi foudainement ie n'euffe mis mon bonnet à la matelotte devant mon vifage, i'euffe eu la face gaftee ou pis; mais m'eftant ainfi couvert i'en fus quitte pour avoir le bout des oreilles & les cheveux grillez : cela nous advint environ le quinziefme d'apvril. Auffi pour reprendre un peu haleine en ceft endroit, nous voici iufques à prefent par la grace de Dieu, non feulement efchappez des naufrages & de l'eau, dont, comme vous avez entendu, nous avons plufieurs fois cuidé eftre engloutis, mais auffi du feu qui n'agueres nous a penfé confumer.





CHAPITRE XXII.

De l'extreme famine, tourmentes & autres dangers d'où Dieu nous preserva en repassant en France.



R apres que toutes les chofes fufdites nous furent advenues, rentrans de fievre en chaud mal (comme on dit) d'autant que nous eftions encores à plus de cinq cens lieües loin de France, noftre ordinaire tant de bifcuits que d'autres vivres & breuvages, n'eftant ia que trop petit, fut neantmoins tout à coup retranché de la moitié. Et ne nous advint pas feulement ce retardement du mauvais temps & vents contraires que nous eufmes : car outre cela, i'ay dit ailleurs, le pilote pour n'avoir bien obfervé fa route, fe trouva tellement deceu, que quand il nous dit que nous approchions du cap de Fineterre (qui eft fur la cofte d'Efpagne), nous eftions encores à la hauteur des ifles des Effores, qui en font à plus de trois cens lieües. Cefte erreur doncques, en matiere de navigation fut caufe que dès la fin du mois d'avril nous fufmes entierement defpourveus de tous vivres : tellement que ce fut, pour le dernier mets à nettoyer & ballier la foute, c'eft à dire, la chambrette blanchie & plaftree où l'on tient le bifcuit dans les navires : en laquelle ayant trouvé plus de vers & de crottes de rats que de miettes de pain, partiffans neantmoins cela avec des cueilliers, nous en faifions de la bouillie, laquelle eftant auffi

noire & amere que ſuye, vous pouvez penſer ſi c'eſtoit un plaiſant manger. Sur cela ceux qui avoyent encores des guenons & des perroquets (car dès longtemps pluſieurs avoyent ià mangé les leurs) pour leur apprendre un langage qu'ils ne ſçavoyent pas encores, les mettans au gabinet de leur memoire, les firent ſervir de nourriture. Brief, dès le commencement du mois de may que tous vivres ordinaires defaillirent entre nous, deux mariniers eſtans morts de malle rage de faim, furent à la façon de la mer iettez en esſepulturez hors le bord.

Outre plus durant ceſte famine la tormente continuant iour & nuict l'eſpace de trois ſepmaines, nous ne fuſmes pas ſeulement, à cauſe de la mer merveilleuſement haute & eſmeüe, contrains de plier toutes voiles & lier le gouvernail : mais auſſi ne pouvans plus autrement conduire le vaiſſeau, il le fallut laiſſer aller au gré des ondes & du vent : de maniere que cela empeſcha, qu'en tout ce temps, & à noſtre grande neceſſité, nous ne peuſmes peſcher un ſeul poiſſon : ſomme nous voila de rechef tout à coup en la famine iuſques aux dents, aſſaillis de l'eau par dedans, & tourmentez des vagues au dehors. Par quoy, puiſque ceux qui n'ont point eſté ſur mer, principalement en telle eſpreuve, n'ont veu que la moitié du monde, il faut icy repeter qu'à bon droit le Pſalmiſte dit des mariniers, que flottant, montant & deſcendant ainſi ſur le tant terrible element ſubſiſtant au milieu de la mort, voyent vrayement les merveilles de l'Eternel. Cependant ne demandez pas ſi nos matelots papiſtes ſe voyans reduits à telle extremité, promettans, s'ils pouvoyent parvenir en terre, d'offrir à S. Nicolas une image de cire de la groſſeur d'un homme, faiſoyent au reſte de merveilleux vœux : mais cela eſtoit crier

apres Baal, qui n'y entendoit rien. Partant nous autres nous trouvans bien mieux d'avoir recours à celuy duquel nous avionsià tant de fois experimenté l'affiftance, & qui feul auffi nous fouftenant extraordinairement durant la famine pouvait commander à la mer, & appaifer l'orage, c'eftoit à luy & non aux autres que nous nous adreffions.

Or eftant ià fi maigres & affoiblis, qu'à peine nous pouvions nous tenir debout pour faire les manœuvres du navire, la neceffité neantmoins au milieu de cefte afpre famine fuggerant à chacun de penfer & repenfer à bon efcient de quoy il pourroit remplir fon ventre : quelques-uns s'eftans advisés de couper des pieces de certaines rondelles faites de la peau de l'animal nommé Tapirouffou, duquel i'ay fait mention en cefte hiftoire, les firent bouillir dans de l'eau pour les cuider manger de cefte façon : mais cefte recepte ne fut pas trouvee bonne. Par quoy d'autres qui de leur cofté cherchoyent auffi toutes les inventions dont ils fe pouvoyent advifer pour remedier à leur faim, ayans mis de ces pieces de rondelles de cuir fur les charbons, apres qu'elles furent un peu rofties, le bruflé raclé avec un coufteau, cela fucceda fi bien que les mangeans ainfi, il nous eftoit advis que ce fuffent carbonnades de coines de pourceau. Tellement que ceft effay fait, ce fut à qui avoit des rondelles de les tenir de fi court, que parce que elles eftoyent auffi dures que cuir de bœuf sec, apres qu'avec des ferpes & autres ferremens elles furent toutes decoupees : ceux qui en avoyent portans les morceaux dans leurs manches en de petits facs de toile n'en faifoyent pas moins de conte que font par deçà, fur terre, les gros ufuriers de leurs bourfes pleines d'efcus. Mefmes comme Iofephus dit que les affiegez dans la ville de Ierufalem fe

repeurent de leurs couroyes, fouliers & cuir de leurs pavois, auffi en y eut-il entre nous qui vindrent iufques-là, de manger leurs collets de maroquins & cuirs de leurs fouliers : voire les pages & garçons du navire preffez de malle rage de faim, mangerent toutes les cornes des lanternes (dont il y a toufiours grand nombre dans les vaiffeaux de mer) & autant de chandelles de fuif qu'ils en peurent attraper. Davantage nonobftant notre debileté, fur peine de couler en fond & boire plus que nous n'avions à manger, il falloit qu'avec grand travail nous fuffions inceffamment iour & nuict à tirer l'eau à la pompe.

Le cinquiefme iour de may fur le foleil couchant, nous vifmes flamboyer & voler en l'air un grand efclair de feu, lequel fit telle reverberation dans les voiles de noftre navire que nous penfions que le feu s'y fuft mis : toutesfois, fans nous endommager, il paffa en un inftant. Que fi on demande d'où cela pouvoit proceder, ie di que la raifon en fera tant plus mal aifee à rendre, que nous eftant lors à la hauteur des terres neuves, où on pefche les molues, & de Canada, regions où il fait ordinairement un froid extreme, on ne pourra pas dire que cela vint des exhalations chaudes qui fuffent en l'air. Et de fait à fin que nous en effayiffions de toutes les façons, nous fufmes en ces endroits là battus du vent de Nord nord-eft, qui eft prefque droite Bize, lequel nous caufa une telle froidure que durant plus de quinze iours nous n'efchaufafmes aucunement.

Environ le douziefme dudit mois de may, noftre canonnier, auquel au paravant apres qu'il eut bien langui, i'avais veu manger les tripes d'un perroquet toutes crues, eftant enfin mort de faim, fut comme les precedens decedez de mefme maladie, ietté & enfe-

pulturé en mer : & nous nous en fouciafmes tant moins pour l'efgard de fa charge, qu'au lieu de nous defendre, fi on nous euft lors affaillis, nous euffions plus toft defiré (tant eftions-nous attenuez) d'eftre prins & emmenez de quelque pirate, pourveu qu'il nous euft donné à manger. Màis comme il pleuft à Dieu de nous affliger tout le long de noftre voyage, à noftre retour nous ne vifmes qu'un feul vaiffeau, duquel encores, à caufe de noftre foibleffe ne pouvans appareiller ni lever les voiles, quand nous le defcouvrifmes nous n'en peufmes approcher.

Or les rondelles dont i'ay fait mention, & tous les cuirs iufques aux couvercles des coffres à bahu, avec tout ce qui fe peut trouver pour fuftenter dans noftre navire, eftant entierement faillis, nous penfions eftre au bout de noftre voyage. Mais cefte neceffité inventereffe des arts, mettant de rechef en l'entendement de quelques uns de chaffer les rats & les fouris, lefquels (parce que nous leur avions ofté les miettes & toutes autres chofes qu'ils euffent peu ronger) couroyent en grand nombre mourans de faim parmi le vaiffeau, ils furent fi bien pourfuyvis & avec tant de fortes de ratoires qu'un chacun inventoit, que comme chats les efpians à yeux ouverts, mefme la nuict quand ils fortoyent à la lune, ie croy, quelques bien cachez qu'ils fuffent, qu'il y en demeura fort peu. Et de faict, quand quelqu'un avoit prins un rat, l'eftimant beaucoup plus qu'il n'euft fait un bœuf fur terre, non feulement i'en ay veu qui ont efté vendus deux, trois, & iufques à quatre efcus la piece : mais, qui plus eft, noftre barbier en ayant une fois prins deux tout d'un coup, l'un d'entre nous luy fit cefte offre, que s'il luy en vouloit bailler un, qu'au premier bord où nous aborderions il l'habilleroit de pied en cap : ce que

toutesfois (preferant ſa vie à ces habits) il ne voulut accepter. Bref vous euſſiez veu bouillir les ſouris dans de l'eau de mer, avec les tripes & les boyaux, deſquelles ceux qui les pouvoyent avoir faisoyent plus de cas, que nous ne faiſons ordinairement en terre de membres de mouton.

Mais entre autres choſes remarquables à fin de monſtrer que rien ne ſe perdoit parmi nous : comme noſtre contremaiſtre eut un iour appreſté un gros rat, pour le faire cuire, luy ayant coupé les quatre pattes blanches, leſquelles il ietta ſur le tillac, ie ſçay un quidam, qui les ayant auſſi ſoudain amaſſees, qu'en deligence fait griller ſur les charbons, en les mangeant diſoit n'avoir iamais taſté d'ailes de perdriz plus ſavoureuſes. Et pour le dire en un mot, qu'eſt-ce auſſi que nous n'euſſions mangé, ou plutoſt devoré en telle extremité ? car de vray, pour nous raſſaſier, ſouhaitans les vieux os & autres telles ordures que les chiens traiſnent par deſſus les fumiers : ne doutez pas ſi nous euſſions eu des herbes vertes, voire du foin, ou des feuilles d'arbres (comme on peut avoir ſur terre) que tout ainſi que beſtes brutes nous les euſſions broutees. Ce n'eſt pas tout, car l'eſpace de trois ſemaines que ceſte aſpre famine dura, n'eſtant nouvelle entre nous ni de vin ni d'eau douce, laquelle dès longtemps eſtoit saillie, nous eſtant ſeulement reſté pour tout breuvage un petit tonneau de ciſtre : les maiſtres & capitaines le meſnageoyent ſi bien & tenoyent de ſi court, que quand un monarque, en ceſte neceſſité, euſt reſté avec nous dans ce vaiſſeau, ſi n'en euſt-il eu non plus que l'un des autres : aſſavoir un petit verre par iour. Tellement qu'eſtant autant & plus preſſez de ſoif que de faim, non ſeulement quand il tomboit de la pluye eſtendans des linceuls avec une balle de fer

au milieu pour la faire diftiller, nous la recevions dans des vaiffeaux de cefte façon, mais auffi retenans celle qui par petits ruiffeaux degoutoit deffus le tillac, quoy qui à caufe de bray & des fouilleures des pieds elle fuft plus trouble que celle qui court par les rues, nous ne laiffions pour cela d'en boire.

Conclufion, combien que la famine laquelle, en l'an 1573, nous endurafmes durant le fiege de Sancerre, ainfi qu'on peut voir par l'hiftoire que i'en ay auffi fait imprimer, doive eftre mife au rang des plus grieves dont on ait iamais ouy parler : tant y a toutesfois, comme i'ay là noté, que n'y ayant eu faute ni d'eau ni de vin, quoy qu'elle fuft plus longue, fi puis ie dire qu'elle ne fut fi extreme que celle dont il eft ici queftion : car pour le moins avions-nous à Sancerre quelques racines, herbes fauvages, bourgeons de vignes & autres chofes qui fe peuvent encores trouver fur terre. Comme de fait tant qu'il plairoit à Dieu de laiffer fa benediction aux creatures, ie dis mefmes à celles qui ne font point en ufage commun pour la nourriture des hommes : comme ès peaux, parchemins & autres telles merceries dont i'ay fait catalogue, & que quoy nous vefcufmes en ce fiege : ayant di-ie experimenté que cela vaut au befoin, tant que i'aurois des collets de buffles, habits de chamois, & telles chofes où il y a fuc & humidité, fi i'eftois enfermé dans une place pour une bonne caufe, ie ne me voudrois pas rendre pour crainte de la famine. Mais fur mer, au voyage dont ie parle, ayans efté reduits à cefte extremité de n'avoir plus de Brefil, bois fec & fans humidité fur tous autres, plufieurs neantmoins preffez iufques au bout, par faute d'autres chofes en grignotoyent entre leurs dents : tellement que le fieur Dupont noftre conducteur en tenant un iour une piece

en ſa bouche, avec un grand ſouſpir me dit, Helas de Lery mon ami, il m'eſt deu une partie de quatre mille francs en France, de laquelle pleuſt à Dieu avoir fait bonne quittance & en tenir maintenant un pain de ſol & un verre de vin. Quant à maiſtre Pierre Richier, à preſent miniſtre de la parole de Dieu à la Rochelle, le bon homme dira que de debilité, durant noſtre miſere, eſtant eſtendu tout de ſon long dans ſa petite capite, il n'euſt ſçeu lever la teſte pour prier Dieu: lequel neantmoins, ainſi couché tout à plat qu'il eſtoit, il invoquoit ardemment.

Or avant que finir ce propos ie diray ici en paſſant avoir non ſeulement obſervé aux autres, mais moy meſme ſenti durant ces deux auſſi aſpres famines où i'aypaſſé qu'homme en ait iamais eſchappé, que pour certain quand les corps ſont attenuez, nature defaillant, les ſens eſtant alienez & les eſprits diſſipez, cela rend les perſonnes non ſeulement farouches, mais auſſi engendre une colere laquelle on peut bien nommer eſpece de rage : tellement que le propos commun, quand on veut ſignifier que quelqu'un a faute de manger, a eſté fort bien inventé : aſſavoir dire qu'un tel enrage de faim. Outre plus comme l'experience fait mieux entendre un faict, ce n'eſt point ſans cauſe que Dieu en ſa Loy menaçant ſon peuple s'il ne luy obeit de luy envoyer la famine, dit expreſſement qu'il fera que l'homme tendre & delicat, c'eſt à dire d'un naturel autrement doux & bening, & qui auparavant avoit choſes cruelles en horreur, en l'extremité de la famine deviendra neantmoins ſi deſnaturé qu'en regardant ſon prochain, voire ſa femme & ſes enfans d'un mauvais œil, il appetera d'en manger. Car entre les exemples que i'ay narrez en l'hiſtoire de Sancerre, tant du pere & de la mere qui mangerent de leur

propre enfant, que de quelques ſoldats, leſquels ayans eſſayé de la chair des corps humains qui avoyent eſté tuez en guerre, ont confeſſé depuis que ſi l'affliction euſt encores continué, ils eſtoyent en deliberation de ſe ruer ſur les vivans : outre di-ie ces choſes tant prodigieuſes, ie puis aſſeurer veritablement, que dûrant noſtre famine ſur mer, nous eſtions ſi chagrins qu'encores que nous fuſſions retenus par la crainte de Dieu, à peine pouvions nous parler l'un à l'autre ſans nous faſcher : voire qui pis eſtoit (& Dieu nous le vueille pardonner) ſans nous ietter des œillades & regards de travers, accompagnez de mauvaiſes volontez touchant ceſt acte barbare.

Or à fin de pourſuyvre ce qui reſte de noſtre voyage, allans touſiours en declinant, le 15 & 16 de may, qu'il y eut encores deux de nos mariniers qui moururent de malle rage de faim : aucuns d'entre nous imaginans là deſſus que par maniere de dire, attendu le long temps qu'il y avoit que ſans voir terre nous branlions ſur mer nous devions eſtre en un nouveau deluge, quand pour la nourriture des poiſſons nous les viſmes ietter en l'eau, nous n'attendions autre choſe que d'aller toſt & tous apres. Cependant nonobſtant ceſte ſoufferte & famine inexprimable, durant laquelle, comme i'ay dit, toutes les guenons & les perroquets que nous apportions furent mangez, en ayant neantmoins iuſques à ce temps-là touſiours gardé ſoigneuſement un que i'avois auſſi gros qu'une oye, proferant franchement comme un homme, & de plumage excellent : lequel meſme de grand deſir de le ſauver à fin d'en faire preſent à M. l'amiral, ie tins cinq à ſix iours caché ſans luy pouvoir rien bailler à manger, tant y a que la neceſſité preſſant, ioint la crainte que i'eu qu'on ne le me derobaſt la nuict, il paſſa comme les autres : de

façon que n'en iettant rien : que les plumes, non ſeulement le corps mais auſſi les tripes, pieds, ongles & becs crochus ſervirent à quelques miens amis & à moy de vivoter trois ou quatre iours : toutesfois i'en eus tant plus de regret que cinq iours apres que ie l'eus tué nous viſmes terre : de maniere que ceſte eſpece d'oiſeau ſe paſſant bien de boire, il ne m'euſt pas fallu trois noix pour le nourrir tout ce temps la.

Mais quoy? dira ici quelqu'un, ſans nous particulariſer ici ton perroquet, duquel nous n'avions que faire, nous tiendras-tu touſiours en ſuſpens touchant vos langueurs? Sera-ce tantoſt aſſez enduré en toutes ſortes? n'y aura-il iamais fin ou par mort ou par vie? Helas, ſi aura, car Dieu qui ſouſtenant nos corps d'autres choſes que de pain & de viandes communes, nous tendoit la main au port, fit par ſa grace que le vingt quatrieſme iour dudit mois de may 1558 (lorſque tous eſtendus ſur le tillac ſans pouvoir preſque remuer bras ni iambes, nous n'en pouvions plus) nous euſmes la veüe de baſſe Bretagne. Toutesfois parce que nous avions eſté tant de fois abuſez par le pilote, lequel au lieu de terre nous avoit ſouvent monſtré des nuees qui s'en eſtoyent allees en l'air, quoy que le matelot qui eſtoit à la grande hune criaſt par deux ou trois fois, terre, terre, encore penſions-nous que ce fuſt mocquerie : mais ayans vent propice & mis le cap droit deſſus, nous fuſmes toſt apres aſſeurez que c'eſtoit vrayement terre ferme. Pourquoy pour la concluſion de tout ce que i'ay dit ci deſſus touchant nos afflictions, à fin de mieux faire entendre l'extreme extremité où nous eſtions tombez, & qu'au beſoin, n'ayans plus nul reſpit, Dieu eut pitié de nous & nous aſſiſta : apres que nous luy euſmes rendu graces de noſtre delivrance prochaine, le maiſtre du navire dit tout haut, que

pour tout certain ſi nous fuſſions encore demeuré un iour en ceſt eſtat, il avoit deliberé & réſolu, non pas de ietter au ſort, comme quelques uns ont fait en telle deſtreſſe, mais ſans dire mot, d'en tuer un d'entre nous pour ſervir de nourriture aux autres : ce que i'apprehenday tant moins pour mon regard qu'encore qu'il n'y euſt pas grand graiſſe en pas un de nous, ſi eſt-ce toutesfois, ſinon qu'on euſt ſeulement voulu manger de la peau & des os, que ce n'euſt pas eſté moy. Or parce que nos mariniers avoyent deliberé d'aller deſcharger & vendre leur bois de Breſil à la Rochelle, quand nous fuſmes à deux ou trois lieües de ceſte terre de Bretagne, le maiſtre du navire avec le ſieur du Pont & quelques autres nous laiſſans à l'ancre, s'en allerent dans une barque en un lieu proche appelé Hodierne pour acheter des vivres : mais deux de noſtre compagnie, auſquels particulierement ie baillay argent pour m'apporter des rafraiſchiſſemens s'eſtans auſſi mis dans ceſte barque, ſi toſt qu'ils ſe virent en terre, penſans que la famine fuſt enfermée dans le navire, quittans les coffres & hardes qu'ils y avoyent laiſſez, proteſterent de n'y mettre iamais le pied : comme de faict, s'en eſtant allez de ce pas, ie ne les ay point veus depuis. Outre plus, durant que nous fuſmes là à l'ancre quelques peſcheurs s'eſtant approchez auſquels nous demandaſmes des vivres, eux eſtimans que nous nous mocquiſſions, ou que ſous ce pretexte nous leur vouluſſions faire deſplaiſir ſe voulurent ſoudain reculer : mais nous les tenans à bord, preſſez de neceſſité, eſtans encore plus habiles qu'eux, nous iettaſmes de telle impetuoſité dans leur barque, qu'ils penſoyent à l'heure eſtre tous ſaccagez : toutesfois, ſans leur rien prendre que de gré à gré, n'ayans trouvé, de ce que nous cherchions,

ſinon quelques quartiers de pain noir, il y eut un vilain lequel, nonobſtant la diſette que nous leur fiſmes entendre ou nous eſtions, au lieu d'en avoir pitié, ne fit pas difficulté de prendre de moy deux reales pour un petit quartier qui ne valait pas lors un liard en ce pays la. Or nos gens eſtans revenus avec pain, vin, & autres viandes leſquelles, comme pouvez eſtimer, nous ne laiſſaſmes pas moiſir ni aigrir comme en penſant touſiours aller à la Rochelle, nous euſmes navigé deux ou trois lieües, nous fuſmes advertis par ceux d'un navire qui nous aborda, que certains pirates ravageoyent tout du long de ceſte coſte. Par quoy conſiderans là deſſus qu'apres tant de grands dangers d'où Dieu nous avoit fait la grace d'eſchapper, ce ſeroit bien le tenter, & cercher noſtre malheur de nous remettre en nouveau hazard : dès le meſme iour vingt ſixieſmes de may, ſans plus tarder de prendre terre, nous entraſmes dans le beau & ſpacieux havre de Blavet, pays de Bretagne : auquel auſſi arrivoit lors grand nombre de vaiſſeaux de guerre, leſquels retournans de voyager de divers pays, tirans coups d'artilleries, & faiſans les bravades accouſtumees en entrans dans un port de mer s'eſiouiſſoyent de leurs victoires. Mais entre autres y en ayant un de S. Malo, duquel les mariniers peu auparavant avoyent prins & emmené un navire d'Eſpagnol qui revenoit du Peru, chargé de bonne marchandiſe, lequel en eſtimoit plus de ſoixante mille ducats : cela eſtant ia divulgué par toute la France, & beaucoup de marchans Pariſiens, Lyonnois & d'autres eſtans arrivez en ce lieu pour en acheter, il nous vint ſi bien à poinct, qu'aucuns d'eux ſe trouvans pres noſtre vaiſſeau quand nous mettions pied en terre, non ſeulement (parce que nous pouvions ſouſtenir) ils nous emmenerent par deſſous les bras :

mais auffi fort à propos, ayans entendu noftre famine, nous exhorterent que nous gardans de trop manger, nous ufiffions du commencement peu à peu de bouillon de vieilles poulailles bien consumees, de laict de chevres & autres chofes propres pour nous eflargir les boyaux, lefquels nous avions tous retraits. Et de fait ceux qui creurent leur confeil s'en trouverent bien: car quant à nos matelots, qui du beau premier iour fe voulurent faouler, ie croy, de vingt reftez de la famine que plus de la moitié creverent & moururent foudainement de trop manger. Mais quant à nous autres quinze paffagiers qui, comme i'ay dit au commencement du precedent chapitre, nous eftions embarquez en la terre du Brefil, dans ce vaiffeau pour revenir en France, il n'en mourut pas un feul, ny fur mer ny fur terre pour cefte fois-là. Bien eft vray que n'ayans fauvé que la peau & les os, non feulement en nous regardans vous euffiez dit que c'eftoyent corps morts defterrez, mais auffi incontinent que nous eufmes prins l'air de terre, nous fufmes tellement defgouftez, & abhorrions fi fort les viandes, que pour parler de moy en particulier, quand ie fus au logis, foudain que i'eus fenti du vin qu'on me prefenta dans une coupe, tombant à la renverfe fur un coffre à bahu, on penfoit, ioint ma foibleffe, que ie deu rendre l'efprit. Toutesfois ne m'eftant pas fait grand mal, mis que ie fus fur un lict, combien qu'il y euft plus de dix-neuf mois que ie n'avois couché à la Françoise (comme on parle auiourd'huy) tant y a, contre l'opinion de ceux qui difent, quand on a accouftumé de coucher fur la dure, qu'on ne peut de long temps apres repofer fur la plume, que ie dormis fi bien cefte premiere fois, que ie ne me refveillay qu'il ne fuft le lendemain foleil levant. Ainfi apres que nous eufmes feiourné trois ou quatre

iours à Blavet, nous allafmes à Hanebon, petite ville à deux lieües de là : en laquelle durant quinze iours que nous y fufmes, nous nous fifmes traiter felon le confeil des medecins. Mais quelque bon regime que nous peusfions tenir, la plufpart devindrent enflez depuis la plante des pieds iufques au fommet de la tefte : & n'y eut que moy & deux ou trois autres qui le fufmes feulement depuis la ceinture en bas. Davantage ayans tous un cours de ventre, & tel defvoyement d'eftomach, qu'impoffible eftoit de rien retenir dans le corps, n'euft efté une certaine recepte qu'on nous enfeigna: affavoir du ius d'hedera terreftris, du riz bien cuit, lequel ofté de deffus le feu il faut faire eftouffer dans le pot avec force vieux drapeaux, puis prendre des moyeufs d'œuf, & mefler le tout enfemble dans un plat fur un réchaut : ayans di-ie mangé cela avec des cueillers, comme de la boulie, nous fufmes foudain rafermis : & croy fans ce moyen que Dieu nous fufcita que dans peu de iours ce mal nous euft tous emportez.

Voila en fomme quel fut noftre voyage, lequel à la verité, fi on confidere que nous avons navigé environ feptante trois degrez, revenant à pres de deux mille lieües Françoises tirant de Nord au Su, ne fera pas eftimé des plus petits. Mais, afin de donner l'honneur à qui il appartient, qu'eft-ce en comparaifon de celuy de ceft excellent Pilote Jean Sebaftien de Cano Efpagnol, lequel ayant circuit tout le globe, c'eft à dire environné toute la rotondité de l'univers (ce que ie croy qu'homme avant lui n'avoit iamais fait) eftant de retour en Efpagne, à bon droit fit peindre un monde pour fes armoiries, à l'entour defquelles il mit pour devife, *Primus me circumdedifti* ; c'eft à dire, tu es le premier qui m'as environné.

Or pour parachever ce qui refte de nos delivrances,

il fembleroit que pour ce coup nous fuffions à peu pres quittes de tous nos maux : mais tant y a que fi celuy qui nous avoit tant de fois garantis des naufrages, tormentes, afpre famine, & autres inconveniens dont nous avions efté affaillis fur mer, n'euft conduit nos affaires à noftre arrivee fur terre, nous n'eftions pas encore efchappez. Car comme i'ay touché en noftre embarquement pour le retour, Villegagnon, fans que nous en fceuffions rien, ayant baillé au maiftre du navire où nous repaffafmes (qui l'ignoroit auffi) un proces lequel il avoit fait & formé contre nous, avec mandement expres au premier iuge auquel il feroit prefenté en France, non feulement de nous retenir, mais auffi faire mourir & brufler comme heretiques qu'il difoit que nous eftions : advint que le fieur du Pont, noftre conducteur, ayant eu connoiffance à quelques gens de iuftice de ce pays la, lefquels avoyent fentiment de la Religion dont nous faifions profeffion : le coffret couvert de toile ciree, dans lequel eftoit ce proces, & force lettres adreffantes à plufieurs perfonnages, leur eftant baillé, apres qu'ils eurent veu ce qui leur eftoit mandé, tant s'en fallut qu'ils nous traitaffent de la façon que Villegagnon defiroit, qu'au contraire, outre qu'ils nous firent la meilleure chere qui leur fut poffible, encore offrans leurs moyens à ceux de noftre compagnie qui en avoyent affaire, prefterent-ils argent audit fieur du Pont & à quelques autres. Voila comme Dieu, qui furprend les rufez en leurs cautelles, non feulement par le moyen de ces bons perfonnages, nous delivra du danger où la revolte de Villegagnon nous avoit mis, mais qui plus eft, la trahifon qu'il nous avoit braffee eftant ainfi defcouverte à fa confufion, le tout retourna à noftre foulagement.

Apres doncques que nous eusmes reçeu ce nouveau benefice de la main de celuy, lequel, ainsi que i'ay dit, tant sur mer que sur terre se monstra nostre protecteur, nos mariniers departans de ceste ville de Hanebon pour s'en aller en leur pays de Normandie, nous aussi pour nous oster d'entre ces Bretons bretonnans, le langage desquels nous entendions moins que celuy des sauvages Ameriquains d'avec lesquels nous venions, nous hastames de venir en la ville de Nantes, de laquelle nous n'estions qu'à trente deux lieües. Non pas cependant que nous courussions la poste, car à cause de nostre debilité, n'ayans pas la force de conduire les chevaux dont fusmes accommodez, ni mesme d'endurer le trot, chacun pour mener le sien tout bellement par la bride, avoit un homme expres.

Davantage parce qu'à ce commencement, il nous fallut comme renouveler nos corps, nous n'estions pas seulement aussi envieux de tout ce qui nous venoit à la fantasie, qu'on dit communément que font les femmes qui chargent d'enfant, de quoy si ie ne craignois d'ennuyer les lecteurs, i'alleguerois des exemples estranges : mais aussi aucuns eurent le vin en tel desgoust, qu'ils furent plus d'un mois sans en pouvoir sentir, moins gouster. Et pour la fin de nos miseres, quand nous fusmes arrivez à Nantes, comme si tous nos sens eussent esté entierement renversez, nous fusmes environ huict iours oyans si dur, & ayans la veüe si offusquee que nous pensions devenir sourds & aveugles. Toutesfois quelques excellents docteurs medecins & autres notables personnages qui nous visitoyent souvent en nos logis, eurent tel soin de nous & nous secoururent si bien que, tant s'en faut, pour mon particulier, qu'il m'en soit demeuré quelque reste, qu'au contraire des environ un mois apres, ie

n'entendis iamais plus clair, ni n'eus meilleure veüe. Vray eſt que pour l'eſgard de l'eſtomach, ie l'ay touſiours eu depuis fort foible & debile : de façon qu'ainſi que i'ay tantoſt touché, la recharge que i'eus il y a environ quatre ans durant le ſiege & la famine de Sancerre eſtant intervenue, ie puis dire que ie m'en ſentiray toute ma vie. Ainſi apres avoir un peu reprins nos forces à Nantes, auquel lieu, comme i'ay dit, nous fuſmes fort bien traitez, chacun print parti & s'en alla où il voulut.

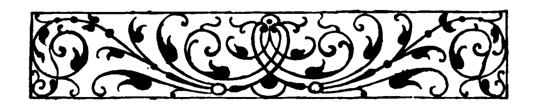
Ne reſte plus pour mettre fin à la preſente hiſtoire, ſinon sçavoir que devindrent les cinq de noſtre compagnie : leſquels, comme il a eſté dit ci deſſus, apres le premier naufrage que nous cuidaſmes faire, s'en retournerent en la terre de Breſil : & voici par quel moyen il a eſté ſçeu. Certains perſonnages dignes de foy que nous avions laiſſez en ce pays la, d'où ils revindrent environ quatre mois apres nous, ayans rencontré le ſieur du Pont à Paris, ne l'aſſeurerent pas ſeulement qu'à leur grand regret ils avoyent eſté ſpectateurs quand Villegagnon à cauſe de l'Evangile en fit noyer trois au fort de Colligny : aſſavoir Pierre Bourdon, Iean de Bordel, & Mathieu Verneuil, mais auſſi outre cela, ayans apporté par eſcrit tant leur confeſſion de foy que toute la procedure que Villegagnon tint contre eux, ils la baillerent audit ſieur du Pont, lequel ie la recouvray auſſi bien toſt apres. Tellement qu'ayant veu par là, comme pendant que nous ſouſtenions les flots & orages de la mer, ces fideles ſerviteurs de Ieſus-Chriſt enduroyent les tourmens, voire la mort cruelle que Villegagnon leur fit ſouffrir, en me reſſouvenant que moy ſeul de noſtre compagnie (ainſi qu'il a eſté veu en ſon lieu) eſtois reſſorti de la barque, dans laquelle ie fus tout preſt de

m'en retourner avec eux : comme i'eu matiere de rendre graces à Dieu de ceste mienne particuliere delivrance, aussi me sentant sur tous autres obligé d'avoir soin que la confession de foy de ces trois bons personnages fust enregistree au catalogue de ceux qui de nostre temps ont constamment enduré la mort pour le tesmoignage de l'Evangile dès ceste mesme annee 1558, ie la baillay à Iean Crespin, imprimeur : lequel avec la narration de la difficulté qu'ils eurent d'aborder en la terre des sauvages, apres qu'ils nous eurent laissez, l'insera au livre des martyrs, auquel ie renvoye le lecteur : car n'eust esté la raison susdite, ie n'en eusse fait ici aucune mention. Neantmoins ie diray encores ce mot que Villegagnon ayant esté le premier qui a respandu le sang des enfans de Dieu en ce pays nouvellement cogneu, qu'à bon droit, à cause de ce cruel acte quelqu'un l'a nommé le Caïn de l'Amerique. Et pour satisfaire à ceux qui voudroyent demander que c'est qu'il est devenu, & quelle a esté sa fin, nous, ainsi qu'on a veu en ceste histoire l'ayant laissé habitué en ce pays-la au fort de Colligny, ie n'en ay depuis ouy dire autre chose, & ne m'en suis pas autrement enquis, sinon que quand il fut de retour en France, apres avoir fait du pis qu'il peut & de bouche & par escrit contre ceux de la religion Evangelique, il mourut finalement inveteré en sa vieille peau, en une commanderie de son ordre de Malte, laquelle est aupres de sainct Iean de Nemours. Mesme comme i'ay sceu d'un sien neveu, lequel i'avois veu avec luy audit fort de Colligny, il donna si mauvais ordre à ses affaires, tant dura sa maladie qu'auparavant, & fut si mal affectionné envers ses parens, que sans qu'ils luy en eussent donné occasion ils n'ont gueres mieux valu de son bien, ni en sa vie, ni apres sa mort.

Pour conclusion, puis, comme i'ay monstré en la presente histoire, que non seulement en general, mais aussi en particulier i'ay esté delivré de tant de sortes de dangers, voire de tant de gouffres de morts, ne puis-ie pas bien dire, avec ceste saincte femme, mere de Samuel, que i'ay experimenté que l'Eternel est celuy qui fait mourir & fait vivre? qui fait descendre en la fosse & en fait remonter? Ouy certainement, ce me semble aussi à bonnes enseignes qu'homme qui vive pour le iourd'huy: & toutesfois si cela appartenoit à ceste matiere, ie pourrois encores adiouster que par sa bonté infinie il m'a retiré de beaucoup d'autres destroits par où i'ay passé. C'est finalement ce que i'ay observé, tant sur mer en allant & retournant en la terre du Bresil dite Amerique, que parmi les sauvages habitans audit pays : lequel pour les raisons que i'ay amplement deduites, peut bien estre appelé monde nouveau à nostre esgard. Ie sçay bien toutesfois qu'ayant si beau suiet ie n'ay pas traité les diverses matieres que i'ay touchees, d'un tel style ni d'une façon si grave qu'il falloit : mesme entre autres choses confessant encore en ceste seconde edition avoir quelquefois trop amplifié un propos qui devoit estre coupé court, & au contraire, tombant en l'autre extremité, i'en ay touché trop briefvement, qui devoyent estre deduits plus au long. Ie prie de rechef les lecteurs, pour suppleer ces defauts du langage, qu'en considerant combien la pratique du conteur en ceste histoire m'a esté griefve & dure; ils reçoivent ma bonne affection en payement. Or au Roy des siecles immortel & invisible, à Dieu seul sage soit honneur & gloire eternellement. Amen.

FIN DU TOME SECOND.





NOTES

CHAPITRE XII. — Page 2, ligne 4. — H. STADEN (p. 244) : « Ils ont la vue ſi bonne qu'ils manquent rarement leur coup. Auſſitôt que le poiſſon eſt bleſſé, ils ſautent à l'eau pour le chercher, &, quoiqu'ils ſoient quelquefois obligés de plonger iusqu'à la profondeur de ſix braſſes, ils ne manquent jamais de le rapporter. » Ce procédé primitif eſt encore en uſage dans le baſſin de l'Amazone. Voir MARCOY. *Du Pacifique à l'Atlantique. Tour du Monde,* nº 245-298.

— Ligne 13. — Sans doute le *camboropin* de Gandavo (p. 93).

Page 5, ligne 27. — C'était ſans doute un phoque ou plutôt un lamantin. Ces cétacés ſont fort communs dans les eaux Bréſiliennes. Cf. MARCOY. *Tour du Monde,* nº 298. *Agaſſiz,* nº 461.

Page 6, ligne 24. — D'après H. STADEN (p. 244) ils faiſaient auſſi avec le *tockaun* de véritables filets.

CHAPITRE XIII. — Page 9, ligne 12. — Le mot de *bréſil* était employé depuis longtemps pour déſigner le bois rouge propre à la peinture. Cf. MARCO POLO : « Ils ont berzi en grant habondance, do meillou dou monde. » — *Livre des métiers,* p. 104. « Li barillier pueent fere baris de fuz de tamarie & de brezil ; » *Livre des métiers,* p. 177. « Nus tabletier ne puſt mettre aux buis nule autre maniere de fuſt, qui ne ſoit plus chier que buis; c'eſt à ſavoir cadre, benus, breſil & cipres. » D'après DU CANGE, breſil aurait le même radical que braiſe, à cauſe de la comparaiſon avec

la couleur rouge ou de feu, & la dérivation se ferait faite par des verbes allemands, bræzelen, brasseln, rôtir en pétillant.

— Ligne 16. — Thevet (*Cosmog. univ.*, p. 950) appelle cet arbre l'*oraboutan*. Il en donne une description différente & attaque à ce propos Léry. « Ie ne veux ici oublier la faute que a faite un quidam, lequel descrivant le Bresil, dit que cest arbre n'est ny grand ny droit, ains est fait tant ainsi qu'une espece de chêne... Toute ceste description convient autant à l'arbre du Bresil, comme à un pommier. » Il faut aussi remarquer qu'on recherche surtout le cœur de l'arbre.

— Ligne 21. — Gomara (*Hist. gen. de las Indias*, § lxi, p. 75) : « Eran tan altos los arboles que un buen bracero tenia que passarlos con una piedra, y tã gordos, q' apenas los abarcavan ocho nombres, asidos de las manos. »

Page 10, ligne 5. — Thevet (*Cosmog. univ.*), p. 954.

— Ligne 9. — Gomara (*Hist. gen. de las Indias*, § ccv, p. 262) : « Crecen mucho los arboles, y el que llaman Ceyba en gorda tanto, que quinze hombres asidos de las manos, no lopueden abarcar. »

— Ligne 11. — Les sequoias de Californie sont encore plus grands. Voir Simonin. *Tour du Monde*, nº 692, p. 231-234. Voir aussi Marcoy. *Tour du Monde*, nº 299, p. 198, à propos des nymphœas du lac Nuna : « La feuille pesait treize livres & demie, la circonférence était de vingt-quatre pieds neuf pouces trois lignes, la fleur qui mesurait deux pieds quatre pouces de tour, ce dont les pétales extérieures avaient neuf pouces de longueur, pesait trois livres & demie. Le poids du bouton était de deux livres un quart. » Que dire de la *Rafflesia Arnoldii* (de Sumatra), qui atteint un mètre de diamètre, trois de circonférence & dont le calice peut contenir plus de huit litres d'eau ?

— Ligne 18. — Tous ces animaux sont en effet d'importation européenne. Cf. Gandavo (*Sancta Cruz*), p. 66.

— Ligne 32. — Voyez la planche qui accompagne « *Une fête brésilienne à Rouen* en 1550. » Édit. E. Denis, 1851. — Et une des planches de la *Cosmog. univ.* de Thevet, p. 950. « Ils y prennent si grand'peine, que l'ayans porté iusques aux navires quelques voiages vous leur voyez leurs espaules toutes meurtries & dechirees de la pesanteur du boys. »

Page 11, ligne 32. — D'après Hans Staden (p. 249) : « Ils prennent une espece de pierre d'un bleu très foncé, à laquelle ils donnent la forme d'un coin ; ils aiguisent ensuite le côté le plus

large... enſuite ils attachent cette pierre au bout d'un bâton au moyen d'une corde.

Page 12, ligne 8. — Ce fut peut-être la lecture de ce paſſage qui inſpira à Montaigne les curieuſes réflexions de ſon chapitre des Cannibales. (*Eſſais*, § 30.) « Ie trouve qu'il n'y a rien de barbare & de ſauvage en ceſte nation, ſinon que chaſcun appelle barbarie ce qui n'eſt pas de ſon uſage... Ils ſont ſauvages, de meſme que nous appellons ſauvages les fruits que nature de ſoy & de ſon progrez ordinaire a produicts; tandis qu'à la verité ce ſont ceulx que nous avons alterez par noſtre artifice, & deſtournez de l'ordre commun que nous devrions appeller pluſtôt ſauvages. En ceulx-là ſont vifves & vigoreuſes les vrayes & plus utiles & naturelles vertus & proprietez. » On pouvait encore rapprocher de ce paſſage celui que Ronſard a conſacré à vanter les vertus naïves des Bréſiliens. (*Les Poèmes*, liv. II. *Diſcours contre Fortune*, édit. elzévirienne, t. VI, p. 166.) Il s'imaginait très à tort que les hommes ne s'étaient jamais autant approchés de la perfection que lorſqu'ils vivaient dans ce qu'on a nommé l'âge d'or. D'après lui les Bréſiliens étaient encore dans cette heureuſe époque de paix & d'innocence, & il reprochait à Villegagnon de leur enlever leurs illusions en les initiant à la civiliſation européenne.

Page 13, ligne 17. — Dans la trad. latine (édit. de Bry; p. 196) digreſſion ſur Socrate, Agéſilas & d'autres perſonnages qui parlèrent de la ſorte. Cette digreſſion paraît ajoutée après coup par le traducteur.

Page 14, ligne 6. — Gomara (*Hiſt. gen. de las Indias*, § cviii, p. 141) : « ... Llamando los hilos de la eſpuma del mar, ſobre que andavan, o que no tenian padres. Hombres deſterrados, o haraganes que no paravan en cabo ninguno a cultivar la tierra para tener que comer... »

— Ligne 18. — C'eſt le chiffre de Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 943), mais il donne d'autres noms. De plus il ſe contredit dans les *Singularitez* (§ l), quand il énumère ſept eſpèces de palmiers en Amérique.

Page 15, ligne 1. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 943) nomme cet arbre *Hairi*. Il ne lui trouve aucune reſſemblance avec l'ébène & le conſidère comme un palmier.

— Ligne 21. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 949) : « I'en ay veu de ſi rouge, que le Breſil n'y approche en rien, & qui imite en

couleur vive la plus fine efcarlate du monde, mais l'ufage n'eft fi proffitable, pour ce qu'il eft trop subtil, & que fa couleur s'efvanouit, fi on le met à bouillir, pour le mettre en œuvre, etc. », p. 950.

— Ligne 24. — Curieufe defcription dans GANDAVO (p. 61) : « Le *copahibas* donne un baume excellent contre beaucoup de maladies. Il produit furtout des effets merveilleux dans celles qui font caufées par les fraîcheurs... La plupart de ces arbres font rongés par les animaux, qui vont, par un inftinct naturel, y chercher un remède à leurs maux. »

Page 16, ligne 4. — THEVET (*Cofmog. univ.*, p. 922) : « L'arbre eft auffi grand que nos poiriers par deça, ayant les fueilles larges de deux doigts & longues de trois ou quatre... L'arbre fent mal & a l'odeur merveilleufement puante quand on le coupe, qui eft caufe qu'ils n'en ufent aucunement en leur mefnage, non feulement à faire du feu. » Planche p. 922.

— Ligne 29. — THEVET (*Cofmog. univ.*), p. 935 : « Le *Hinourahé* eft fort hault & grand, ayant l'efcorce argentine, & par dedans tirant fur le rouge : fon gouft eft comme falé, ainfi que celuy du regliffe, la fouche groffe, & les feuilles femblables à celles du tremble. L'efcorce eft de merveilleufe propriété, à caufe que non feulement il imite la force du gaiac à l'endroit des *Pians*, ains eft propre à plufieurs autres malades. » THEVET, *Singularitez*, &c., § L.

— Ligne 34. — Chapitre XIX.

Page 17, ligne 3. — THEVET (*Cofmog. univ.*, p. 953), planche & defcription.

— Ligne 32. — CRESPIN, *Hiftoire des martyrs*, p. 456. LÉRY, § XXII.

Page 18, ligne 3. — GANDAVO (*Hift. de Sancta-Cruz*, p. 58) : « Ce fruit reffemble à une poire, il eft d'une couleur très iaune. Il a beaucoup de ius, & on le mange dans les chaleurs, car il eft tres fin de fa nature, & rend malade quand on en fait excès. » Cf. THEVET, *Cofmog. univ.*, p. 917.

— Ligne 15. — THEVET (*Cofmog. univ.*, p. 934) le nomme *pacouvere*. Sa defcription eft conforme à celle de Léry.

— Ligne 23. — D'après THEVET (cit. fup.) 30 ou 40 enfemble.

Page 19, ligne 4. — PLINE, *Hift. nat.*, XV, 20.

— Ligne 13. — Comparer les feuilles deſſinées par Paul Marcoy, *Tour du Monde*, nº 299.

— Ligne 28. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 199) eſt inférée une diſſertation ſur un fruit analogue, pouſſant en Égypte & à Chypre, nommé le muſa. L'autêur de cette diſſertation s'eſt contenté de citer Matthiolus. (*Commentaire ſur Dioſcoride, de palma & dactylis.*)

— Ligne 29. — Deſcription analogue dans H. Staden (p. 321).

Page 20, ligne 13. — Détail confirmé par Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 953) : « Les Portugais y ont veu aſſez clairement, lorſqu'ils ont choiſi en ce lieu leur demeure & retraite, veu qu'ils y ont planté oranges, citrons & autres choſes de noſtre Europe, qui y ſont venues en abondance. »

— Ligne 20. — Elles y croiſſent encore en grande abondance. Voyez Forgues. *Le Paraguay. Tour du Monde*, nº 702.

Page 21, ligne 14. — Chalcondyle, *de rebus Turcicis*, liv. III, § 14, p. 86, édit. 1650. « Καλαμίνοις δὲ πλοιοῖς χρωμένοι διαπορθμεύουσι τὸν πόταμον· φέρει δὲ ἡ Ἰνδικὴ τοσοῦτον μέγεθος, ὥς τε τῷ αὐτῷ ναυπηγεῖσθαι πλοῖα μεδίμνων τεσσαράκοντα Ἑλληνικῶν. »

Page 22, ligne 11. — L'explication de ce phénomène eſt toute naturelle. Le renverſement des ſaiſons s'explique par la poſition différente de la terre autour du Soleil dans les deux hémiſphères boréal & auſtral.

— Ligne 32. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 936, avec planche) en donne une deſcription conforme à celle de Léry & ajoute : « On n'en ſcauroit apporter par deçà, s'il n'eſt confit, à cauſe que ce fruit eſtant meur ne ſe conſerve guere longtemps. » — Deſcription de l'*ananazes* dans Gandavo (p. 57). « Ce fruit vient comme les artichauts, il reſſemble à la pomme de pin. Mais ils ont une odeur très ſuave, & on les coupe en tranches pour les manger. Il n'y a pas de fruit dans notre patrie qui puiſſe lui être comparé.

Page 23, ligne 14. — Sur le tabac voyez un curieux article de *la Revue américaine*, t. II, nº 6, par M. Lucien de Rosny. — Thevet, *Singularitez de la France antarctique*, éd. Gaffarel. Préface.

— Ligne 32. — Thevet (*Coſmog. univ.*, planche p. 927) confirme ces détails, mais il fait remarquer qu'on a exagéré les propriétés du petun.

Page 24, ligne 1. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 300) eſt ici inſérée la phraſe ſuivante: « Benzo quoque, novi orb. hiſt. ait (liv. III, § 20) Indos Peruanos peregre profecturos herbam (quam *coca* ipſi appellant) ore clauſam, veluti panchreſtum quoddam pharmacum, circumferre: quippe eius præſidio freti integrum diem nullius nec cibi, nec potus egentes iter faciunt.

— Ligne 9. — Id. Benzonis itaque interpres magno errore credidit hanc eam eſſe herbam quam Mexicani *Tabacco*, Hiſpaniolæ vero insulæ incolæ *Cozobba* nominant, cuius odorem acutum & tetrum, atque adeo diabolicum eſſe Benzo affirmat (liv. I, § XXVI).

— Ligne 17. — Pourtant l'aſſimilation eſt complète : il eſt vrai qu'on diſtingue pluſieurs ſortes de tabac.

— Ligne 19. — Liébault, *Maiſon Ruſtique*.

— Ligne 30. — Alluſion à un paſſage de Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 926), d'ailleurs fort curieux, où il revendique la priorité de l'introduction du tabac : « Ie me puis vanter avoir eſté le premier en France, qui ai apporté la graine de ceſte plante, & pareillement ſemé & nommé ladite plante, l'herbe Angoumoiſine. Depuis un quidam, qui ne feit iamais le voyage, quelque dix ans apres que ie fus de retour de ce pais, luy donna ſon nom. » Sur les origines du petun & l'introduction du tabac en France, voir Lettre de M. F. Denis à M. Alfred Demersay. *Etudes économiques ſur l'Amérique méridionale. Du tabac du Paraguay.*

Page 25, ligne 13. — Serait-ce la pomme de terre? ne pas oublier qu'elle eſt originaire d'Amérique. Walter Raleigh paſſe pour en avoir apporté les premiers plants en Angleterre, à la fin du XVIe siècle : mais ils venaient de la Virginie. Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 921) en donne un deſſin qui reſſemble ſingulièrement à la pomme de terre. « De ceſte racine, dit-il, il y en a deux eſpèces, ayant toutesfois pareille groſſeur, l'une deſquelles devient toute iaune en cuiſant, comme ſi c'eſtoit un coing, & l'autre eſt blanchaſtre, mais ne diffèrent guère en ſaveur & bonté. L'une & l'autre ont les feuilles ſemblables à la mauve, ſans iamais toutesfois porter aucune graine, ains replantent les ſauvages une meſme racine, taillée en pluſieurs rouelles & pièces, de chacune deſquelles ſe multiplient les autres en grande abondance. »

Page 26, ligne 27. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 949) l'appelle *ioucure;* il fait remarquer que les Bréſiliens de la côte font un grand commerce de ce ioncure avec les tribus de l'intérieur. Il ajoute qu'on ne connaît pas au Bréſil l'uſage des viandes ſalées.

Page 27, ligne 29. — Pſaume 104 : *Benedic anima mea, Domino.* Voyez Marot, édit. Jannet (1868), t. IV, p. 143. — Le traducteur latin (édit. de Bry, p. 203) traduit ainſi :

O quæ vis fuit illa, quæ poteſtas,
Quæ prudentia multiplex creandis
Tot rebus ſimul, & ſimul regendis !
Nam quacumque patet globoſa tellus,
Vis quoque imperii tui patexit.

Chapitre XIV. — On peut rapprocher ce chapitre du § 14 du liv. XXI de la *Coſmog. univ.* de Thevet.

Page 29, ligne 11. — Thevet (*Coſmog.*, p. 909) : « Ils ſont venus ſouvent aux mains, ſigne l'inimitié eſt ſi invétérée entre ces deux nations, qu'il eſt autant poſſible de tenir le feu avec l'eau, ſans que l'un n'altère l'autre, comme de ioindre les *Taupinambaux* & *Margageaz* en un lieu, ſans qu'ils ne rompent la teſte les uns aux autres. »

— Ligne 16. — Hans Staden (p. 291) : « Ce n'eſt pas parce qu'ils manquent de vivres, mais par haine, qu'ils dévorent le corps de leurs ennemis. » Montaigne, I, xxx : « Ce n'eſt pas, comme on penſe, pour s'en nourrir, c'eſt pour repreſenter une extreme vengeance : & qu'il ſoit ainſi, ayant apperceu que les Portugais, qui s'eſtoient ralliez à leurs adverſaires, uſoient d'une aultre ſorte de mort contre eulx, quand ils les prenoient, qui eſtoit de les enterrer iuſqu'à la ceinture, & tirer au demourant du corps force coups de traicts, & les pendre apres ; ils penſerent que ces gents icy de l'aultre monde ne prenoient pas ſans occaſion cette ſorte de vengeance, & qu'elle debvoit eſtre plus aigre que la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne pour ſuyvre cette-ci. »

Page 30, ligne 31. — C'était la gérontocratie Spartiate. D'après Osorio (*De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 49), les Bréſiliens choiſiſſaient pour chef non le plus âgé, mais le plus brave. « Quum bellum inter eos exoritur, cum ducem eligunt, quem omnium fortiſſimum & in bellis gerendis acerrimum fore credunt. »

Page 31, ligne 32. — H. Staden (p. 292) ajoute de curieux détails : « Pour fixer l'époque du départ, ils diſent : c'eſt quand telle eſpèce de fruit ſera mûre... ils choiſiſſent ordinairement

l'époque du frai d'une efpèce de poiffon qu'ils appellent pratti. Ils nomment cette faifon, le moment du frai, pirakaeu. »

Page 32, ligne 3. — Osorio, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50. « Gladiis e ligno durifimo fabrefactis utuntur, quibus hostium membra fragunt & diffecant. »

— Ligne 16. — Osorio, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 49. In bellis arcubus utuntur, & tanto artificio fagittas emittunt, ut in quemcumque corporis ullius locum fagittam collineare velint, eum configant.

Page 33, ligne 6. — D'après H. Staden (p. 297) leurs flèches font auffi garnies avec des dents de requin. Cf. Osorio, cit. fup.: « Loco ferri offibus pifcium fagittas armant : quibus tamen tam altum vulnus imprimunt, ut tabulam quamvis ictu perfodiant. »

— Ligne 16. — Nous n'avons que trop fouvent éprouvé à nos dépens, à Crécy, à Poitiers & ailleurs, cette habileté des archers anglais.

Page 34, ligne 28. — D'autres fauvages, les Floridiens, ne s'habituèrent jamais au fon de l'artillerie. Curieufe hiftoire, rapportée par Basanier (*Relation de la Floride*, p. 106, édit. elzévirienne) d'un Cacique qui prend les éclats répétés de la foudre pour les décharges de l'artillerie françaife.

Page 35, ligne 25. — Comparer l'ordre de marche des Floridiens, dans Basanier (*Relation de la Floride*).

Page 37, ligne 26. — Hans Staden (p. 237) : « Chaque village eft entouré d'une efpèce de paliffade faite avec des troncs de palmiers; elle a environ une toife & demie de haut, & elle eft fi serrée, que les fleches ne peuvent la traverfer : ils y menagent des efpeces de meurtrieres. Autour de cette première paliffade, il y en a une feconde faite avec de gros troncs d'arbres plus efpacés ». — Thevet (*Cofmog. univ.*, p. 941) : « Bien fouvent ceux qui font ainfi enferrez & comme affiegez,... vous planteront des chevilles de bois fort aiguës & fortes, tout autour de leurs loges... & n'en voit-on le bout que bien peu, tout ainfi qu'on fait ès chauffetrapes par deça, à fin que les ennemis venans de fuir, fe percent les pieds, qu'ils ont tout nuds. »

Page 38, ligne 13. — Thevet, *Cofmog. univ.*, page & planche 943.

— Ligne 33. — THEVET (*Cofmog. univ.*, p. 942) : « Tellement que c'eft hideur de voir ces fauvages, lorfqu'ils viennent aux prifes, de s'entremordre & efgratigner, mefmes quand ils font renverfez par terre, prennent leurs ennemis par les iambes à belles dents, & aux parties honteufes s'ils les peuvent attrapper. Autres ayans prins quelque prifonnier, luy mettent le doigt en la bolieure qu'ils ont toute fendue, & les tirent à eux. » Cf. planche, p. 942 rendant avec une naïveté tragique les divers épifodes d'une bataille entre fauvages.

Page 39, ligne 19. — Cf. paffage de MONTAIGNE déjà cité, chapitre x, note 1.

— Ligne 28. — GOMARA (*Hift. gen. de las Indias*, § cx, p. 148) : « Llego Soto haziendo cornetas con fu cavallo, por gentileza, o por admiracion de los Indios, hafta iunto ala filla de Atabaliba, que non hizo mudança ningua, aunque le refollo cula cara el cavallo, y mando matar a muchos de los que hugero de la carrera, y vezindad de los cavallos, cofa deque los fuyos efcarmentaron, y los nueftros fe maravillaron. »

Page 41, ligne 18. — THEVET (*Cofmog. univ.*, p. 944) : « C'eft plaifir que de voir nos fauvages s'en retourner en leurs maifons gais & ioyeux, s'eiouyffant avec tant figne d'allegreffe fonnans de leurs fiffres, & de groffes coquilles de mer & fruits deffeichez, tel fon & harmonie, que diriez les cornets des poftillons de par deça, y adioqftans la voix. »

CHAPITRE XV. — Rapprocher tout le chapitre XIII de l'*Hiftoire de la province de Sancta Cruz*, par GANDAVO (p. 133-146) & ULRICH SCHMIDEL (*Voyages curieux*), p. 240. THEVET, *Cofmog. univ.*, chap. XV du livre XXI, p. 944 seq. — LAFITAU, *Mœurs des Sauvages Américains*, vol. II, p. 294.

Page 43, ligne 6. — THEVET rapporte que les prifonniers en entrant dans le village de leurs vainqueurs font ornés de plumes, & forcés de renouveler les tombes des défunts qu'on veut venger. Il ajoute un curieux détail (*Cofmog. univ.*, p. 945) : « Ils luy mettent certain collier au col, qui eft l'indice de la longueur ou bricveté de fa vie & eft fait ce collier de petits fruits enfillez en un fil de cotton, ou bien des offemens de poiffons, & felon le nombre des lunes qu'ils ont envie de le garder, ils y mettent autant de ces fruicts... Aucuns leur mettent tout autant de colliers au col, comme ils ont de lunes à vivre »

Page 44, ligne 4. — Montaigne, I, xxx. « Il s'en fault tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur faict, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve, ils les dessient, les iniurient, leur reprochent leur lascheté & le nombre des batailles perdues contre les leurs. » D'après Osorio, ouv. cit. Præ se fert non mediocrem lætitiam.

— Ligne 10. — La corde qui entoure le prisonnier s'appelle d'après H. Staden (p. 300) *massarana*. Affreux détails donnés par Osorio, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 51 : « Illius amica in amoris signum in collum funem injicit & delicias suas ad supplicium trudit. »

— Ligne 18. — Montaigne, I, xxv. « I'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict : « Qu'ils viennent hardiment tres touts, & s'assemblent pour dîner de luy, car ils mangeront quant & quant leurs peres & leurs ayeulx qui ont servy d'aliment & de nourriture à son corps: ces muscles, dit-il, cette chair & ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes, vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encore; savourez-les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair. »

Page 45, ligne 6. — D'après Gandavo (*Sancta-Cruz*), p. 136. « On place près de lui un tas d'une espece de pomme très dure de la grosseur des oranges afin qu'il puisse les ieter à qui il voudra. » Cf. Osorio, ouv. cit., p. 51.

— Ligne 23. — Hans Staden (p. 301) donne de curieux détails sur la préparation de la massue ou *iwera pemme*. « Ils frottent cette massue avec une matière gluante, prennent ensuite les coquilles des œufs d'un oiseau, nommé *mackukawa*, qui sont d'un gris très foncé, le réduisent en poussière, & en saupoudrent la massue. Une femme vient ensuite gratter cette poussière, &, pendant qu'elle se livre à cette occupation, les autres chantent autour d'elle. Quand l'*iwera pemme* est preparée & ornée de touffes de plumes, ils la suspendent dans une cabane inhabitée, & chantent à l'entour pendant toute la nuit. »

Page 47, ligne 4. — On trouve dans l'édition originale, p. 214, une peinture naïve de l'exécution. Le prisonnier solidement retenu par deux vigoureux gaillards, nargue son bourreau qui déjà lève la massue pour l'assommer. — La même planche, bien supérieure

comme exécution, eft reproduite dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 212). — Cf. THEVET. *Cofmog. univ.*, planche 945.

D'après GANDAVO (*Sancta Cruz*, p. 138) le prifonnier fe défendait : « Il arrive quelquefois qu'il lutte corps à corps avec l'exécuteur, & le maltraite avec fa propre épée ; mais cela eft rare, parce que les affiftants s'empreffent de l'arracher de fes mains. »

— Ligne 21. — On trouve dans la traduction latine (édit. de Bry) planche, p. 213, d'un côté la femme pleurant, de l'autre cinq ou fix de fes compagnes dépeçant le cadavre. — THEVET (*Cofmog. univ.*, p. 945) : « Mort que eft le prifonnier, icelle femme qui luy avoit efté donnée, fera un peu de dueil fur luy, & pleurera & hurlera, puis fe met à faire fefte, & s'efiouyr en la commune lieffe de fes parents & amis. »

Page 48, ligne 7. — D'après H. STADEN (p. 303), « les femmes s'emparent alors du corps, le traînent auprès du feu, lui grattent la peau pour la blanchir... un homme coupe les bras & les jambes au-deffus du genou. Quatre femmes s'emparent de ces membres, & fe mettent à courir autour des cabanes, en pouffant de grands cris de joie. On l'ouvre enfuite par le dos, & on fe partage les morceaux, &c. » Cf. OSORIO, ouv. cit., p. 51. « Tum mulieres accedunt, & corpus examinum in pyram coniiciunt, ut omnibus pilis aduftis illud facilius abluere queant. Diffecto autem ventre ilia cum extis evellunt : reliqui corpus in frufta decerpunt ».

— Ligne 14. — Dans la traduction latine (édit. de Bry), digreffion fur la crainte des Juifs, p. 214.

— Ligne 25. — Ce fut l'ufage de tous les peuples primitifs. Voir LUBBOCK, *L'Homme avant l'hiftoire ;* S. NILSON, *Les Habitants primitifs de la Scandinavie ;* EVANS, *L'Age de pierre*, &c.

— Ligne 29. — THEVET. *Cofmog. univ.*, planche 946.

Page 49, ligne 13. — THEVET. Cartes inférées dans la *Cofmog. univ.* Voir JOMARD, *Monuments de la géographie du moyen âge.* Mappemonde dreffée pour Henri II.

Page 51, ligne 11. — THEVET (*Singularitez*, &c., § XL) : « Le corps ainfi mis par pièces, & cuit à leur mode, fera diftribué à tous, quelque nombre qu'il y ait, à chacun fon morceau. »

— Ligne 20. — Cf. THEVET, ouv. cit., § XLI.

Page 52, ligne 6. — GOMARA (*Hift. gen. de las Indias*, § LXXI, p. 92) : « Hincan las cabeças delos que matan y facrifican alas puertas

por memoria, y trae los dientes al cuello... por bravoſidad. »

— Ligne 11. — Thevet (*Singularitez de la France antarctique*, § xl) : « Or celuy qui a fait ledit maſſacre, incontinent apres ſe retire en ſa maiſon, & demeurera tout le iour ſans manger ne boire en ſon lict : & s'en abſtiendra encore par certains iours, ne mettra pié à terre auſſi de trois iours. »

— Ligne 26. — Gandavo (*Sancta Cruz*, p. 140) : « Ils tuent l'enfant après ſa naiſſance & le mangent, ſans que perſonne parmi eux ait pitié d'une mort auſſi injuſte. Le père & la mère de la femme, qui devraient le plus regretter cette mort, ſont ceux qui en mangent le plus volontiers, diſant que c'eſt le fils de ſon père, & qu'ils ſe vengent de lui. » D'après *Alſonſe de Saintonge*, manuſcrit cité par P. Margry dans ſes *Navigations Françaiſes du* xiv[e] *au* xvi[e] *ſiècle*, p. 305 : « Si la fille engroiſſe & elle ayt un enfant maſle, il ſera mangé après qu'il ſera grand & gras, car ils diſent qu'il tient du père, & ſi elle eſt fille, ils la feront mourir, car ils dient qu'elle tient de la mère qui doibt pas eſtre mangée. »

Page 55, ligne 9. — Les Bréſiliens n'aimaient pas qu'on plaignît leurs priſonniers. Thevet, s'étant aviſé de vouloir ſauver une jeune fille, fut preſque aſſommé & jeté à terre par ſes hôtes. « Peu s'en fallut, dit-il (*Coſmog. univ.*, p. 916), que ie ne paſſaſſe le pas auſſi bien que les autres, qu'on maſſacrait en ma préſence. » Cf. *Singularitez*, § xli. « Et pour ce ils ſe ſçavent fort bien mocquer, & reprendre aigrement nous autres, qui delivrons noz ennemis eſtant en noſtre puiſſance, pour argent ou autre choſe, eſtimant cela eſtre indigne d'hommes de guerre. »

Page 56, ligne 5. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 217-220), nombreux exemples de pareils traitements infligés aux priſonniers ennemis. Ces exemples ſont tirés ſurtout de l'hiſtoire turque.

— Ligne 21. — Michée, III, 3. « Sicut devoraverunt carnes populi mei, & pelles eorum ab eis excoriaverunt, & oſſa eorum confregerunt, & conciderunt ſicut carnes in lebete, & ſicut carnem in olla. »

— Ligne 23. — Tout ce paragraphe manque à la traduction latine.

Page 57, ligne 7. — Cf. *Extraits de la correſpondance de* Mandelot, gouverneur de Lyon, publiés par M. Paulin Paris, *Mémoires de l'eſtat de la France*. — Papyre Masson, *Vie de Charles IX*.

— Crespin, ouv. cit. — *Bulletin de la Société d'hiſtoire du Proteſtantiſme français*, &c.

Chapitre xvi. — Page 59, titre. — Thevet (*Coſmog. univ.*, 910) parle en ces termes du chapitre xvi : « C'eſt ici qu'il faut que ie me mocque de celuy qui a eſté ſi temeraire, que de ſe vanter d'avoir fait un livre de la Religion que tiennent ces ſauvages. S'il eſtoit ſeul qui euſt eſté en ce païs-là, il luy feroit aiſé de m'en faire accroire ce qu'il voudroit ; mais ie ſçay de certain, que ce peuple eſt ſans religion, ſans livres, ſans exercice d'adoration, & cognoiſſance des choſes divines. »

— Ligne 1. — Pour tout ce chapitre, conſulter l'excellent ouvrage de Lubbock, *Origines de la civiliſation*, § v, p. 199-382. — D'Orbigny, *L'Homme américain*, t. I, p. 230. — Cf. Yves d'Évreux, *Voyage dans le nord du Bréſil*, § viii & ix, p. 277 & 284. « Quelle croyance naturelle ont les ſauvages de Dieu, des eſprits & de l'âme. — Des principaux moyens par leſquels le diable a retenu ces pauvres Indiens un ſi long temps dans ſes cadenas. »

— Ligne 1. — Cicéron (*De legibus I*) « Nullam eſſe gentem, neque tam immanſuetam, neque tam feram, quæ non, etiamſi ignoret qualem Deum habere deceat, habendum ſciat. »

— Ligne 10. — N. Perrot (p. 12) le reconnaît pour les Américains du Canada : « On ne ſçauroit dire que les ſauvages profeſſent quelque doctrine ; il eſt conſtant qu'ils ne ſuivent pour ainſi dire aucune religion. » Cf. Champlain, p. 126. « Il n'y a aucune loi parmi eux, & ne ſçavent ce que c'eſt que d'adreſſer & prier Dieu, vivant comme des beſtes brutes. » — Marest (*Lettres édif.*, VI, 330) : « Il feroit difficile de dire quelle eſt la religion de nos ſauvages : elle conſiſte uniquement dans quelques ſuperſtitions dont on amuſe leur crédulité. » Quelques tribus n'avaient même pas de mot pour exprimer l'idée de Dieu. Le P. Dobritzhofer (*Hiſtoria de Abiponibus*, II, 69) écrit à ce propos : « In omni iſtorum barbarorum lingua vocem penitus deſiderari intellexeram, qua Deus vel Divinitas quoquodemum modo ſignificaretur. Ad illos religione imbuendos ex Hiſpanica mutuari oportebat Dei nomen. »

Page 60, ligne 2. — Curieuſes légendes ſur la création du monde dans N. Perrot, p. 3-5, 159-160.

— Ligne 19. — Gomara (*Hiſt. gen. de las Indias*, § xxxiv, p. 41) : « Hizieron tambien mucho al caſo las lettras y cartas, que unos Eſpanoles a otros ſe eſcrivia, capenſavan los Indios que

tenion espirito de profecia pues sin verse ni habar se entendian, ó que hablava el papel... »

— Ligne 31. — Exagération de Léry : car les Mexicains, Péruviens & autres Indiens connaissaient l'écriture. Voyez une curieuse dissertation sur les Quipos dans la *Revue Américaine*. Cf. Lubbock, *Origines de la civilisation*, p. 42.

Page 61, ligne 12. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 222), dissertation sur l'origine de l'écriture.

— Ligne 24. — « Une nuit, le chef Picheto, fort effrayé de la violence de l'orage, se leva & offrit du tabac au tonnerre, en le priant de se taire. » Lubbock, *Origines de la civilisation*, p. 218-222. — Encore aujourd'hui les Coroados Brésiliens « ne reconnaissent aucun Dieu bon, mais seulement un principe malfaisant qui les tourmente, les torture, les conduit au danger & cause même leur mort. » Spix et Martius, t. II, p. 243. Les Américains du Nord le vénèrent également comme une divinité. Voy. N. Perrot, p. 13, 276, 177.

Page 62, ligne 9. — Cf. Cartier. *Relations du 2e voyage*. « Ils croyent aussy quand ils trépassent qu'ils vont ès estoiles, puis vont en beaux champs verds, pleins de beaux arbres, & fruits somptueux. » Cette croyance était universelle. *Lettres édifiantes*, relat. de 1634 (IV, 16), 1636 (II, 104), 1637 (XI, 53), 1639 (X, 43 ; VII, 11). — Thevet (*Cosmog. univ.*, p. 923). — Cf. Montaigne (*Des Cannibales*) : « Ils croyent les ames eternelles, & celles qui ont bien merité des dieux estre logees à l'endroit du ciel où le soleil se leve ; les mauldites du costé de l'occident. »

— Ligne 20. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 222), phrase interpolée sur les croyances des Esséniens.

— Ligne 25. — Presque tous les sauvages croient aux esprits malfaisants. Voir Lubbock, *Origines de la civilisation*, p. 218. Sur les superstitions des sauvages, consulter la collection des *Lettres édifiantes*, & spécialement IV, 12-27 ; V, 11-13 ; VI, 173 ; IX, 72 ; XIII, 24 ; X, 81 ; II, 38 ; IV, 48 ; VI, 330. Thevet, *Cosmog. univ.*, p. 920-921 & *Singularitez*, § xxxv, xxxvi.

— Ligne 30, planche p. 235 de la traduction latine (édit. de Bry, planche p. 223), bien supérieure comme exécution à celle de Léry.

Page 63, ligne 5. — Sur cette possession des Brésiliens ou autres sauvages par l'esprit, voir Chrestien, Bizouard & autres

auteurs de traités ſur les ſciences occultes. D'après Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 921) : « Les pauvres ſauvages n'oſent ſortir ſans feu la nuiƈt de leurs logettes; car ſoudain ils ſe ſentent battuz, mais le feu eſt le ſouverain remède & deffenſe contre leur ennemy. Quelquefois auſſi ces barbares m'ont dit, que ils voyent ce malin eſprit Aignan dans les ruiſſeaux & rivieres, en diverſes figures. » La plupart des ſauvages conſidèrent les eſprits comme des êtres malfaiſants. Cf. Dobritzhofer, *De Abiponibus*, II, 35-64. — Spix et Martius, II, 243. D'après Lubbock (*Origines de la civiliſation*, p. 212), « la crainte a plus de part à ſes dévotions que la reconnaiſſance, & il s'attache plus à détourner la colère des méchants eſprits qu'à s'aſſurer la faveur des bons ».

— Ligne 31. Gomara (*Hiſt. de las Indias*, § cxxiv, p. 161) : « Quando Eſpanoles abrian eſtas ſepulturas, y deſparzian los hueſſos, les rogavan los Indios, que no lo hizieſſen, porque juntos eſtuveſſen al reſucitar : ca bien creen la reſureccion delos cuerpos, y la immortalidad de las almas. »

Page 64, ligne 16. — Appien. *Guerre de Gaule*, § 1, 3. Γερμάνοι... θανάτου καταφρονηταὶ δι' ἐλπίδα ἀναβιώσεως.

— Ligne 29. — Conſulter ſur les croyances du xvie ſiècle relatives aux démons : *la Démonomanie* de Bodin, *le Malleus maleficorum*, &c.

Page 65, ligne 31. — Jacques, II, 19. « Et dæmones credunt, & contremiſcunt. »

Page 66, ligne 17. — Actes, XIV, 15,16. « Qui in præteritis generationibus dimiſit omnes gentes ingredi vias ſuas : & quidem non ſine teſtimonio ſemetipſum reliquit, benefaciens de cœlo, dans pluvias & tempora fruƈtifera... »

— Ligne 25. — Pauli epistola ad Rom., I, 20. « Inviſibilia ipſius a creatura mundi per ea quæ faƈta ſunt intelleƈta conſpiciuntur.

Page 67, ligne 7. — Hans Staden, p. 284, les appelle *paygi*. Il parle avec indignation de leurs impoſtures. Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 915-916) raconte leurs croyances & leurs ſuperſtitions. Cf. un curieux paſſage de Osorio, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50 : « Appellantur ab illis Fages. Hi geſtant in ſumma ſagitta cucurbitam in faciem hominis figuratam. Quoties autem illis libet, intra cucurbitam ignem ſubjiciunt, & fumum ex herbis congeſtis faciunt. Tum fumum illum naribus accipiunt, uſque eo donec ebrii

vacillent, & corruant, & extra mentem rapiantur. Tum vero ſtridere dentibus, in ore ſpumas agere, oculos torquere, necem multis comminari, turbulentis motibus & geſtibus eos qui circumſident exterrere, &c. » Cf. le curieux chapitre d'Yves d'Évreux, *Voyage dans le nord du Bréſil*, p. 292 : « Comment le Diable parle aux ſorciers du Breſil; leurs fauſſes prophéties, idoles & ſacrifices. »

— Ligne 8. — Note proteſtante : ces porteurs de rogatons ſont ſans doute les moines mendiants.

— Ligne 33. — Voyez Laudonnière, *Voyage en Floride* (édit. elzévirienne), p. 43. Deſcription de la fête Toya. Comparer les fêtes ſacrées des Mandans. *Tour du Monde*, nº 479-480.

Page 68, ligne 25. — Elle eſt notée dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 226). Ces chants, très authentiques, étaient connus de tous les Bréſiliens. Ils formaient une ſorte de rituel qui leur était familier.

Page 69, ligne 3. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 226), diſſertation ſur la poſſeſſion des Bréſiliens, d'après *la Démonomanie* de Bodin (liv. III, § 1 & 3) & le *Deutéronome* (XII, 6-7). Rapprocher de cette ſcène les pilous-pilous des Néo-Calédoniens, d'après Garnier, *Voyage en Nouvelle-Calédonie.*

Page 70, ligne 33. — Hans Staden les appelle indifféremment *maracas*, *tammerkas*, *tammarakas*. Sa deſcription concorde avec celle de Léry (p. 283). — Les maracas ſont encore uſités dans l'Amérique méridionale. Spix & Martius les ont retrouvés chez les Caropos, les Coroado & autres Bréſiliens : ce ne ſont plus aujourd'hui que des morceaux d'écaille remplis de maïs, qui rendent un bruit pareil à celui des caſtagnettes. Les ſauvages de la Louiſiane la nommaient chichicois. Ils s'en ſervaient encore au xviiiᵉ ſiècle. « C'eſt une calebaſſe percée par les deux bouts, pour y mettre un petit bâton, dont un bout dépaſſe pour ſervir de manche; l'on met dedans du gros gravier pour faire du bruit; au defaut de gravier, on y met des fèves ou haricots ſecs. » Lepage du Pratz, *Hiſtoire de la Louiſiane*, I, 108.

Page 71, ligne 10, planche p. 246. — Comparer dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 228) une planche fort curieuſe repréſentant trois Caraïbes couronnés de plumes & ſoufflant la fumée d'énormes cigares ſur des Bréſiliens danſant en rond.

— Ligne 15. — Le fameux calumet.

— Ligne 18. — Les Indiens pratiquent encore ces ſcènes de

ſorcellerie. V. LUBBOCK, *Origines de la civiliſation*, p. 235. — BASANIER, *Hiſtoire notable de la Floride*, édit. elzévirienne, p. 98. — BENZONI, traduction par Chauveton, § XVI, p. 311. « Les Caraïbes du Bréſil, dans leurs danſes ſolennelles, prennent une canne faite exprès, avec de l'herbe petun ſèche & allumée au bout, & ſe tournent en ſoufflant de toutes parts ſur les autres ſauvages, comme s'ils leur voulaient inſpirer l'eſprit de Satan avec une ſarbacane, leur diſant : Recevez l'eſprit de force pour ſurmonter vos ennemis. » Voir YVES D'ÉVREUX (*Voyage au nord du Bréſil*, p. 137) : « Il ſoufflait la fumée ſur ces ſauvages diſant : prenez la force de mon eſprit. »

— Ligne 29. — Ces cérémonies, ou du moins des cérémonies analogues ſont encore pratiquées dans les forêts de l'intérieur. M. d'Orbigny aſſiſta à l'une de ces fêtes. Un vieillard entonnait des hymnes en l'honneur de Dieu, & le chœur en répétait les refrains, comme au temps de Léry. « Ces voix mâles, écrit le voyageur, ces ſons diſcordants des bambous, l'attitude impoſante des chanteurs, leur tenue, tout dans cette cérémonie me ſurprit & m'étonna. Je ne ſavais en vérité où je me trouvais tranſporté, mais je n'aurais pas pour beaucoup cédé ma place à ce ſpectacle. » *Voyage, partie hiſtorique*, t. III, p. 13.

Page 72, ligne 1. — Ces chants ſont notés dans l'édition de Bry, p. 228.

— Ligne 9. — Rapprocher de ces chants certaines poéſies, en langue Tupique, de CHRISTOVAL VALENTE, citées par F. DENIS. *Une fête Bréſilienne célébrée à Rouen* en 1550. — SPIX ET MARTIUS dans leur *Reiſe in Braſilien*, ont également recueilli quelques chants bréſiliens. Le grand ouvrage d'A. D'ORBIGNY fournit encore des mélodies indiennes.

— Ligne 20. — A propos des paroles qui accompagnaient les chants bréſiliens, cf. F. DENIS, *Fête Bréſilienne de Rouen*, p. 40-51. Cf. un curieux paſſage de MONTAIGNE, liv. I, § XXX : « Oultre celuy que ie viens de reciter de l'une de leurs chanſons guerrieres i'en ay une aultre amoureuſe, qui commence en ce ſens : « Couleuvre arreſte-toy, arreſte-toy couleuvre, afin que ma ſœur tire « ſur le patron de la peinture la façon & l'ouvrage d'un riche « cordon que ie puiſſe donner à ma mie : ainſi ſoit en tout temps « ta beauté & ta diſpoſition preferee à tous les autres ſerpents. » Le premier couplet, c'eſt le refrain de la chanſon.

— Ligne 26. — Sur la notion du déluge chez les Américains,

voyez *Revue américaine*, ſeconde ſérie, nº 2, p. 89. — Brasseur de Bourbourg, *Le Popol vuh*. Paſſim. — Prescott, *Conquête du Mexique*, t. III, 272. — N. Perrot, *Mœurs & religion des ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale*, p. 161, 164. — Hans Staden (p. 286) : « Ils diſent qu'autrefois il y eut une grande inondation ; que tous leurs ancêtres furent noyés à l'exception de quelques-uns qui réuſſirent à s'échapper dans leurs canots, ou en montant ſur de grands arbres. Je penſe qu'ils veulent parler du déluge. » Très curieuſe théogonie des Bréſiliens dans Thevet (*Coſmographie univerſelle*, p. 913-914). Il raconte la création du monde, la punition & la rédemption de nos premiers pères, le tout entremêlé de fables abſurdes, & ſans la moindre critique. Le paſſage le plus intéreſſant eſt relatif au déluge. Deux frères ennemis, Tameudonare & Ariconte ſe ſauvent ſeuls avec leur famille, le premier ſur un pindona, le ſecond ſur un genipat, du haut deſquels ils laiſſent tomber des fruits, pour voir ſi les eaux ſe ſont retirées. — Voir auſſi p. 918-920.

Page 73, ligne 28. — Thevet, *Coſmographie univerſelle*, p. 919.

Page 74, ligne 18. — Daniel, xii, 9-13.
— Ligne 34. — Rois, tout le chapitre xviii.

Page 77, ligne 17. — Sur l'univerſalité de cette tradition dans toute l'Amérique, voyez Prescott, *Conquête du Mexique*. Paſſim.

Page 78, ligne 3. — Sur la facilité des Américains à ſe convertir, mais auſſi à oublier leur nouvelle religion, conſultez la collection des *Lettres édifiantes*.

Page 79, ligne 4. — Psaume xix, 5. « In omnem terram exivit ſonus eorum, & in fines orbis terrarum verba eorum. » — Cf. *Epiſt. Pauli ad Rom.* x, 18.
— Ligne 12. — Mathieu, xxiv, 14. « Et prædicabitur hoc evangelium regni in univerſo orbe in teſtimonium omnibus gentibus... »
— Ligne 29. — Apocalypse, vi, 4. « Et exivit alius equus rufus, & qui ſedebat ſuper illum datum eſt ei ut ſumeret pacem de terra... & datus eſt ei gladius magnus. »

Page 82, ligne 3. — Sur l'origine des Indiens voyez les ouvrages ſpéciaux de Horn, *De originibus americanis*. — Garcia, *Origen de los Indios de el Nuevo Mundo, e Indias Occidentales*.
— Ligne 7. — Genèse, § x. « Ex his ſegregatæ ſunt inſulæ

gentium in terra ſua : unuſquiſque ſecundum linguam in tribubus ſuis, & in gentibus ſuis. »

Page 83, ligne 11. — Josué, II, 9. « Scio quia dedit vobis dominus terram, incidit enim timor veſtri ſuper nos. » Cf. *Rois*, IV, 17. Rapprocher Procope, *De bello Vandalico*, II, 10. — Suidas au mot χάνααν. — *Revue des langues latines* (avril 1859), article de M. de Rivero.

— Ligne 16. — Gomara, *Hiſt. gener. de las Indias*, § ccxvii, p. 277-278. Paſſim.

Chapitre xvii. — Page 85, ligne 1. — Thevet, *Coſmog. univ.*, p. 932. Non ſeulement l'oncle prend ſa nièce, mais encore il doit la prendre. « Des qu'elles ſont nées, l'oncle maternel les leve de terre, & les retient pour femmes futures. » Voir ſur les degrés de conſanguinité, Yves d'Évreux, chap. xxiii, p. 91-95.

— Ligne 18. — D'après H. Staden (p. 274) : « J'ai vu des chefs qui en avaient treize à quatorze. Abbati Boſſange, mon dernier maître, en avait un très grand nombre. Cependant celle qu'il avait épouſée la première était au-deſſus des autres. » Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 933) : « Ce que i'ay veu en la maiſon d'un nommé Quoniambec, lequel en tenoit avec lui huiſt, & cinq, qu'il avoit hors ſa maiſon. I'en ay veu un autre nommé Amen-duna, lequel en avoit trente-quatre, & bien quatre-vingt-ſix enfans, tant maſles que femelles. » Cf. d'Orbigny, *L'Homme américain*, t. I, p. 193.

Page 86, ligne 4. — Ce n'eſt point ainſi que les Mormones, de nos jours, entendent la vie commune. Voir le livre de Miss Stephenson ſur les *Harems de la nouvelle Jéruſalem*.

— Ligne 9. — Thevet confirme le fait (*Coſmog. univ.*, p. 933) : « Elles vivent fort paiſiblement enſemble, ſans eſtre ialouſes l'une de l'autre, dont on ſe peut appercevoir, & s'aidoient l'une l'autre en ce qui concerne leurs affaires, & de leurs maris & enfans. » Cf. Montaigne (*Des Cannibales*) : « C'eſt une beauté remarquable en leurs mariages, que la meſme ialouſie que nos femmes ont pour empeſcher de l'amitié & bienveillance d'aultres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir eſtans plus ſoigneuſes de l'honneur de leurs maris que de toute autre choſe, elles cherchent & mettent leur ſolicitude à avoir le plus de compaignes qu'elles peuvent, d'autant que c'eſt un teſmoignage de la vertu du mary. »

— Ligne 16. — GENÈSE. Tout le chapitre XXX.

— Ligne 30. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 934) : « Si quelque femme a paillardé,... & cela vient à cognoissance : quant l'enfant est né, il est enterré tout vif, & la femme tuee ou bien delaissee, qui ne sert apres que pour les ieunes hommes. » — « Depuis qu'une femme est mariee, il ne faut point qu'elle se livre ailleurs; car si elle est surprise en adultere, ce sera sans marchander que son mari l'occira. » Cf. OSORIO (*De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50) : « In adulterio deprehensas vel occidunt, vel tanquam servas vendunt. »

Page 87, ligne 3. — Usage répandu parmi toutes les peuplades sauvages. Cf. THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 933) : « Le pire que il trouve en ce peuple c'est que sans esgard quelconque, le pere prostituera sa fille aux estrangers, pour quelque chose de vil prix. » — Cf. OSORIO (*De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50) : « Parentes non habent in filias potestatem, sed fratres : quas quidem, quoties eis libet, venales proponunt. » Usage antique de civilisation Chamitique. Cf. *Hérodote*, I, 196-199.

— Ligne 16. — MONTAIGNE. Chapitre des Cannibales. Passim.

Page 88, ligne 10. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 916) rapporte un autre usage : « Quand le nombril de l'enfant est sec & tombé, le pere le prend & en fait des petits morceaux, lesquels il attache au front d'autant de petits piliers qu'il y a en la maison, afin que l'enfant susdit soit grand pere de famille, & qu'il entretienne maison & mesnage. » Mais il confirme tous les autres détails. D'après H. STADEN (p. 772) : « Il n'y a pas chez eux de sages-femmes. Quand une Indienne est en mal d'enfant, le premier venu accourt à son aide. »

— Ligne 24. — Cet usage se retrouvait chez les Canadiens. Voir N. PERROT, p. 31 : « Si le pere est bon chasseur, il y fait mettre tous ses appissements; quand c'est un garçon il y aura un arc attaché; si c'est une fille, il n'y a que les appissements simplement. »

— Ligne 31. — Pour les femmes, d'après H. STADEN (p. 272) : « Elles prennent ordinairement des noms d'oiseaux, de poissons & de fruits. On ne leur en donne qu'un à leur naissance ; mais chaque fois que les hommes tuent un prisonnier, les femmes prennent un nom de plus. »

Page 89, ligne 5. — THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 916.

— Ligne 19. — Rouſſeau avait-il lu Léry quand il écrivait son paſſage de l'*Émile*. Comparer le beau morceau de Favorinus conſervé par *Aulu-Gelle*, XII, 1.

Page 90, ligne 7. — Cf. Rousseau, *Émile*.

Page 91, ligne 21. — Gomara (*Hiſt. gen. de las Indias*, § xcv, p. 127) : « Vino tambien, Luufz rey de Gilolo, amigo de Almançor, que tenia ſeyſcientos hijos. »

Page 92, ligne 9. — Diogène Laerce, *Vie de Diogène*.
— Ligne 28. — Longue & curieuſe diſſertation de Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 946) ſur cette ſingulière habitude des Bréſiliens. — Cf. d'Orbigny, *L'Homme américain*, t. I, p. 193. Le P. Guevarra (*Hiſtoria del Paraguay*, p. 16) rapporte d'autres détails : « On les couſait dans un hamac, laiſſant une petite ouverture vis-à-vis de la bouche pour reſpirer, & dans cette poſture on les tenait deux ou trois jours enveloppées, en les obligeant au ieûne le plus rigoureux. » Cf. Thevet, *Singularitez de la France antarctique*, § xl.

Chapitre xviii. — Page 95, ligne 4. « C'eſt la loi du talion (*Lévitique*, 24, 19, 20. *Coran*). Comparer les lois barbares. — Hans Staden (p. 260) : « Quand un Indien eſt tué par un autre, les parents du mort s'empreſſent de le venger. Chez presque tous les Indiens, le ſeul objet de la loi ſemble avoir été moins de punir le criminel que de borner & d'adoucir la vengeance des parents de la victime : on ne pourſuit les crimes que s'ils atteignent les intérêts directs de la tribu. » V. Lubbock, *Origines de la civiliſation*, p. 459. — Rapprocher un curieux paſſage de N. Perrot (p. 73), ſur la juſtice des ſauvages. — Gandavo (*Sancta Cruz*, p. 112) : « Ils ont décidé que lorſqu'un Indien en tuerait un autre, les parents du mort ſe vengeraient & étrangleraient le coupable en public. »
— Ligne 26. — Hans Staden (p. 236) : « Quand ils ont tout conſommé, ils tranſportent leur habitation dans un autre endroit, ſous la conduite d'un chef, qui a ordinairement ſous ſes ordres trente ou quarante familles. »
— Ligne 30.— Gomara (*Hiſt. gen. de las Indias*, § lx, p. 73) : « Una caſa de maderas grandes bien entretexidas, con una ſala de ocheta paſſos, ancha y larga cientycinquenta, y conel techo que parecia de arteſones. »

Page 97, ligne 14. — HANS STADEN, p. 241, defcription analogue. — THEVET, *Cofmog. univ.*, p. 929.

Page 98, ligne 14. — LÉRY (*Hiftoire de Sancerre*, § VII) : « De ce temps-là, & dès que le canon eut ioué à bon efcient, d'autant qu'il fallait par néceffité que tous couchaffent au corps de garde, ie m'advifay de faire un lit d'un linceul lié par les deux bouts, & pendu en l'air à la façon des fauvages américains, avec lefquels i'ai demeuré dix mois, ce qui fut incontinent imité & pratiqué de tous nos foldats, tellement que tous les corps de garde en eftoyent pleins. »

— Ligne 31. — HANS STADEN (p. 261) : « Les femmes... pétriffent avec de la terre une efpèce de pâte à laquelle elles donnent la forme qu'elles veulent, & qu'elles favent très bien colorer. Elles font fécher ces vafes pendant un certain temps, les placent enfuite fur des pierres, les couvrent de bois fec, & les laiffent ainfi dans le feu iufqu'à ce qu'ils foient comme du fer rouge. »

Page 100, ligne 3. — Sur l'hofpitalité chez les Américains, voy. N. PERROT, p. 69, 70, 71, 203.

— Ligne 24. — Détails confirmés par THEVET, *Cofmog. univ.*, p. 929.

Page 104, ligne 15. — GANDAVO (*Sancta Cruz*, p. 113) : « Quand on va les vifiter dans leurs villages, quelques filles échevelées s'approchent du voyageur, & le reçoivent avec de grandes lamentations, verfant beaucoup de larmes, & lui demandant où il eft allé, &c. » Cette habitude eft confirmée par tous les hiftoriens. THEVET (*Cofmog. univ.*, p. 929) attribue ces larmes au plaifir éprouvé par les fauvages. Voir planche p. 929 de fon ouvrage, repréfentant la réception de deux Français par une famille de Toupinamboux. D'ORBIGNY (*L'Homme américain*, t. II, p. 309) : « Chaque vifite commence par des pleurs en mémoire des parents morts. »

Page 105, ligne 1. — Planche p. 284.

— Ligne 6. — YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Bréfil*. Tout le chapitre L (p. 218-24) intitulé : « De la réception que font les fauvages aux Français nouveaux venus & comme il fe faut comporter avec eux », reffemble, même dans fes plus infimes détails au récit de Léry. Lire encore fur les réceptions des Bréfiliens. CARDIN, *Narrativa epiftolar de una viagem e miffao Iefuitica pela Bahia, Ilheos*, &c.

— Ligne 32. — Léry a employé ce mot dans le ſens d'éventail. Il eſt d'ordinaire employé comme terme de blaſon & déſigne la partie du heaume par où l'homme d'armes prend vent & air. — Le mot contenance eſt également inuſité dans le ſens que lui attribue Léry.

Page 106, ligne 6. — THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, p. 98.

— Ligne 25. — H. STADEN (p. 238) : « Pour faire du feu, les Indiens ſe ſervent d'une eſpèce de bois qu'ils nomment *urakuéïla*, ils le font ſécher & prennent enſuite deux morceaux de la groſſeur du doigt, & les frottent l'un contre l'autre; la pouſſière s'en échappe & s'enflamme par la chaleur produite par le frottement; & c'eſt ainſi qu'ils allument leur feu. »

Page 107, ligne 11. — Alluſion à un paſſage de THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, § LIII.

Page 108, ligne 19. — Cet uſage était répandu dans toute l'Amérique. Voir pour la Floride : *Relation de la Floride*, par BASANIER, p. 73, & pour le Canada : *Second voyage de Cartier au Canada*, édit. Charton. « Puis euſmes conduite de grand nombre dudit peuple, dont partie, quand noz gens devenoyent las, les chargeoyent ſur eux comme des chevaux, & portoyent. » Il s'eſt maintenu iuſqu'à nos iours, ſurtout dans les régions montagneuſes. On nomme *cargueros* les Indiens qui portent ainſi les voyageurs. Ceux-ci vont à reculons aſſis ſur une petite chaiſe en bambou très ſolide. Voir *Magaſin pittoreſque*, 1848, p. 233, un voyageur dans les Andes avec ſa monture humaine.

Page 110, ligne 25. — ACTES, XXVII, 1, 2. « Barbari vero præſtabant non modicam humanitatem nobis. Accenſa enim pyra, reficiebant nos omnes propter imbrem qui imminebat & frigus. »

Page 112, ligne 7. — THEVET (*Coſmog. univ.*, p. 92) parle avec admiration de l'extrême loyauté des Toupinamboux. « Me fierois plus à eux, qu'aux Turcs, Mores & Arabes, & autant que ceux-cy ne vous feront pas tort d'une eſpingle, ains vous ayans pris à conduire, tiendront leur promeſſe, quand ils y devroyent employer leur ſang & leur vie. »

— Ligne 15. — Alluſion probable au parti des Politiques, qui s'était conſtitué dans les dernières années du règne de Charles IX,

& avait acquis toute ſa force à l'époque où Léry compoſa ſon ouvrage.

Chapitre xix. —Page 116, ligne 11. — Le mot s'eſt conſervé. Cf. d'Orbigny, *Voyage dans les deux Amériques*, p. 189.

— Ligne 20. — Diſſertation de Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 934) ſur les origines de la ſyphilis & les divers remèdes employés. Cf. Yves d'Évreux, *Voyage dans le nord du Bréſil*, p. 119-121. — Thevet, *Singularitez*, &c., § xlv. — Nombreuſes diſſertations inſérées dans le tome XI, p. 129-156 de la collection Leber.

Page 117, ligne 19. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 935) : « Ce peuple eſtrange, voyant un malade tourmenté de fiebvre, ou autre extreme douleur, iamais ne luy donnera ny à boire ny à manger que iuſques à ce qu'il en demande luy-meſme. »

— Ligne 34. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 926) : « C'eſt choſe hideuſe de les ouyr crier, lorſqu'ils lamentent : & en eſt auſſi plaiſante l'harmonie, qu'eſt le bruit des chiens & chats s'entrebattans enſemble. Vous verriez hommes & femmes couchees ſur leurs litz pendants, les autres le cul contre terre... uſans les femmes de telles paroles en leur langue *Chérémi mota ronére ymen*, faiſans cet *ymen* long de quatre à cinq poſes environ, puis apres font un ſoupir ainſi : *eh hé hé eh eh*, &c. » Cet uſage était fort répandu dans l'antiquité. Voir les fragments des thrènes de Pindare. Cf. les myriologues des Grecs modernes (Recueils de Fauriel & E. Legrand) & les voceros de la Corſe.

Page 118, ligne 17. — Planche p. 301. Édit. de Bry, planche p. 248.

— Ligne 18. — Cette coutume exiſte encore en Corſe & dans la Grèce moderne. Les femmes corſes chargées de célébrer le défunt ſe nomment les *voceratrices*. Quant aux *myriologues* grecs, ils rappellent les *thrènes* de l'antiquité.

Page 119, ligne 5. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 925) : « Quand doncques il eſt mort, ils le courbent en un bloc & monceau, dans le lict où il eſt décédé : tout ainſi que les enfans ſont au ventre de la mère, puis ainſi enveloppé, lié, & garroté de cordes de cotton, ils le mettent dans un grand vaſe de terre... Ce fait, ils le mettent dans une foſſe ronde comme un puits, & profonde la hauteur d'un homme ou environ. » Planche p. 926 repréſentant l'opération. — Cf. Yves d'Évreux, *Voyage au nord du Bréſil*, p. 126-127.

— Ligne 19. — Joseph, *Antiquités Iudaïques*, liv. VII, § xv, 3ᵉ édit. Didot, p. 281. « Ἔθαψε δ'αὐτὸν ὁ παῖς Σολομὼν ἐν Ἱεροσολύμοις διαπρεπῶς, τοῖς τε ἄλλοις οἷς περὶ κηδείαν νομίζεται βασιλικὴν ἅπασι, καὶ δὴ καὶ πλοῦτον αὐτῷ πολὺν καὶ ἄφθονον συνεκήδευσεν. »

— Ligne 25. — Gomara (*Hist. gen. de las Indias*, § cxxiii, p. 160) : « ... y començaron... otros a desenterrars las ioyas, y vasos de oro, que con los muertos estavan. »

— Ligne 33. — Plutarque, *Moralia, Regum & imperatorum apophtegmata*, édit. Didot, p. 205. « Σεμιράμις δὲ ἑαυτῇ κατασκευάσασα τάφον, ἐπέγραψεν. Ὅστις χρημάτων δεηθῇ βασιλεὺς, διέλοντα τὸ μνημεῖον, ὅσα βούλεται, λαβεῖν. Δαρεῖος οὖν διελὼν, χρήματα μὲν οὐχ εὗρε, γράμμασι δὲ ἑτέροις ἐνέτυχε, τάδε φράζουσιν. Εἰ μὴ κακὸς ἦσθ' ἀνὴρ καὶ χρημάτων ἄπληστος, οὐκ ἂν νεκρῶν θήκας ἐκίνεις. »

Page 120, ligne 23. — Yves d'Évreux, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 128.

Page 121, ligne 6. — Viret, *Physique papale. Dialogue*, III, p. 210.

— Ligne 10. — Lévitique, xvi, viii. Cf. Genèse, iii, 14. « Et terram edes omnes dies vitæ tuæ. » — Isaie, lxv, 25. « Serpens autem comedet terram quasi panem. »

— Ligne 17. — Pausanias. Phocide, § xxviii. Δαίμονα εἶναι τῶν ἐν ἅδου φασὶν οἱ Δελφῶν ἐξηγηταὶ τὸν Εὐρύνομον, καὶ ὡς τὰς σάρκας περιεσθίει τῶν νεκρῶν, μονὰ σφίσιν ἀπολείπων τὰ ὀστᾶ.

Page 122, ligne 8. — M. Brasseur de Bourbourg a repris cette théorie à propos de la langue Quichée : Voir son ouvrage sur *la Grammaire de la langue Quichée*. Paris, 1862. Court. de Gebelin (*Monde primitif*, t. VIII, p. 515) avait déjà rapproché quelques racines grecques & américaines. Comparez de Castelnau, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. IV, p. 266. — De Rivero, *Revue des races latines*, t. XIV, p. 221. — P. Gaffarel, *Rapports de l'Amérique & de l'ancien continent avant C. Colomb*, p. 158. — Lopez, *Les Aryas en Amérique*.

Chapitre xx. — Page 123, titre. — Sur les langues du Brésil il faut consulter Thevet (*Cosmographie universelle*, p. 925) qui a traduit la salutation angélique & le symbole des Apôtres; Yves d'Évreux (*Voyage dans le nord du Brésil*, p. 96-98) ; le P. Anchieta auquel on doit la première grammaire connue de la lingoa geral; Montoya, *Arte de la lengua guarani, & vocabulario y tesoro de la*

lengua guarini; HERMANN LUDEWIG (*The literature of American original languages*); MAXIMILIEN DE NEUWIED (*Voyage au Bréſil,* t. III, p. 305-360); BARON D'ESCHWEGE (*Journal von Braſilien,* t. I, p. 158-172); DE CASTELNAU (*Voyage dans l'Amérique du Sud,* t. V, p. 249-302); GONZALVEZ DIAS (*Diccionario da lingua Tupy*); PAUL MARCOY (*Du Pacifique à l'Atlantique*), &c. D'après GANDAVO (*Hiſtoire de la province de Santa Cruz,* p. 109). « La langue qui ſe parle le long de toute cette côte eſt la même, quoiqu'elle diffère un peu en certains endroits, mais pas aſſez pour qu'ils ne puiſſent pas ſe comprendre, & cela juſqu'au vingt-ſeptième degré. Elle eſt très douce & facile à apprendre pour toutes les nations; il y a des mots dont les hommes ſeuls ſe ſervent & d'autres que les femmes ſeules emploient. Il leur manque trois lettres, F, L, R, choſe étonnante, car ils n'ont, en effet, ni foi, ni loi, ni roi. » A l'exception de Thevet qui trouve (*Coſmographie univerſelle,* p. 928) que « leur parolle eſt rude & de peu de grace en ſon accent, & laquelle ils reiterent ſouvent, diſans une meſme choſe : leur langage eſt bref & obſcur, toutefois plus aiſé à comprendre que celuy des Turcs & autres nations levantines, ainſi que i'ay cogneu par expérience ». Les écrivains contemporains s'accordent à vanter la douceur de cette langue. D'après Montaigne (*Des Cannibales*), « leur langage, au demeurant, c'eſt un langage doux, & qui a le ſon agréable, retirant avec terminaiſons grecques ». Le P. Anchieta parle du Tupi avec enthouſiaſme, Laët vante ſon abondance, le P. Araujo (*Cathechiſmo na lingua braſilica*) n'héſite pas à proclamer « qu'il eſt extraordinaire que les peuples par qui elle eſt parlée, ayant leurs idées limitées dans un cercle étroit d'objets tous néceſſaires à leur mode d'exiſtence, aient pu concevoir des ſignes repréſentatifs d'idées, capables d'atteindre aux choſes dont ils n'avaient nulle connaiſſance antérieurement, & cela avec propriété, énergie, élégance ».

Page 129, ligne 21. — Ainſi nommaient-ils Villegagnon ou par abréviation *paycolas.* Voir Léry, § v.

Page 131, ligne 11. — Ici commence une ſérie de phraſes dont j'avoue n'avoir ſaiſi ni le ſens ni la liaiſon. Il eſt probable que la penſée de Léry a été ſingulièrement altérée, car d'ordinaire il brille par la clarté & la méthode.

Page 132, fin. — Ici recommence le dialogue intelligible.

Page 133, ligne 17. Léry a oublié de donner la traduction.

Page 134, ligne 24. — Singulière réponse dans la bouche de Léry qui était de la Margelle-Saint-Seine (Côte-d'Or). Il se pourrait, comme le lui reproche Thevet (*Histoire manuscrite de deux voyages par luy faits aux Indes.* Bibliot. nat. fonds Saint-Germain franc., n° 656), que Léry ait emprunté ce colloque à l'un de ses compagnons, Normand d'origine, ou à Villegagnon lui-même. « Au reste il (Villegagnon) estoit si habil homme qu'il avoit escrit un dictionnaire & colloque en la langue Bresilienne, qu'il a communiqués à plusieurs notables personnages, comme à feu M. le chancelier L'Hospital & à feu M. Baudin, procureur general du roy en sa cour de parlement à Paris, à chacun desquels il en donna une coppie. Au retour du siege de Sancerre, un nommé Ode... sur bonne foy presta ladite coppie à ce Léry, lequel despuis l'a fait imprimer en son nom. »

Chapitre xxi. — Page 146, ligne 19. — Ancien navire de transport à fond plat, dont l'avant & l'arrière sont arrondis. Vient du hollandais hulk.

— Ligne 30. — Lettres de Simon Renard, ambassadeur d'Espagne en France, adressées à la princesse de Portugal (*Lettres & papiers d'état de Granvelle*, t. IV, p. 659 & 701). « I'ay advis que Villegagnon, aiant prins un port au passage des Indes, le fortifie & a mandé au roy de France que si luy envoye gens de guerre iusqu'à trois ou quatre mil, il lui conquestra partie des Indes, & empeschera la navigation celle port. » — « Et y a en ce royaulme deux Espaignols qu'ils offrent au roy de France, avec peu de gens, emprendre les Indes & les conquester. »

Page 147, ligne 22. — Ceci est dirigé contre Catherine de Médicis & ses favoris Italiens.

Page 148, ligne 11. — Le mot bastonnée s'emploie encore pour désigner la quantité de liquide élevée par le coup de piston d'une pompe. Cf. Littré, *Dictionnaire*, t. I, p. 312.

Page 151, ligne 17. — Il est impossible, à cause du peu de précision de la relation, de fixer la position de cette île. On peut hésiter entre la Trinidad, Fernando de Noronha ou Saint-Paul, ou quelque autre récif encore sans nom. Cf. Bouyer. *Voyage en Guyane. Le rocher du connétable. Tour du Monde*, n° 334.

— Ligne 23. — Gonneville (*Relation de son voyage*, 1503) avait déjà remarqué ces oiseaux & l'abondance de leurs plumes : « Sept ou huit iours après le débarquement virent un islet inhabité, cou-

vert de bois verdoyans, d'où fortoient des milliaffes d'oifeaux, fi tant qu'aucuns fe vinrent à iucher fur les mats & cordages de la navire, & s'y laiffoient prendre. Et paroiffoient lefdits oifeaux gros en plumes, ainfçoit que iceux plumez foient de mefme corpulence. »

Page 153, ligne 1. — Ces théories font à tout le moins conteftables. La véritable caufe des difficultés du voyage a été donnée par MAURY. *Géographie de la mer.* Cf. F. JULIEN. *Les Harmonies de la mer.*

Page 154, ligne 4. — Singulière explication des calmes plats. Auffi bien toute cette cofmographie naïve & prétentieufe n'a plus qu'un intérêt rétrofpectif. Voyez les beaux travaux du commodore Maury.

Page 155, ligne 16. — GOMARA (*Hift. gen. de las Indias,* § CXXVI, p. 163) : « Paffaron tambien unas muy nevadas fierras, y maravillaron fe del mucho nevar, que hazia tan debaxo la Equinocial, &c. »

— Ligne 18. — Rien de moins extraordinaire, à caufe de l'altitude. Quito, fous l'équateur, eft une des villes les plus froides de l'Amérique (Voyez CHARTON, *Tour du Monde,* nº 391) & plufieurs des pics qui l'entourent font couverts de neiges éternelles.

— Ligne 31. — Pourtant, fous l'Équateur, le Pichincha, le Cotopaxi, l'Antifana & le Chimborazo, en Amérique, le Kenia, le Kilimandjaro & les monts encore prefque inconnus qui forment le baffin fupérieur du Nil, en Afrique, font couverts de neige.

Page 156, ligne 3. — JOB, XXXVIII, XXII. « Aut venifti in thefauros nivis, aut thefauros grandinis vidifti ? »

Page 156, ligne 22. — Voir chapitres II, III, IV.

Page 158, ligne 24. — Rabelais avait donc déjà fait école. L'éditeur latin (p. 273) traduit ainfi : « Ac fane merito quidem affeverare poffum impios illos atheos, &c. »

Page 159, ligne 26. — Erreur de Léry, puifque le vaiffeau fe dirigeait vers le Nord.

— Ligne 30. — Voyez P. GAFFAREL. *La mer des Sargaffes. Bulletin de la Société de géographie.* Décembre 1872.

Page 160, ligne 8. — GOMARA (*Hift. gen. de las Indias,* § XVI, p. 20) : « Y acabo de muchos dias topo tanta yerva, que parecia prado, y que le pufo gran temor, aunque no fue de peligro. »

— Ligne 29. — Sur les fondes anciennes & perfectionnées, confulter WYVILLE THOMSON, trad. Lortet, *Les abimes de la mer*, p. 171, 197.

Page 161, ligne 26. — Ce n'eft plus une « faribole » auiourd'hui, depuis les perfectionnements des inftruments nautiques, & furtout du loch. Voyez à ce propos les voyages d'exploration du *Lightning*, du *Porcupine* & *Challenger*, & la publication périodique intitulée : *Les fonds de la mer*.

— Ligne 30. — CHALCONDYLE, *Guerre des Turcs*. (Note de Léry.)

CHAPITRE XXII. — Page 164, ligne 25. — PSAUME CVI, CCLX. « Afcendunt ufque ad cœlos, & defcendunt ufque ad abyffos. »

Page 165, ligne 33. — IOSÈPHE, *De bello Iudaico*, VII, 7.

Page 169, ligne 7. — LÉRY, *Hiftoire de la ville de Sancerre*. Tout le chapitre X.

Page 170, ligne 24. — DEUTÉRONOME, XXVIII, 53. « Et comedes fœtus ventris tui, carnes filiorum tuorum & filiarum tuarum... »

Page 173, ligne 15. — Aujourd'hui Audierne (Finiftère), à 36 kilom. oueft de Quimper, au fond de la baie à laquelle elle donne fon nom, & à l'embouchure du Goyen.

Page 174, ligne 5. — On ne fait s'il s'agit de la réale de billon, monnaie de cuivre qui datait du règne de Philippe le Bel ou de la réale d'or, qui valait onze fous parifis.

Page 176, ligne 26. — C'était le lieutenant de Magellan. GOMARA (*Hift. gen. de las Indias*, § XCVII, p. 130) : « Los rodeos, los peligros, y trabajos de Ulixes fueron nada en refpeto de los de Iuan Sebaftian y affi el pufo en fus armas el mundo por cimera, y por letra : Primus circumdedifti me. » Le traducteur latin (édit. de Bry, p. 282) ajoute : « Poft eum quidem de Dracho Anglo idem referunt... »

— Ligne 32. — Ce fut Charles-Quint qui donna cette belle devife à Del Cano.

— Ligne 34. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 282), obfervations fur les ouvrages de *Benzoni* & de *Thevet*.

Page 179, ligne 11. — Ces deux paragraphes ne figurent pas

dans la traduction latine (édit. de Bry). — Voir pour la mort des compagnons de Léry, GAFFAREL, *Brésil français*, p. 280-294.

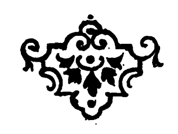
Page 180, ligne 8. — CRESPIN, *Histoire des martyrs persécutés & mis à mort pour la vérité de l'Évangile depuis le temps des apostres iusques à présent*, 1re partie, p. 437-438; 2e partie, p. 452-457, édit. 1619. Ce passage prouve clairement que l'auteur de la relation insérée dans l'ouvrage de Crespin est Léry lui-même.

— Ligne 26. — Commanderie de Beauvais.

— Ligne 33. — Sur les dernières années de Villegaignon, voir GAFFAREL, *Brésil français*, p. 314-341.

Page 181, ligne 7. — ROIS, I, 2, 6. « Dominus mortificat & vivificat, deducit ad inferos & reducit. »

FIN DES NOTES DU SECOND VOLUME.



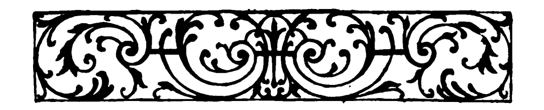


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU SECOND VOLUME.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 20 SEPTEMBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-NEUF

PAR A. QUANTIN

POUR

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

A PARIS



